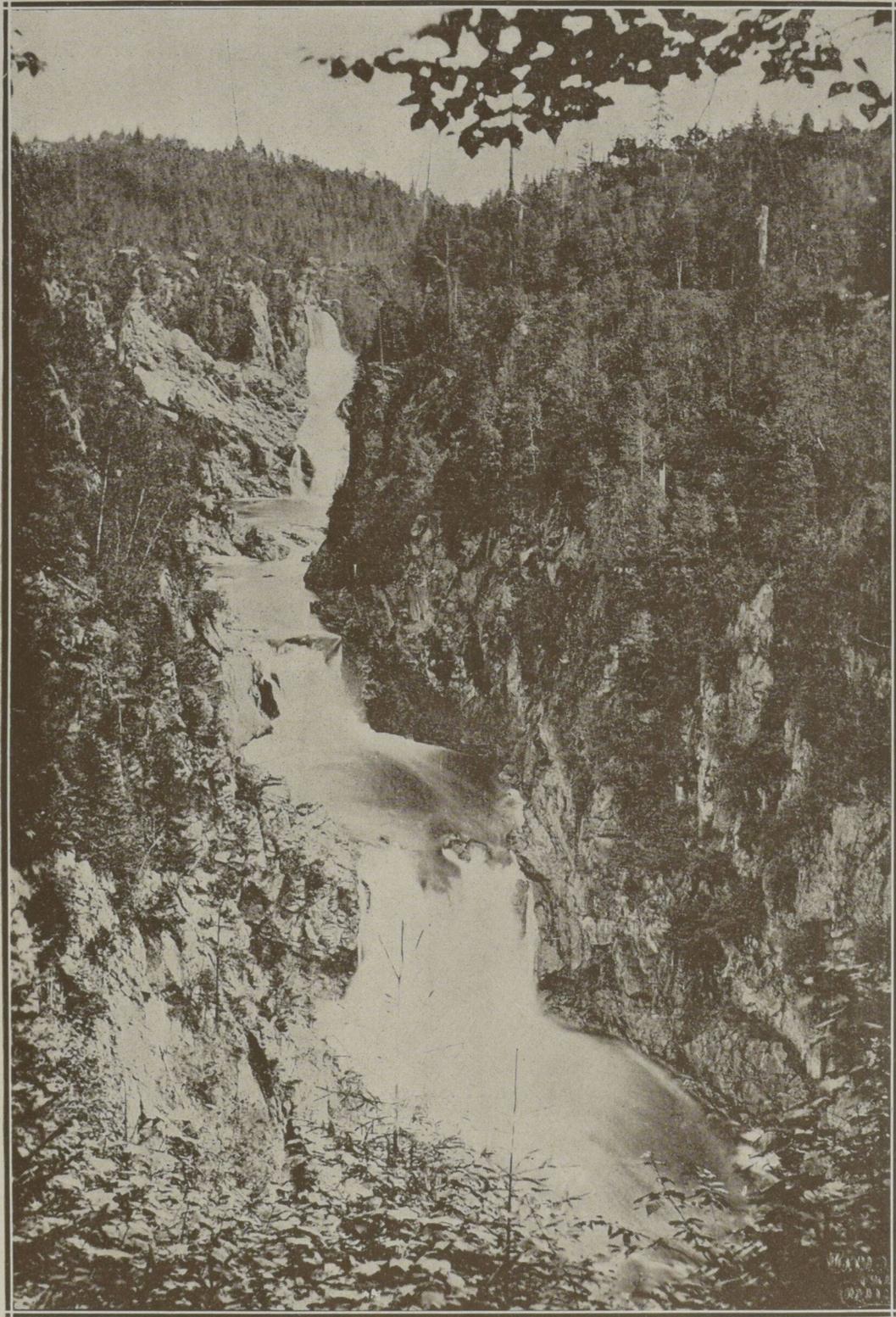


L'APOTRE



LES SEPT CHUTES

SAINT-FÉRÉOL, P. Q.

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux.

SOMMAIRE

AVRIL 1924

TEXTE

| | | |
|------|--|---|
| Page | | |
| 337 | — Un problème difficile..... | THOMAS POULIN |
| 338 | — La bergère d'Emmaüs..... | MARIE BARRÈRE-AFFRE (<i>Le Noël</i>) |
| 342 | — Les ignorances d'une "belle madame"..... | PIERRE MANÉ (<i>Le Messager de Sherbrooke</i>). |
| 344 | — Conversion d'une Israélite..... | |
| 346 | — Eugène Labiche..... | C. LECIGNE (<i>Le Noël</i>) |
| 350 | — Mémoire du plombier..... | MIGUEL ZAMACOIS (<i>La Maison</i>) |
| 351 | — Le campement pour la nuit..... | MGR GROUARD |
| 354 | — Histoire d'une petite bête..... | A. ACLOQUE |
| 356 | — Chronique littéraire : <i>Les aventures de Perrine et de Charlot</i> | FERDINAND BÉLANGER |
| 358 | — La maison de France..... | |
| 359 | — Éphémérides canadiennes : mars 1924..... | |
| 362 | — La machine humaine : L'érysipèle..... | LE VIEUX DOCTEUR |
| 364 | — Radio : Le super-hétérodyne..... | L.-M. BOLDOC, <i>ptre.</i> |
| 367 | — Charité et pauvreté..... | |
| 368 | — Patrons de broderie, marque "Gorcy"..... | |
| 369 | — Chez-nous..... | JEANNE LE FRANC |
| 369 | — Boîte aux lettres..... | JEANNE LE FRANC |
| 370 | — La cuisine..... | (<i>La cuisine à l'École primaire</i>) |
| 372 | — Désertion du sol natal..... | P. BOUSQUET (<i>Le Messager de Saint-Michel</i>). |
| 373 | — Questions et réponses..... | |
| 373 | — Légende et réalité..... | |
| 375 | — Pour s'amuser..... | |
| 376 | — Le nid (<i>monologue</i>)..... | MARIE BARRÈRE-AFFRE |
| 377 | — Enfant terrible (<i>saynète</i>)..... | HENRI CONTI (<i>L'Ami des Enfants</i>) |
| 379 | — Quand l'âme est droite (<i>feuilleton</i>)..... | MAURICE RIGAUD. |

ILLUSTRATIONS

| | |
|-----|---|
| 341 | — Vue du plan de Saint-Pierre de Rome et du Vatican..... |
| 343 | — Vue de l'ancienne forteresse de Port-Royal..... |
| 345 | — Vue du barrage de Bassano..... |
| 349 | — Ils n'allèrent pas plus loin..... |
| 353 | — Vue du Monument Champlain érigé à Saint-Jean, N.-B..... |
| 359 | — Feu l'abbé L.-J.-E. Lauriot..... |
| 361 | — Deux nouveaux cardinaux..... |
| 371 | — Sur la route de l'Ouest canadien..... |
| 374 | — Les beautés de notre pays..... |
| 384 | — Vue de l'"Empress of Canada"..... |

"L'Apôtre" est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. "L'Apôtre" répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. "L'Apôtre" veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. "L'Apôtre" publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.



Le 2ème
CONCOURS ANNUEL
de L'APOTRE

rencontre l'approbation générale de ses abonnés

Nous n'en voulons d'autre preuve que le grand nombre d'adhésions déjà obtenues.

Il ne pouvait en être autrement puisque l'objet de notre tirage : une fournaise sans tuyau Legaré ou sa valeur en argent \$150.00 est des plus utiles et des plus tentants en ces temps de vie chère.

VOTRE ABONNEMENT EST DÛ

Que nos abonnés jettent un coup d'œil sur la bande-adresse de leur magazine et s'ils voient que leur abonnement est dû, qu'ils s'empressent de remplir et d'envoyer leur bulletin de souscription immédiatement.

Aussitôt l'argent reçu, nous vous enverrons le nombre de billets auxquels vous avez droit avec un accusé de réception. Alors vous conserverez vos billets pour la date du grand tirage qui est fixée au 15 mai.

GRANDE ANIMATION

La fournaise sans tuyau Legaré sera chèrement disputée, s'il faut en croire l'animation qui existe à notre bureau de Propagande. Le personnel au complet a été mobilisé pour répondre aux lettres et compter les billets de tirage. Ce sera évidemment notre concours le plus populaire.

L'URNE

L'urne où sont déposés les talons de nos billets de tirage a été soigneusement scellée, et ne sera ouverte que le soir du tirage.

COUPONS GRATIS

Nous publions, dans ce numéro, un coupon gratis qui donne droit à deux billets gratuits pour le tirage de la fournaise, s'il accompagne le paiement de votre abonnement.

Utilisez-le, il est valable jusqu'au 15 de mai.

LA MARCHÉ GÉNÉRALE

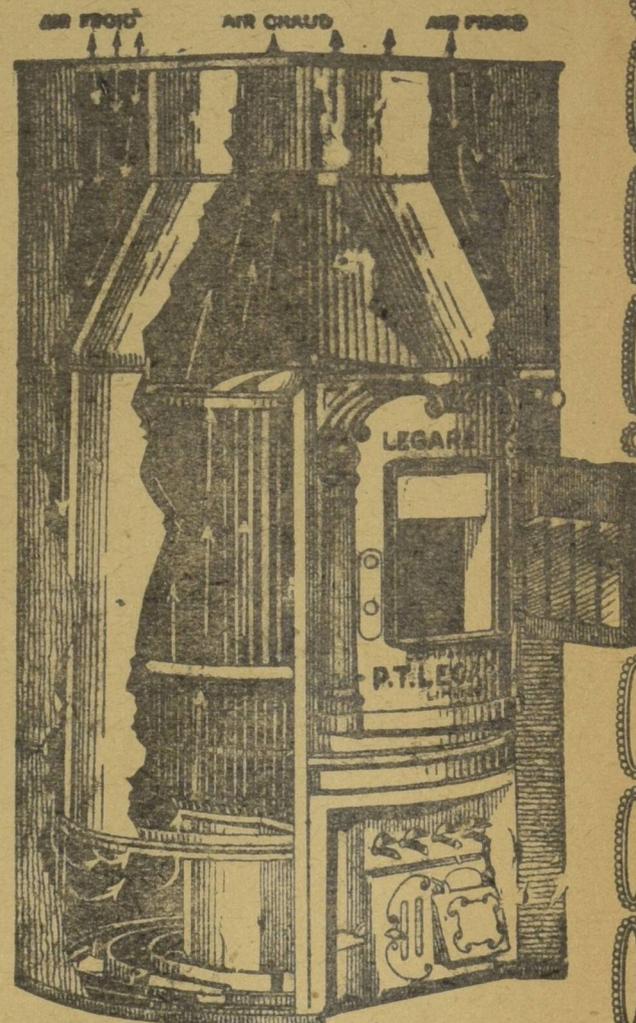
Tous les abonnés en retard, et ils sont nombreux à ce temps-ci de l'année, doivent entrer dans le mouvement dès maintenant.

OFFRE SPÉCIALE

Tous ceux qui renouvelleront leur abonnement d'ici au 10 mai recevront DIX BILLETS SUPPLEMENTAIRES.

OFFRE TRÈS SPÉCIALE

Ceux qui nous enverront en même temps que leur renouvellement, un nouvel abonnement d'un an à « L'Apôtre », recevront VINGT BILLETS SUPPLEMENTAIRES et autant de fois 20 billets supplémentaires qu'ils nous enverront de nouveaux abonnements.





AUX
LECTEURS
DE
L'APOTRE

Nous sommes dans le commerce de Meubles pour nos amis de la campagne comme pour ceux de la ville.

Si vous ne pouvez vous rendre à notre magasin, où la plus cordiale réception vous est toujours assurée,

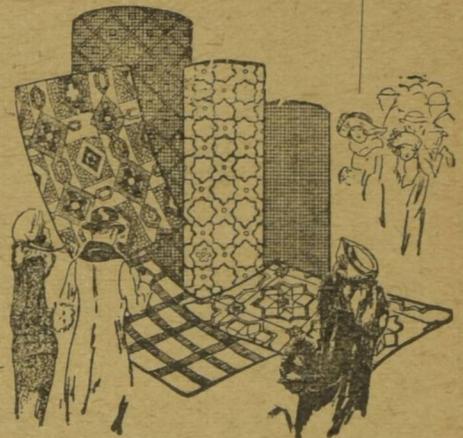
ÉCRIVEZ-NOUS IMMÉDIATEMENT ET

DEMANDEZ notre CATALOGUE
DE MEUBLES

COMPAGNIE
P.T. LEGARÉ
LIMITÉE

142 rue St-Joseph

QUEBEC



ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

COUPON GRATIS

AUX ABONNÉS DE L'APOTRE

Monsieur le Gérant,

Veillez s. v. p. échanger ce « coupon gratis » qui accompagne mon argent pour deux billets de tirage pour la fournaise sans tuyau Legaré.

Vous remerciant d'avance, je demeure votre dévoué.

Signé

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME V

QUÉBEC, AVRIL 1924.

No. 8

Un problème difficile

LES États-Unis et le Canada sont deux pays voisins ayant souvent des problèmes identiques à régler. Il arrive, cependant, qu'ils aient des manières absolument différentes de les envisager. Celui de la population nous en fournit un exemple.

L'or n'est pas la richesse, mais il faut bien avouer qu'il la représente fort souvent aux yeux d'un grand nombre. En tout cas, il est un métal bien attirant et fort utile d'ailleurs. Nos voisins en ont d'immenses sommes, ils possèdent un grand et riche pays et de nombreuses industries qui s'approvisionnent chez elles des matières premières nécessaires à leur fonctionnement.

Le Canada est aussi un très grand pays possédant des ressources immenses, mais non développées. Actuellement, il a plus de dettes que d'or et au surplus, est trop souvent le serviteur docile d'intérêts qui lui sont étrangers.

Quoiqu'il en soit, au Canada, nous nous débattons vainement pour augmenter rapidement notre population. A cette fin nous importons à pleins navires. Nous n'y réussissons guère, cependant, parce que les convois de chemins de fer se hâtent de transporter aux États-Unis à peu près autant de gens que nous en recevons par les navires.

Aux États-Unis, on se débat pour endiguer le flot des gens qui, dans leur patrie respectives, ne peuvent réussir à se faire une vie supportable. Nos voisins ont attiré chez eux des millions de gens de toute nationalité et de toute croyance. Ils ont grandi si vite qu'ils n'ont pu assimiler ces foules. Pris, ces dernières années, d'un grand désir d'assimilation, et forcés aussi par une crise

qui laissa sans travail des millions de bras, ils ont déclaré la sieste.

La bouche se refuse aujourd'hui d'absorber plus de nourriture, l'estomac seul veut fonctionner, croyant donner demain à la patrie une population homogène et également américaine à tous les points de vue.

* * *

Les restrictions imposées à l'immigration il y a quelques années sont jugées insuffisantes. On veut — la chose sera peut-être faite lorsque paraîtra ce numéro — diminuer encore et diminuer toujours le nombre de ceux qui pourront entrer aux États-Unis dans le but de devenir citoyens américains.

Actuellement on accepte de chaque pays trois pour cent des immigrants déjà rendus lors du recensement de 1910. On propose maintenant de n'accepter que deux pour cent du recensement de 1890. Actuellement le nombre de ceux qui peuvent entrer est de 522,919 ; avec les nouvelles dispositions, il ne serait plus que de 169,083, environ le nombre de ceux qui l'on veut faire entrer cette année au Canada.

En prenant pour base le recensement de 1890 on éliminerait pratiquement les immigrants de l'est de l'Europe, et particulièrement les juifs. Certains voudraient même que l'on n'admit que deux pour cent des immigrants naturalisés à la dite date du recensement. Cette mesure fermerait pratiquement la porte à toute immigration.

Pour donner une idée de la différence que cela ferait, il nous suffira de donner les chiffres suivants du recensement de 1920 sur le nombre d'Américains nés à l'étranger, et celui des naturalisés :

| Pays de naissance | Total | Naturalisés | |
|---------------------------|------------|-------------|------|
| | | Nombre | % |
| De partout | 13,712,754 | 6,479,159 | 47.2 |
| Pays de Galles | 67,066 | 48,897 | 72.9 |
| Allemagne | 1,686,102 | 1,227,713 | 72.8 |
| Danemark | 189,154 | 130,826 | 69.2 |
| Suède | 625,580 | 431,556 | 69.0 |
| Norvège | 363,862 | 244,743 | 67.3 |
| Irlande | 1,037,233 | 681,362 | 65.7 |
| Suisse | 118,659 | 76,957 | 64.9 |
| Angleterre | 812,828 | 512,670 | 63.1 |
| Écosse | 254,567 | 154,931 | 60.9 |
| France | 152,890 | 86,740 | 56.7 |
| Pays-Bas | 131,766 | 73,773 | 56.0 |
| Canada | 1,117,878 | 607,303 | 51.3 |
| Belgique | 62,686 | 30,740 | 49.0 |
| Tchécoslovaquie | 362,436 | 165,997 | 45.8 |
| Finlande | 149,824 | 61,902 | 41.3 |
| Roumanie | 102,823 | 42,225 | 41.1 |
| Russie | 1,400,489 | 562,930 | 40.2 |
| Autriche | 575,625 | 216,968 | 37.7 |
| Hongrie | 397,282 | 115,736 | 29.1 |
| Syrie | 51,900 | 15,001 | 28.9 |
| Italie | 1,620,109 | 452,753 | 28.1 |
| Pologne | 1,139,978 | 319,383 | 28.0 |
| Lithuanie | 135,068 | 34,627 | 25.6 |
| Jougoslavie | 169,437 | 42,686 | 25.2 |
| Grèce | 175,972 | 29,479 | 16.8 |
| Portugal | 67,453 | 11,049 | 16.4 |
| Mexique | 478,383 | 22,732 | 4.8 |
| Autres pays | 275,704 | 77,480 | 33.8 |

* * *

Ces chiffres montrent un peu l'étendue du problème américain. Ils indiquent clairement que le procédé d'assimilation n'a pas fini de travailler s'il veut passer tout le monde dans le même moule. Et ce ne sont là que les chiffres énumérant les sujets nés à l'étranger qui sont venus rejoindre des colonies déjà fortes et suffisamment bien organisées pour demeurer inassimilables, tels les Allemands, les Polonais, les Canadiens français, les Italiens.

Pour hâter la naturalisation qui ne veut cependant pas dire assimilation, ou américanisation, le secrétaire du Travail a même présenté un projet de loi radical. De nombreux assimilateurs le qualifient de dangereux et de produit de l'hystérie.

Ce projet veut que chaque étranger de 16 ans et plus dépose en entrant au pays une déclaration assermentée disant qu'il a l'intention de devenir citoyen américain, d'apprendre l'anglais, de se renseigner sur la forme du gouvernement et d'obéir aux lois du pays. Il doit encore promettre que d'ici deux ans il devra déclarer son intention de devenir citoyen américain sous peine d'être exporté six mois après l'expiration de ces deux ans. Dans un délai de trois autres années il devra se faire naturaliser ou sinon, être exposé encore à la déportation.

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.

Quiconque aura été convaincu d'un crime avant d'être devenu entièrement américain devra être déporté. La loi affecterait tous ceux qui vivent au pays six mois après son adoption.

Semblable mesure, disent les assimilateurs qui sont encore conscients de leurs actes, peut donner prise aux pires persécutions.

Voilà quelques-unes des questions que soulève le problème du peuplement des États-Unis.

Ce ne sont pas les Canadiens français qui s'étonneront des méthodes que l'on propose chez nos voisins quand au Canada, où ils sont les premiers occupants, les plus canadiens et souvent les seuls canadiens, on les traite en étrangers.

Le peuple libre et souverain... aime tant à forger des chaînes.

THOMAS POULIN.

La Bergère d'Emmaüs

LÉGENDE POUR LE TEMPS DE PÂQUES

EN ce temps-là, non loin du bourg d'Emmaüs, il y avait une petite esclave qui gardait les troupeaux du grand-prêtre. Les brebis et les agneaux la connaissaient et obéissaient à ses moindres signes. Elle s'appelait O-Wâ-Li, avait une menue figure d'ivoire et des yeux noirs, de tristes yeux noirs qui se retroussaient un peu vers les tempes...

Une caravane venant d'Orient l'avait amenée jusqu'à Hiéroussalaïm et vendue en même temps qu'un lot de tapis turquins et de perles indiennes. Les souvenirs d'O-Wâ-Li ne remontaient pas au delà de cette époque, et toute sa première enfance semblait dans des ténèbres qu'elle ne cherchait pas à percer. Les palmes et les cactus des chemins de Judée lui avaient fait oublier les hauts bambous de l'Extrême-Asie, et de son pays nippon elle conservait seulement son nom bizarre et son petit visage d'idole muette.

Elle ne connaissait aucun dieu; aussi les autres pâtres, qui adoraient Jéhovah, la traitaient avec un grand mépris. Une vieille servante du grand-prêtre s'était efforcée de lui apprendre la prière et les sacrifices; mais O-Wâ-Li, doucement, avait détourné ses yeux de pierre froide et s'était refusée à répéter les mots de supplication ou d'offrande. Elle mangeait des viandes impures et ne respectait pas le jour du Sabbat.

Personne ne savait les pensées et les rêves qui habitaient son âme. Lorsqu'un agneau mourait dans le troupeau confié à sa garde, le maître pasteur la châtiât durement ; l'enfant subissait les coups sans se plaindre, songeant :

— Et ils veulent que j'adore leur Dieu ! Un Dieu qui permet de semblables choses !

Ainsi elle grandissait, sauvage et révoltée ; son petit visage sombre ne connaissait pas le repos du sourire, et rien ne transparaisait dans ses yeux mystérieux.

* * *

Lorsque Jésus, le doux prophète, commença à ressusciter les morts et à parler aux foules du royaume de Dieu, les serviteurs du grand-prêtre causèrent entre eux de ces étranges événements. C'était le soir, autour du plat où fumait le mouton bouilli dans la sauce aux épices. Un palefrenier, dont le père habitait Naïm, racontait ce qui était advenu du fils d'une pauvre veuve ; un aveugle, qui avait mendié à Cana, disait le miracle des noces. D'autres faisaient chorus. Seule, O-Wâ-Li écoutait et ne disait rien.

O-Wâ-Li songeait qu'elle eût voulu connaître ce Prophète, puisqu'il était bon et généreux. Elle l'aurait volontiers suivi par les chemins de Galilée et de Samarie. Avec un tel maître elle n'aurait jamais souffert la faim, ni la soif, ni le supplice qu'elle trouvait le plus terrible : la peur des coups.

Etre frappée, ce n'était rien, en vérité. Le tourment cruel, c'était l'appréhension qui durait depuis l'instant où mourait l'agneau et où la brebis était blessée, jusqu'à celui où la lanterne du maître des pasteurs s'abattait lourdement, sifflante... Etre fustigée, ce n'était rien. Mais tout le long du chemin se dire :

— Je vais être battue... Je vais être battue.

A chaque pas, songer que l'heure du châtiement s'approche !... Parfois O-Wâ-Li avait tellement grelotté d'épouvante à l'avance, qu'il lui était arrivé de tomber évanouie aux pieds du maître des pasteurs avant même qu'il ait levé la main.

Ainsi rêvait, dans un coin obscur de la cour carrée où s'assemblaient les gens du grand-prêtre, ainsi rêvait la petite esclave d'Extrême-Orient, qui n'avait ni passé ni souvenirs. Le fugitif reflet des hauts feux flambants empourprait quelquefois sa tranquille figure. Mais les yeux d'eau dormante, les yeux étirés vers les tempes gardaient leur froideur impassible. Personne ne savait jamais ce que pensait O-Wâ-Li. Chaque soir, elle écoutait les conversations des serviteurs. Et il était bien rare qu'on ne parlât pas de ce Jésus dont le passage bouleversait les foules.

— Les prêtres ne l'aiment pas, car, il prêche contre leur doctrine.

— Les pharisiens le haïssent, car il dévoile leurs hypocrisies.

— Les riches le détestent, car il pratique la pauvreté.

— Et moi, je l'aime, songeait O-Wâ-Li.

Par la pensée, elle le suivait ainsi sous les lauriers-roses qui bordent les torrents et sous les oliviers qui argentent la pente heureuse des collines fertiles. Elle savait tout de sa vie par les voyageurs venant demander au grand-prêtre une hospitalité qui ne leur était jamais refusée, et qu'ils payaient en récits. Elle connut les foules rassasiées et les démons chassés, la parabole du bon Pasteur et celle du grain tombé parmi les ronces. Mais le soir où un mendiant qui venait de Génézareth raconta avec quelle douceur le Rabbi disait : " Laissez venir à moi les petits enfants,..." ce soir-là, oh ! ce soir-là, les prunelles d'O-Wâ-Li apprirent les larmes, elles que la peur des coups ne fit jamais pleurer !...

* * *

Cependant l'enfant grandissait, peu à peu elle devenait jeune fille, et c'était une petite créature de mystère et de séduction, jolie comme ces déesses d'ivoire que les conquérants romains adoraient. Un soir, comme elle regagnait Emmaüs à la tombée du crépuscule, O-Wâ-Li rencontra Sabinus, le neveu de Pontius Pilatus, qui commandait deux centuries. L'officier regardait l'esclave ; elle baissa les yeux. Il lui sourit ; elle détourna la tête. Il lui parla, alors elle serra les lèvres et poursuivit son chemin. Mais chaque soir, depuis ce jour-là, il guetta son passage, et chaque soir il s'approcha d'elle, et les mots coulaient de sa bouche comme le miel d'un rucher :

— Vois-tu, ma maison, là-bas, sous ces palmes retombantes ? C'est là que je t'attends à toute heure, petite étrangère plus pâle que le lis des vallons.

Il disait aussi :

— Je pourrais proposer au grand-prêtre de t'échanger contre mon émeraude assyrienne, ou contre mon cheval d'Afrique. Mais je préfère attendre ta venue, et que tu entres sans être appelée..., comme la lumière du soleil.

Et il murmurait encore :

— J'ai acheté pour toi des anneaux d'or comme en ont les filles du tétrarque, et des robes chamarrées, pareilles à celles des femmes de ton pays, O-Wâ-Li ; je te parlerai de la contrée où des milliers d'hommes jaunes travaillent la nacre et les bois rares, et taillent dans l'ivoire des petites idoles moins parfaites que toi.

Tout cela troublait à peine l'âme d'Extrême-Orient qui dormait au fond des prunelles froides. Et sans prendre garde aux paroles ni aux sourires, O-Wâ-Li se hâtait vers la demeure du grand-prêtre...

Et puis survinrent les jours de douleur et de profonde angoisse !... L'esclave apprit la conspiration des pharisiens et des prêtres, le triomphe des Rameaux si vite suivi de la cruelle agonie au jardin des Olives. Elle trembla pour le Rabbi, car, faible et opprimée, elle connaissait la froide lâcheté des foules humaines, et elle savait que parmi tous ceux qu'il avait consolé, pas un, non, pas un, ne lèverait seulement un doigt pour le défendre !...

Le soir où elle apprit la flagellation et le crucifiement, elle alla s'allonger sur la pierre ronde qui couvrait le puits, au fond de la cour. Elle resta là, avec le secret désir que cette pierre glisse et que l'eau noire l'engloutisse, elle et sa peine... Elle écoutait, sous elle, murmurer et courir les sources souterraines qui alimentaient le puits. Elle écoutait aussi dans sa poitrine gronder un orage de larmes qui n'éclatait pas. Elle resta là toute la nuit. L'aube la trouva humide et glacée comme une plante frileuse. Ce fut l'heure de sortir les troupeaux, et machinalement l'esclave reprit sa tâche quotidienne...

* * *

Alors commença pour O-Wâ-Li une période cruelle et troublée. N'était-elle plus aussi attentive à son devoir, ou un mauvais sort était-il sur elle ? Quatre des plus beaux agneaux moururent dans la même semaine, et la veille du Sabbat une brebis fut emportée par un loup. La lanière du maître des pasteurs fit saigner les épaules de l'esclave, et le soir où la disparition de la brebis fut constatée, O-Wâ-Li resta demimorte sous les coups.

— Si un nouveau malheur arrive, il me tuera tout à fait, songea-t-elle avec désespoir...

Car, chose étrange, cette déshéritée du sort aimait la vie...

Et ce malheur si redouté arriva quelques jours plus tard. Une agnelle blanche, douce, jolie, marqué d'un léger signe noir au front ; une agnelle qui était la préférée d'O-Wâ-Li et la gloire du troupeau, tomba, brusquement atteinte d'un mal mystérieux. Ses pattes se crispèrent et se détendirent, sa tête se dressa deux ou trois fois convulsivement comme si l'air lui manquait. Puis elle ne bougea plus ; seul le halètement de ses flancs révélait la vie et la souffrance.

Affolée, O-Wâ-Li se précipita vers la bête mourante, et ne vit pas trois inconnus qui passaient sur le chemin proche. Ils la regardèrent avec pitié un instant, puis poursuivirent leur route vers Emmaüs. Elle ne les vit pas : écrasée, aplatie sur l'herbe à côté de l'agnelle, O-Wâ-Li avait passé ses bras autour du cou palpitant, et parlait d'une voix suppliante.:

— Oh ! ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?... Ce n'est pas vrai ?... Tu ne vas pas mourir ?... Non ! Non ! C'est pour m'effrayer seulement, et tu vas te relever, tu vas courir sur l'herbe

comme naguère. Tiens, regarde : voici du thym fleuri, voici de ces tendres pousses veloutées que du aimes...

Anxieuse, elle s'arrêta un instant et regarda l'agnelle : les yeux commençaient à se ternir.

— Ah ! fit-elle d'une voix déchirante, ah ! ne meurs pas, je t'en supplie !... Si tu meurs, il me faudra mourir aussi, moi... Mourir d'un seul coup, mourir tout de suite, ce serait peu de chose. Mais il faudra attendre jusqu'à ce soir, rentrer à la maison avec cette pensée tout le long de la route... Il faudra, le cœur bondissant, compter un à un les agneaux avec le maître... Quelle agonie !... Il faudra voir le geste qui prendra le fouet... et entendre siffler celui-ci comme une coulœuvre, parmi les paroles de colère... Il faudra subir le premier coup, et le deuxième, et d'autres encore avant que la douleur m'anéantisse au point que je ne me sentirai plus souffrir !...

Ses paroles, ses supplications, jaillissaient dans des flots de larmes. Les yeux mystérieux, les yeux étranges retroussés vers les tempes, versaient des pleurs d'amertume qui mouillaient la blanche toison. La bête ne haletait presque plus : le grand froid venait... O-Wâ-Li sanglotait en silence, et elle ne vit pas passer sur le chemin proche les deux étrangers de naguère. Ils n'étaient plus que deux maintenant ; ils parlaient avec animation et cheminaient en hâte, répétant des mots bizarres.

— Il est ressuscité !... Il est ressuscité !...

Elle ne les vit pas.

— O mon agnelle, gémissait-elle plaintivement, voici que tu es morte et bientôt je serai comme toi !... La beauté de la terre n'existera plus pour mes prunelles et je n'entendrai plus rire les fontaines ni chanter les oiseaux !... Hélas !... Hélas !... Mes pieds ne fouleront plus les chemins de la vie !

Elle se redressa ; les pauvres yeux regardèrent alentour, égarés... et ils aperçurent là-bas, hors du bourg d'Emmaüs, sous des palmes retombantes, la blanche maison de Sabinus, le neveu de Pontius Pilatus... Alors brusquement des mots, des phrases revinrent à la mémoire d'O-Wâ-Li :

— Je t'attendrai à toute heure... Je veux que tu entres librement comme le soleil... Je te parlerai de ton pays, ô petite étrangère pareille aux idoles que tes frères jaunes taillent dans l'ivoire...

* * *

Elle se leva lentement, un sourire hésitant aux lèvres, et elle rejeta en arrière ses longs cheveux d'un noir luisant que la violence de son désespoir avait mis en désordre. Machinalement, elle lissa les mèches sur ses tempes avec la paume de ses mains. A Hiéroussalaïm, elle avait vu quelquefois Marie de Magdala passant dans sa litière aux rideaux couleurs d'hyacinthe.

O-Wâ-Li songea que peut-être elle aussi aurait une litière, et des colliers de jade, et des fards coûteux pour embellir son visage, si elle abandonnait le troupeau du grand-prêtre pour s'en aller dans la maison du Romain...

Sans hésiter, farouche et résolue, elle enjamba l'agnelle morte et se dirigea vers le chemin. Mais là, debout, il y avait un homme qui la regardait, et sans savoir pourquoi elle s'arrêta, tremblante...

C'était le troisième de ces inconnus qui étaient passés là naguère. Peut-être, attardé, allait-il rejoindre ses compagnons qui étaient repartis?... Debout entre les cactus, il souriait à l'esclave et dit doucement :

— Jeune fille, où vas-tu ?

Elle se sentit envahie d'un grand trouble et d'une grande honte, comme si cet homme avait lu sa pensée. Pourtant... pourtant... jamais personne n'avait réussi à savoir ce que pensait O-Wâ-Li !..

— Jeune fille, où vas-tu ?.. répéta-t-il d'une voix qui se nuançait de sévérité.

Elle secoua la tête comme une cavale échappée, et le regarda hardiment... mais dans ce moment même elle le reconnut sans l'avoir vu jamais, et son âme s'emplit de lumière.

— O Rabbi!.. gémit-elle, s'écroulant à genoux dans la poussière du chemin.

Il répéta une troisième fois sa question, et à cette voix divine, le pauvre cœur trop gonflé s'épancha. Pêle-mêle, elle dit toute sa vie ; elle jeta aux pieds du Maître ses douleurs et ses rêveries. Elle confessa le projet qui venait d'éclorre à l'instant même dans son âme :

— J'ai si peur, ô Rabbi ! j'ai si peur des coups !..

Sans mot dire, il écarta les plis de sa tunique, et elle vit ses épaules déchirées, les meurtrissures noirâtres, la plaie du côté...

Il étendit les mains, et elle vit les veines ouvertes, les chairs tuméfiées, les trous sanguinolents des clous...

Il souleva ses cheveux blonds, et elle vit les blessures des roseaux, les déchirures des épines..

— Ah ! gémit-elle, Ah ! Rabbi...

Il sourit ineffablement :

— En vérité, je te le dis, tu seras ce soir parmi les vierges qui chantent l'hymne d'allégresse au royaume de mon Père.

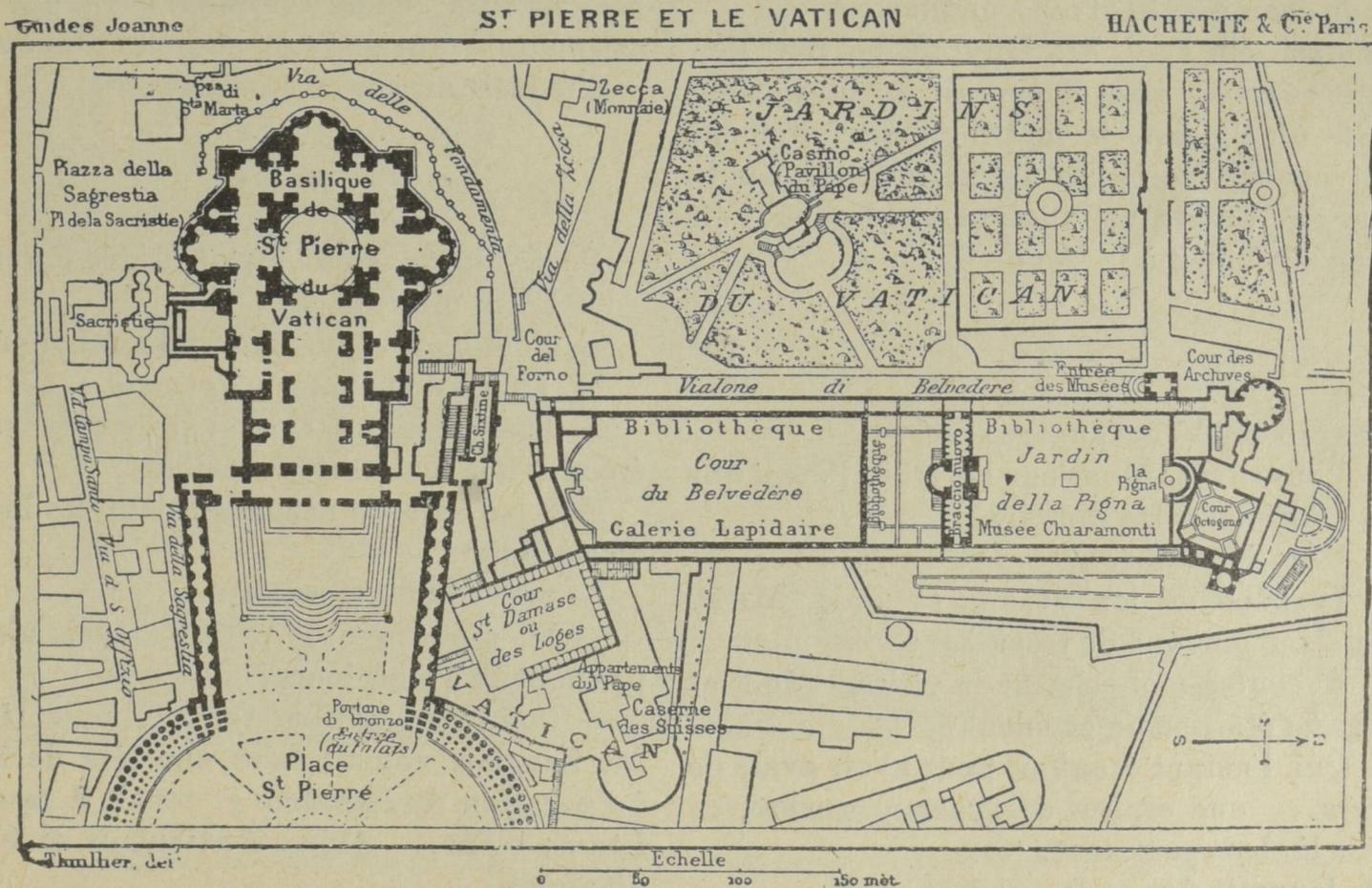
L'écho des divines paroles vibrat encore, et déjà le Ressuscité avait disparu...

O-Wâ-Li, un sourire d'extase aux lèvres, rassembla le troupeau dispersé. Toute appréhension s'était envolée de son âme ; elle saurait souffrir, puisque Lui, qui était Dieu, avait tant souffert. Et elle marcha vers Emmaüs, radieuse.

Le soir même elle mourut sous les coups, O-Wâ-Li, la petite esclave nipponne. Elle mourut en silence, comme elle avait vécu, et ses yeux relevés aux tempes, ses yeux de pierre froide regardèrent paisiblement venir la mort, puisque au delà s'ouvrait tout grand pour elle le parvis du royaume de Dieu...

MARIE BARRÈRE-AFFRE.

[Le Noël]



VUE DU PLAN DE SAINT-PIERRE DE ROME ET DU VATICAN

Les ignorances d'une "belle madame"

On n'a pas idée de l'abîme d'ignorance dans lequel sont tombées certaines gens à notre époque...

M. Duvrait s'en est aperçu au cours de ses visites de premier de l'an.

* * *

Il arrive chez Mme Ouche.

Une personne charmante... mais dont la vue glace. En cette saison de janvier, elle se tient gorge "déployée", bras nus, bas nuls...

M. Duvrait se dit : "Voilà une candidate à la pneumonie".

— Comment allez-vous, Monsieur ?

— Un peu fraîchement, chère Madame.

— Vous trouvez... Ce n'est pas étonnant que vous soyez frileux... vous êtes trop couvert !

Le brave homme avait envie de répondre, tout en desserrant son foulard : "Vous ne l'êtes pas assez, vous, Madame". Mais il traduisit sa pensée :

— J'attendrai l'été pour me mettre en manches de chemises, fit-il avec un fin sourire.

Comprit-elle?... M. Duvrait ne put s'en rendre compte, mais il pensait en lui-même : "Telle qu'elle est, je la trouve parfaitement inconvenante, parce qu'elle ne respecte pas la vertu des autres en voulant se donner l'air d'avoir dit adieu à la sienne".

* * *

La conversation s'engage.

— Vous savez, Monsieur Duvrait, l'émoi que nous avons eu cette semaine.

— Non, Madame.

— Le bébé de ma voisine et amie, Mme Zanglais, a manqué de trépasser à cinq jours.

— Racontez-moi cela, fit le visiteur, ému et intrigué ; était-ce un accident ?

— Oui, l'enfant étouffait pour avoir avalé de travers... une espèce de spasme nerveux... J'étais là, heureusement.

M. Duvrait demanda aussitôt :

— Était-il baptisé ?

— Non, mais j'étais là.

— Qu'avez-vous fait ?

— Bien simple : ce que je devais faire... J'ai appelé la bonne : "Marie, courez chercher une carafe !" Un instant après elle arrivait.

— Bravo !

Mme Ouche reprit :

— Je lui dis aussitôt : "Marie, versez de l'eau sur la tête et abondamment !"

— Et les paroles ? demanda M. Duvrait.

— Laissez-moi finir... Les paroles n'ont pas été oubliées, c'est moi qui les ai dites.

— Pendant que Marie versait ?

— Oh ! exactement en même temps !

M. Duvrait se passait la main sur les yeux, comme pour mieux voir, tellement il se sentait ébloui...

— Quel malheur ! Madame, quel malheur ! Vous n'avez pas baptisé ?

— Comment, pas baptisé ?

— Non, vous dis-je. Il fallait prendre la carafe, *vous*, et prononcer les paroles, *vous*. Une même personne doit donner le baptême et non deux.

Elle regardait son interlocuteur d'un air ébahi.

— Vous m'étonnez, Monsieur.

— Il n'y a pas de quoi vous surprendre. Vous n'avez donc jamais appris votre catéchisme ?

— Avouez que c'est déjà beau que j'aie retenu qu'il faut de l'eau *naturelle pour baptiser*.

Elle insistait sur ce mot *naturelle*.

* * *

Un éclair traversa l'esprit de M. Duvrait.

— Est-il mort, le petiot ?

— Non, il est sauvé, mais il l'a échappé belle.

M. Duvrait eut un soulagement :

— Tant mieux ! car vous auriez sur les épaules une lourde responsabilité.

Elle baissait du nez, regardant les brillants de ses doigts.

Le brave homme reprit :

— Mais pourquoi le petit Zanglais n'était-il pas baptisé à cinq jours ?

— Pour une raison toute simple, fit-elle, M. Zanglais voulait faire une fête de famille à l'occasion du baptême et tenait à ce que sa femme y fût... Alors, il attendait qu'elle fût d'aplomb.

M. Duvrait sursauta :

— Alors, on risque le salut d'une âme pour un dîner ?

Elle répondit avec calme :

— Mme Zanglais ne croyait pas à un accident, voyez-vous !... Et puis, ajouta-t-elle avec un sourire, tout est bien qui finit bien... le petit est en vie.

* * *

M. Duvrait se ravisa :

— Permettez-moi, Madame, de vous demander quelles paroles vous avez dites pendant que Marie versait la carafe sur la tête de bébé ?

— Pourquoi cette question ?... Celles du baptême... vous le savez... je les ai répétées au moins dix fois...

— Voulez-vous me les répéter ?...

— Très volontiers... Je ne cessais de redire pendant que Marie versait l'eau : *Mea culpa... mea culpa... mea maxima culpa...*

M. Duvrait bondit.

— Qu'avez-vous ? s'écria-t-elle.

Je suis terrifié, Madame, de constater pareilles choses !... Le catéchisme est tout de même trop ignoré.

— Ce n'est pas cela les paroles ?

— Non ; il fallait dire : *Je te baptise, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*

Alors, elle reprit d'un ton pacifique :

— Ce que j'ai dit n'a pas fait la même chose ?

M. Duvrait se leva... salua... et aussi délicatement que possible, il porta dehors la bombe de son indignation pour qu'elle éclatât sans tout briser dans le salon.

* * *

Quand il fut calmé, il se dit :

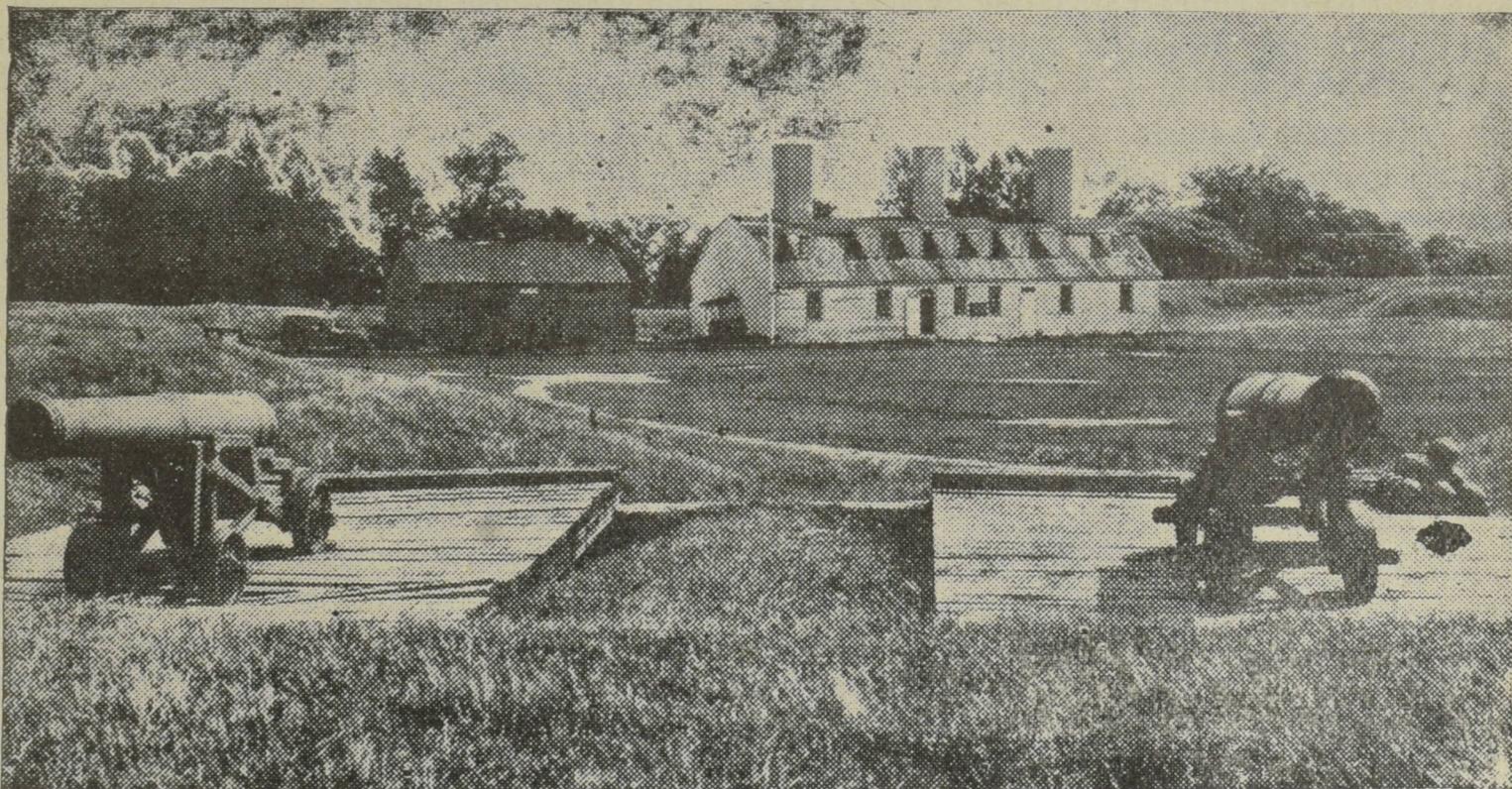
— Voilà des vies qui s'épuisent dans le néant.. une gorge... des épaules... des bras... mais de cervelle point... des apparences, pas de réalité... au risque de la tuberculose et de la pneumonie, beaucoup de souffrances, pas de vertu.

Et mélancoliquement, il ajouta :

— Triste époque... laïque... terrestre... seuls vraiment valent quelque chose ceux qui ont le sens, l'amour, la pratique vécue de la religion... fameuse preuve de sa vérité.

Pierre MANÉ.

[*Le Messager de Sherbrooke.*]



VUE DE L'ANCIENNE FORTERESSE DE PORT-ROYAL

Fondée par Champlain en 1604. Ses remparts sont depuis longtemps déserts et ses canons ne sont plus que des objets de curiosité pour les touristes.

Conversion d'une Israélite

Du *Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université* (15. 2. 23) :

UNE de nos collègues, de nos sœurs dans la foi et le travail, a été rappelée à Dieu, à l'âge de 41 ans.

Si elle mérite de retenir notre attention et de rester pour beaucoup un encouragement, c'est comme exemple de cet héroïsme quotidien, plein de grandeur dans sa simplicité, que Dieu demande aux âmes qu'il a appelées et qui répondent par la fidélité à son appel.

Elle était née à Nice, en 1882, d'une famille israélite. Nature saine et droite, intelligence claire et précise, volonté inébranlable quand une décision était prise ; elle avait de très bonne heure été pour les siens un conseil, un appui moral en de graves circonstances, puis un soutien. Aucune difficulté ne la fit reculer : après avoir terminé ses études au lycée, elle donna des leçons pour se suffire et aider les siens ; mais elle avait une autre ambition, et bientôt elle demanda un poste de répétitrice afin de poursuivre ses études supérieures...

Son talent d'administration, une exquise discrétion, des soins intelligents et maternels pour tout ce qui concernait la vie de ses élèves, firent d'elle une directrice appréciée dans les collèges de Gap, Digne, Sens, qui lui furent successivement confiées.

C'est une arriviste, pensaient quelques-uns de ceux qui l'avaient vue si patiemment austère dans la conquête de son indépendance. Seul, un petit nombre de ses professeurs, de rares amies, connurent ce qu'il y avait de religieux dans cet attachement au devoir, au désir du mieux intellectuel et moral, ce besoin de s'élever en élevant des enfants, qui était au fond de sa vocation d'éducatrice.

Peut-être une si fidèle recherche du vrai bien, pour soi et pour les autres, obtint-elle de Dieu ce Don gratuit qu'est la grâce de l'acte de foi.

C'est pendant qu'elle achevait de préparer l'agrégation d'anglais, dégagée maintenant des plus gros soucis familiaux, qu'une évolution s'acheva dans son âme et qu'une lumière surnaturelle plus vive, une voix plus pressante, posèrent devant elle le problème religieux. Ici, pas

plus que dans le reste de sa vie, la sensibilité ne domina, emportant dans un enthousiasme plus ou moins durable l'adhésion des facultés de l'âme. C'est parce qu'elle vit en Lui l'accomplissement des prophéties d'Israël, Lui-même Vérité souveraine, que le Christ du *Credo* catholique s'imposa à son intelligence. L'autorité puissante et persuasive des Évangiles, lus dans un vieux texte anglais, subjuguèrent l'indépendance ombrageuse de cette âme loyale. Celle qui n'avait jamais cessé de prier le Dieu sans nom de lui faire connaître sa volonté demanda à Jésus s'Il était bien le Dieu vivant, celui qu'attendait Israël, s'Il était la Vérité et si elle devait, pour adhérer à lui, entrer dans son Eglise.

Elle pria beaucoup. L'acte de foi fut la suite de ce colloque mystérieux entre la Divine grâce et l'âme fidèle. "Alors, vous n'avez plus d'objections", dit à sa catéchumène, le prêtre de haute valeur qui avait achevé de l'instruire avant son baptême. Tous ceux qui ont reconnue la répartie spirituelle et vive de Mlle Bernard l'entendront répondre : "Mais si j'attendais de n'avoir plus aucune objection, je ne serais jamais baptisée !"

Elle reçut le baptême le Mercredi-Saint, à Saint-Etienne-du-Mont, fit sa première Communion le Jeudi-Saint, et depuis ce jour, guidée par des influences bénédictines, elle suivit avec une amoureuse fidélité le sillon tracé par l'Église. Le rythme de la vie liturgique fut celui de sa vie spirituelle, qui alla s'épanouissant.

Cette vie, tout entière donnée à Dieu dans la simplicité du devoir quotidien, vient s'insérer avec aisance, par l'effet de la grâce, dans la vie de l'Épouse du Christ. Le professeur intelligent et dévoué devint une oblate fidèle de Saint-Benoît.

Directrice de collège dans de petites villes, elle remplit sans ostentation ni peur, ses devoirs religieux. Elle allait à la Messe et communiait chaque matin ; mais qu'auraient pu trouver à redire les autorités les plus exigeantes, puisqu'elle était la première ensuite à surveiller l'entrée des élèves, et que tous, professeurs et parents, n'avaient qu'à se louer de son autorité ferme et douce, de sa justice et de sa largeur d'esprit ?...

"Quand j'ai reçu Notre-Seigneur le matin, j'ai si chaud au cœur que je voudrais que tous ceux qui m'approchent Le sentissent rayonner et eussent chaud aussi." Là, était le secret de sa

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. I.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.

vie épanouie et de la douce influence qu'elle exerçait.

Dieu ne devait pas tarder à faire entrer cette fidèle servante dans la joie de son Seigneur. Une maladie, jugée grave dès le début, fut une dernière et héroïque ascension de cette âme vers les sommets. En pleine conscience, Mlle Bernard regarda venir la mort avec un calme confiant, la même foi d'enfant qu'elle avait toujours eue depuis sa conversion et qu'elle exprimait en écrivant à une amie : " Mon oraison est : je crois en Dieu le Père tout-puissant ; c'est si bon de penser que mon Dieu est mon Père, et que mon Père est aussi mon Dieu ! Il sait ce qui m'est bon. *Fiat !* "

Ce *Fiat*, elle le répétera sous toutes les formes pendant ses heures d'atroce souffrance. " Tout ce que vous voulez, mon Seigneur bien-aimé . . . Oui, mon Jésus, tout ce que vous voudrez ; vous avez tant souffert pour nous ! " Ses souffrances, unies à celles du Christ, elle les offrait à Dieu ardemment pour que ceux qui sont loin de Lui aient la joie de Le connaître . . .

Un moment de crainte, à l'idée de paraître devant Dieu les mains vides, fut surmonté par le souvenir du bon larron, sa prière, la réponse du Sauveur crucifié à ses côtés — et cette âme fidèle dans l'obéissance aimante s'en fut vers son Seigneur.

HISTOIRE DE BRIGANDS

Une bande de brigands arrêta un pauvre curé, lui disant de jeter sa bourse.

— Je n'en ai pas.

On le fouilla en vain, et les brigands lui dirent :

— Nous ne te lâcherons pas sans que tu nous donnes quelque chose.

— Je n'ai rien que mon bréviaire.

— Eh bien ! donne-nous un sermon et, s'il est bon, on te relâchera : sinon . . .

Le curé ne pouvait refuser, mais le sujet à choisir était épineux pour plaire à un tel auditoire sans écorner la doctrine.

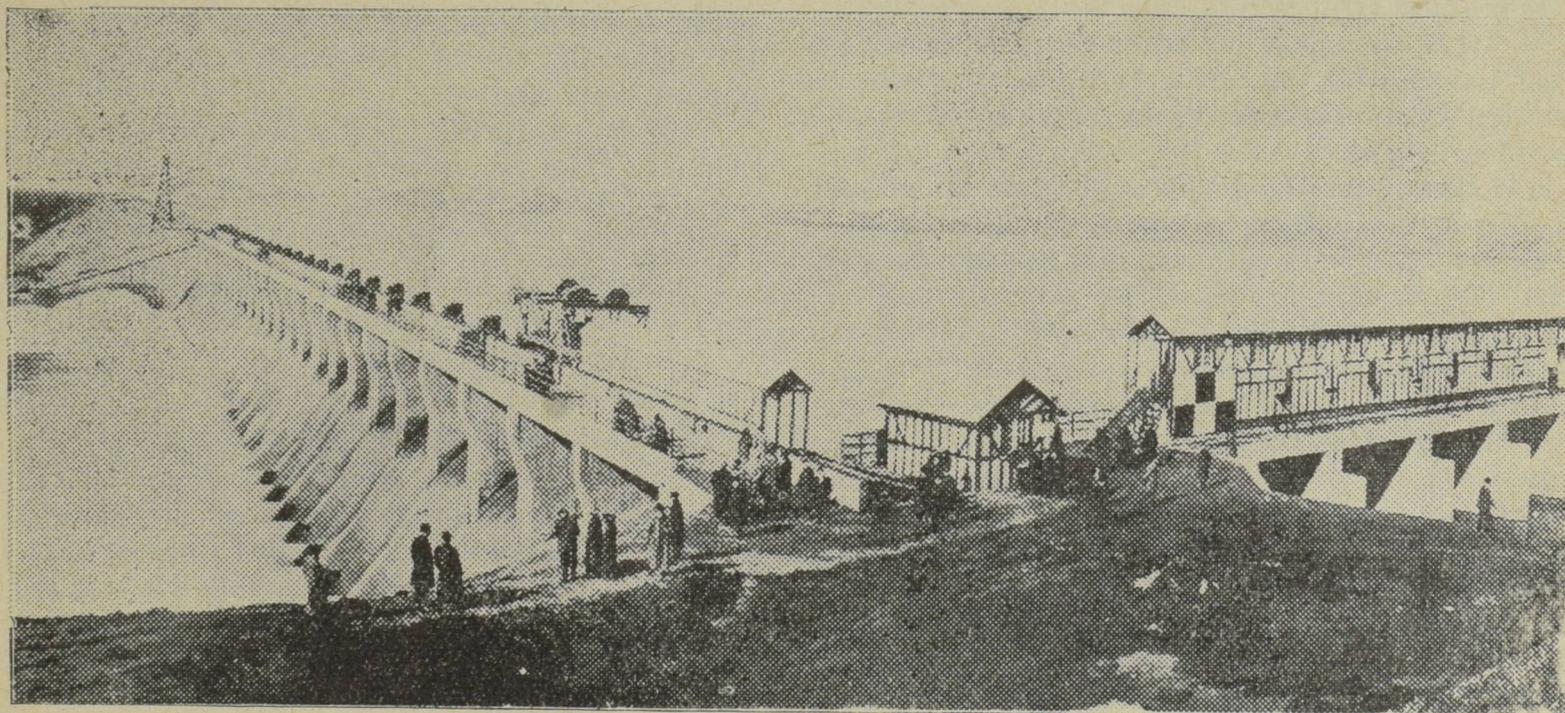
Il se recueillit et commença : " Mes Frères, votre vie est toute à l'image de Notre-Seigneur. Comme lui, vous êtes nés dans une étable, et peut-être plus bas. Comme lui, vous avez passé votre jeunesse à errer sur les routes. Comme lui, dans votre âge mûr vous avez été l'ennemi des riches. Comme lui, vous mourrez sur un gibet, exposés aux quolibets de la foule. Comme lui, vous descendrez aux enfers, seulement vous y resterez : c'est la seule différence que je vois."

On le porta en triomphe jusque chez lui.

AU TRIBUNAL

— Prévenu, quel est votre état ?

— Un peu fiévreux, mon président, je n'ai pas beaucoup dormi ; je vous en remercie tout de même.



VUE DU BARRAGE DE BASSANO

qui retient les eaux de la rivière à l'Arc (Bow) non loin de Calgary, et qui permet d'irriguer des millions d'acres de terre. Il a été construit à grand frais par le Pacifique Canadien, il y a une dizaine d'années.

Eugène Labiche

(Suite)

XI.— HONNEURS ET POPULARITÉ

La société du second Empire n'avait pas de ces scrupules. Elle était frivole, insoucieuse. En 1860, Labiche lui avait donné une fête inouïable avec *le Voyage de M. Perrichon* ; en 1861, elle s'était pâmée de rire aux *Vivacités du capitaine Tic*. Cette même année, Labiche qui avait servi la même chanson joyeuse avec *le Poudre aux yeux* et *la Station de Champbaudet*. De plus en plus il était l'homme du jour et de tous les jours ; avec Halévy et Offenbach, il battait la mesure à cette danse échevelée qui résume les dix dernières années du second Empire.

Le gouvernement impérial l'en récompensa. Le 13 août 1861, Labiche fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

On se le disputait dans les salons. Il y venait avec sa bonhomie, son franc parler et son franc rire.

Un jour, il avait été invité dans un salon à une audition de piano. Le jeune virtuose se démenait devant le clavier comme un diable dans l'eau bénite. Et, autour de lui, c'étaient des cris d'admiration, presque des pâmoisons. Labiche regardait, Labiche bâillait.

— Dites donc un mot pour encourager l'artiste ! souffla une dame.

Labiche parut sortir d'un long sommeil, et, s'approchant du pianiste :

— Eh bien ! Monsieur, êtes-vous calmé ?

Il n'avait trouvé que cela pour le féliciter.

— “Que vou ez-vous ? dira-t-il plus tard. Ce n'est pas ma faute. J'ai le tympan convexe, au lieu de l'avoir concave. Voilà pourquoi je n'aime pas la musique.”

Il n'aimait pas la poésie non plus. Il écrivait un jour à un ami qui lui annonçait des vers :

“Ne m'en envoie qu'un, mais que la rime soit he.

Cette popularité ne l'endormait point d'ailleurs. Il travaillait sans trêve et sans fatigue. De 1860 à 1870, il occupe l'affiche des théâtres avec une persévérance et un succès qui ne se démentent point. En l'espace de dix ans, il écrit quinze comédies, dont quelques-unes : *Célestine le bien-aimé* (1863), *la Cagnotte* (1864), *Un pied dans le crime* (1866), *Le plus heureux des trois* (1870), sont des chefs-d'œuvre. Paris se tord ; il demande grâce enfin. Il est fatigué de ce spasme, de cette convulsion sans répit. Il y a aussi dans les âmes comme un sombre pressentiment de l'avenir. Les fêtes de Compiègne, l'Exposition universelle, les opérettes d'Offenbach ne peuvent étouffer la voix d'inquiétude qui monte, qui grandit. On commence

à regarder vers le Rhin ; on se prend à souhaiter qu'il y ait un intervalle, un repos d'une heure à cette débauche de parodie. Le 9 août 1870, Labiche est promu officier de la Légion d'honneur. La guerre avait éclaté depuis trois semaines ; l'heure de la folie était close provisoirement.

XIII.— LABICHE AUX CHAMPS (1870)

Il avait cinquante-cinq ans. Je ne sais trop s'il songea à prendre un fusil, à courir à la frontière, à monter la garde sur les remparts de Paris. Il était patriote ardemment, mais peu belliqueux de nature.

Il avait une propriété en Sologne. Il l'exploitait lui-même. Il était maire de son village, et, un beau matin de 1871, les uhlans arrivèrent à Souvigny et demandèrent le maire de la commune. Labiche se présenta bravement.

— Vous êtes maire de Souvigny ?

— Oui.

— Je vous préviens que si les francs-tireurs entrent à Souvigny, le village sera brûlé, et le maire fusillé.

Rien que cela ! Labiche eut le courage de répondre :

— Si j'avais le pouvoir d'empêcher quelqu'un d'entrer, vous ne seriez pas là.

Le uhlans partit. Que faire ? Il fallait avant tout sauver le village. Le lendemain, dès l'aube, les francs-tireurs arrivent. Labiche se doutait bien que certains francs-tireurs n'avaient que l'uniforme des braves et qu'ils n'avaient pas volé le nom de *francs-fileurs* dont on les affublait parfois. Il n'hésite donc pas ; il se jette dans les bras du capitaine.

— Ah ! merci, vous nous sauvez. Nous sommes enveloppés de Prussiens de tous côtés. Ils tiennent toutes les routes, excepté celle par où vous arrivez.

Tête du capitaine ! Il n'a pas envie de donner sa peau. Il se retourne vers ses hommes :

— A cheval, Messieurs !

Et il file, et le village est sauvé.

La guerre ne l'avait point changé. A défaut de l'héroïsme belliqueux, il gardait celui de l'esprit et de l'à-propos.

Et l'on ne fut étonné qu'à moitié de voir que la défaite n'avait pas tué sa verve.

L'ennemi n'avait pas encore repassé le Rhin que le rire de Labiche éclatait de nouveau sur la scène. Il donnait, en 1871, *l'Ennemie* et *le Livre bleu* ; en 1872, *Il est de la police* ; en 1873 *Doit-on le dire ?* Il donnait, et donnait sans compter, comme si rien de nouveau ne se fût passé ni en France ni en lui-même. Quelques-uns trouvèrent qu'il se consolait un peu vite de nos grandes douleurs, et qu'il y avait de l'indécence à rire si haut près du chevet de la mère moribonde, de la patrie blessée, et qui n'avait pas encore cicatrisé ses plaies. “Le rire est

fil de la force", a dit Pailleron. Rire au nez du vainqueur, c'était une première revanche. Elle nous vint par Labiche. Nous n'étions pas morts, puisque le rire de France montait parmi des sanglots.

Il écrivait toutes ses pièces en sa ferme de Souvigny. De temps à autre, les amis de Paris allaient l'y voir ; Labiche les recevait comme eût fait un roi dans ses domaines.

Sur les instances d'Émile Augier, Labiche consentit à faire imprimer son théâtre. On commença en 1878 ; ce fut fini en 1880. Tout le monde dévora ces dix volumes ; on s'empessa autour de ce jeune auteur de soixante-cinq ans.

Chacun voulait avoir découvert son génie ; F. Sarcey disait à tout venant : " Relisez mes feuillets d'autrefois ; j'avais deviné Labiche, moi ! " Et de savants professeurs de Sorbonne ne craignaient pas de déroger à leur dignité en consacrant à ce théâtre de très graves articles.

D'un seul coup, Labiche entra dans l'histoire littéraire ; de celui qui se regardait comme un amuseur, on faisait un maître du théâtre et de la langue.

XIII.— LABICHE À L'ACADÉMIE

Après la publication de son théâtre, les amis de Labiche lui parlèrent de l'Académie. Il se récria de nouveau. Son métier, son œuvre lui semblaient incompatibles avec le grand honneur. Il rougissait en songeant que sa folie pût jamais le conduire sous la coupole.

— Je trouve mon état bien misérable, disait-il, et je suis incapable d'en faire un autre.

Avant de se présenter, il voulait au moins écrire une comédie qui tranchât sur le reste et qui autorisât des ambitions grandioses.

— Mais, disait-il, j'ai la conscience certaine et triste de ma faiblesse ; je ne suis pas taillé assez grandement.

En 1879, M. de Sacy mourut. M. de Sacy faisant la place à Labiche ; la gravité olympienne et janséniste offrant un fauteuil à celui qui représentait toutes les gaietés françaises. . . c'était presque la matière d'un vaudeville. Labiche fut séduit par le contraste, et il posa sa candidature. Il fut élu. Le 25 novembre 1880, il fit son entrée sous la coupole. Son discours fut exquis.

" Dois-je vous l'avouer ? disait-il Je n'ai pas fait de discours depuis ma rhétorique, et quels discours ! L'Académie ne me pardonnerait pas de les recommencer. J'ai toute ma vie écrit des dialogues, et voici que je me trouve tout à coup en face d'un terrible monologue. Je ne suis pas encore façonné à votre langage. J'entre un peu chez vous comme ces Gaulois à demi barbares entraient dans Rome pour y apprendre l'éloquence et y respirer le parfum des belles-lettres. En attendant l'heure de ma civilisation, permettez-moi de me montrer tel que je suis et de

boire mon verre. Je sais qu'il n'est pas d'un cristal irréprochable ; il a des défauts, des incorrections. . . La muse qui nous inspirait, mes amis et moi, était une bien petite muse ; elle s'appelait simplement la bonne humeur. Nous avons fait rire ; j'espère qu'il nous sera beaucoup pardonné."

Après cela, il esquissait un charmant portrait de M. de Sacy. Ceux qui l'avaient cru incapable d'un coup de crayon qui ne fût point pour la caricature, furent bien étonnés ce jour-là. Labiche peignit le vieux maître janséniste, comme au XVII^e siècle, Philippe de Champagne peignait ces Messieurs de Port-Royal. Il fut sérieux, en restant fin, aimable, souriant. Il eut toutes les délicatesses, même celle de passer sous silence, dans les lettres de M. de Sacy, des lignes dures pour le second Empire. Et le bon vaudevilliste termina par ce mot qui dépassait toute la philosophie et toute la moralité de son théâtre :

" Sa fin a été le digne couronnement de sa vie. Il a vu s'approcher la mort, non sans peine, car il était heureux, mais sans crainte, car il était chrétien."

XIV.— LES DERNIÈRES ANNÉES DE LABICHE

Ce discours fut une révélation. On fut étonné de rencontrer un homme très délicat chez celui que l'on prenait de loin pour une sorte de Rabelais moderne. Nul ne soupçonnait qu'il pût être exquis à son heure et qu'il fût bon autant que gai. Labiche n'était connu que de ses amis, et il en avait beaucoup. Ceux-ci savaient — c'est M. Meilhac, son successeur à l'Académie qui lui a rendu ce témoignage — que " le bonheur de Labiche avait cela de particulier, qu'il rendait heureux tous ceux qui l'entouraient ". Deux mois après sa réception à l'Académie, il fut chargé de prononcer le discours traditionnel au banquet du lycée Condorcet. Il avait à ses côtés Jules Simon, qui avait été son parrain sous la coupole. Et il se passa, entre l'orateur et son voisin, quelque chose de charmant. Labiche voulait dire de Jules Simon tout le bien qu'il pensait, et la chose était difficile, là, devant Jules Simon lui-même. Labiche n'aimait pas " à tirer à bout portant ", comme il disait volontiers. Il s'en tira le mieux du monde. Par une figure de rhétorique un peu hardie, il supposa que Jules Simon n'était plus là, qu'il venait de sortir. Il fit semblant de fermer les yeux. . . et il parla alors, il dit de son ami tout le bien qu'il pensait. Il couvrit de fleurs le confrère rougissant, qui n'eût pas trouvé ni d'artifice plus délicat ni de sentiment plus sincère.

Il aimait beaucoup les siens. " Un père, disait-il en badinant, doit toujours obéir à son fils." Et il ajoutait, sentant tout ce qu'il y avait de comique dans l'axiome : " Sujet de pièce ! "

La maison de Labiche fut celle des affections tendres, sincères, immuablement fidèles. La maladie le frappa ; de ce grand paysan qui, dans son domaine de Sologne, arpentait les routes, un bâton ferré à la main, elle en fit un homme débile ; elle ne parvint pas à en faire un mélancolique. Il se sentait frappé à mort, mais il ne voulait pas que sa tristesse intime pût déteindre sur les âmes qu'il aimait. Il plaisantait donc sur ses infirmités ; ses promenades en voiture traînée par un âne le mettaient en gaieté. Il écrivait à un ami :

“ La petite voiture va bien, mais c'est l'âne qui ne va pas : impossible de le mettre au trot. Quand je me promène avec ma femme, nous avons l'air d'un ménage de fermiers qui va vendre son beurre au marché. . . sans se presser.”

De temps à autre, il revenait à Paris, car il ne voulait pas manquer une seule des séances à l'Académie. Vers la fin, tout de même, cela le fatiguait de monter les escaliers ; il devait aller doucement et se reposer tout le long de la rampe. Il partait avant l'heure, appuyé au bras de son domestique, et s'installait à son fauteuil. Et quand les confrères arrivaient, ils le trouvaient souriant à travers sa pâleur de moribond. Ils le félicitaient de sa bonne mine, et Labiche faisait semblant de les croire. Quand il dut renoncer aux séances, il aimait au moins qu'on vînt le mettre au courant des petites complications des candidatures et des intrigues.

Un poète ami lui avait, un jour, apporté une bonne provision d'anecdotes et de mots droles, et tous les deux avaient ri, comme on rit dans *la Cagnotte*. A la fin, le front de Labiche se rembrunit ; il se leva péniblement, et, sérieux cette fois, ne riant plus, il embrassa longuement celui qu'il avait peur de ne plus revoir.

“ Mais, dit Meilhac, il avait d'abord regardé si personne n'était là, si personne ne pouvait se douter qu'il avait, pendant un instant, pensé à cette chose à laquelle il ne voulait pas que les autres eussent l'occasion de penser. ”

XV.— LA MORT.

L'ami revint au commencement de janvier 1888. Il trouva Labiche plus accablé que jamais, vaincu tout de bon par le mal impitoyable.

— Je suis perdu, disait-il, il n'y a plus d'illusions à se faire.

Et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

A ce moment, Mme Labiche entra. Labiche eut un geste de pudeur ; il voulut cacher son émotion, esquissier un sourire. Il chercha un mot, il trouva celui-ci :

— Je ris aux larmes. Ce diable d'homme qui ne cesse de me dire des sottises et de faire des calembours !

Et Mme Labiche se mit à rire à son tour, et de tout son cœur.

A la différence d'Émile Augier, il eut le courage de sourire à la mort elle-même. Il n'était pas un incrédule ; jamais il n'avait attaqué dans son théâtre les croyances chrétiennes. Il se proclamait “ libéral ”, sans y attacher d'ailleurs plus d'importance que cela. Il était religieux ; il avait dit un jour : “ Dieu, c'est mon homme ! ” Et, comme on le rappela quelque temps après sa mort, “ cette profession de foi, quoique faite dans la langue de Labiche, voulait dire bien des choses ”. Il estimait que “ le rôle d'un incrédule, converti par la peur à ses derniers instants, est le plus triste rôle que puisse jouer un honnête homme ”. Le curé de sa paroisse vint le voir : “ Il me guette ”, disait Labiche, avec son éternel sourire. Il n'eut pas de mal à le “ guetter ”. Son plus grand péché était d'avoir ri, d'avoir fait rire, d'avoir, de temps à autre, souvent même, si l'on veut, dépassé la mesure. Le prêtre revint ; Labiche l'accueillit avec reconnaissance et esprit de foi. Et, le 23 janvier 1888, il mourut entre sa femme et ses enfants, dans le calme de sa conscience purifiée et la paix de ses croyances retrouvées.

XVI.— CONCLUSION

“ Nous avons ri, nous avons fait rire ; j'espère qu'il nous sera beaucoup pardonné ”, disait Labiche, le jour où il entra à l'Académie française. Il avait conscience que l'avenir hésiterait devant son œuvre et que les esprits sérieux demeureraient interdits à l'éclat de son rire tonitruant, inextinguible.

Sinon peut-être vers la fin, il semble que Labiche n'ait pas compris que la vie humaine est une chose grave, et que c'est se tromper étrangement que de ne voir en elle qu'un cadre et un sujet pour la farce désopilante. Si Labiche avait eu la prétention de s'ériger en éducateur, en moraliste, on aurait le droit de dire qu'il s'est mépris sur lui-même, sur le sérieux de la vie et sur la portée de son œuvre. Bossuet n'était pas tendre pour Molière ; il n'eût pas manqué de flageller cet homme que n'a point touché “ l'inexorable tristesse ” qui est au fond de toute existence, et dont la mélancolie n'est jamais allée au delà de ce qu'en peut contenir un mot drôle. Il lui eût reproché — et tout chrétien s'associera à ce reproche — de n'avoir point senti tout ce qu'il y a de douloureux dans les désordres de ses héros, dans leurs vices, dans leur jeunesse dissipée et leur vieillesse inconsciente. Labiche rit là où le chrétien s'attriste ; c'est le défaut de son œuvre.

Les littérateurs, les critiques austères, ceux qui distribuent plus volontiers des verges que des couronnes, lui en voudront de n'être pas un écrivain. Et, de fait, dans ses comédies, chacun parle comme il veut et comme il peut. Ajoutez que leur idiome est souvent l'argot, le dialecte du gamin de Paris, un affreux mélange où

s'entassent pêle-mêle les expressions gouailleuses, les mots inutiles et boiteux, les débris de chansons populaires et les *scies* des cafés-concerts.

Et j'entends ce que Labiche répondrait à Messieurs les critiques. Il disait de lui et de ses pareils : " Notre muse s'appelle simplement *la bonne humeur*." Sa muse fut sans prétentions ni orgueil ; elle fut souple comme un clown et désopilante comme un pitre. Son cerveau bizarre était le rendez-vous, la foire aux quiproquos et aux absurdités. Il ne se dit pas sur la terre une sottise dont elle ne rit, une ânerie dont elle ne pouffe. Elle est la sœur de Guignol, de Polichinelle, de Scaramouche, de Calino. Elle s'appelle la " bonne humeur ". Soyons donc indulgents à la muse de Labiche, parce qu'elle nous a reposés, distraits de nos misères et de nos souffrances. On a dit que " le sourire est l'âme humaine en permission " ; le rire est l'âme humaine en vacances. Labiche fut un mirifique entrepreneur de vacances. Et c'est à cause de cela que nous avons le droit d'écouter sa prière et de lui " pardonner beaucoup ".

C. LECIGNE.

[Le Noël]

L' A. B. C.

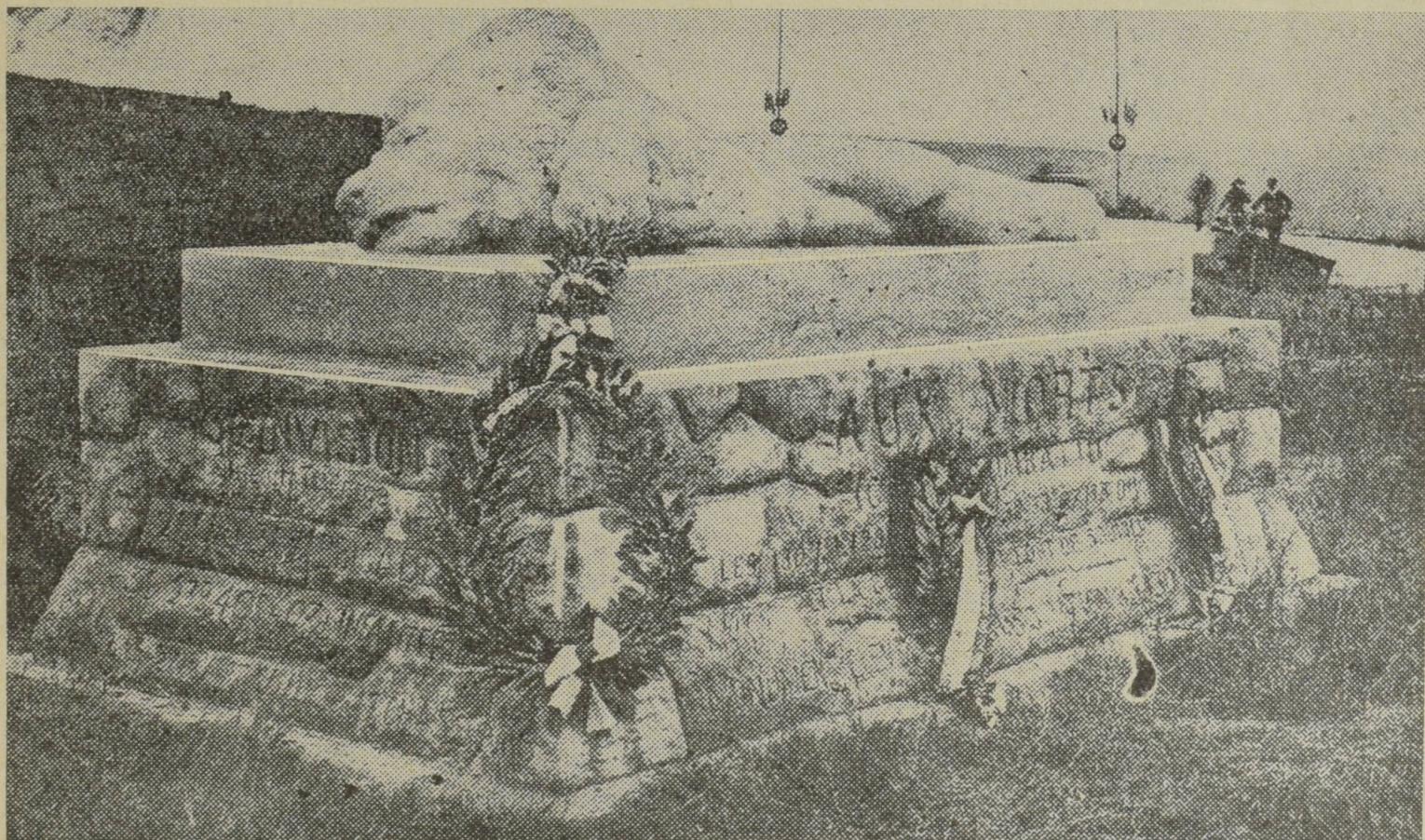
Nous ferons tenir sous peu à nos annonceurs une copie détaillée de notre tirage tel que vérifié par l' A. B. C. (Audit Bureau of Circulations).

Ceux de nos abonnés qui ont reçu de cette Compagnie de Chicago un questionnaire à remplir et à signer, nous rendraient un réel service en retournant sans délai ce formulaire dûment signé au bureau de la Compagnie à Chicago.

AU MUSÉE

— Ce sont des armes préhistoriques, très vieilles, elles sont de l'âge de pierre . . .

PIERRE, (qui a cinq ans.) — Ben . . . elles sont pas si vieilles que ça.



ILS N'ALLÈRENT PAS PLUS LOIN

Monument élevé au carrefour de Sainte-Fine (à Verdun), par la 130^e Division à l'endroit où s'arrêta l'avance extrême de la ruée Allemande de 1916.

Le mémoire du plombier

QU'EST-CE que c'est, Maria ?

— Monsieur, c'est la note du plombier.

— Donnez, et dites que je passerai payer.

Raymond Fangelin, l'homme de lettres bien connu, ouvrit l'enveloppe et déplia une feuille de papier qui portait, à côté d'un cartouche, où figuraient des médailles obtenues dans des expositions, cet en-tête : *Couverture, Gaz, Plomberie. — Honoré Rivoche, 216, rue Meilleraie.*

Sous cet en-tête des lignes d'écriture se succédaient auxquelles des chiffres faisaient vis-à-vis.

Raymond Fangelin s'installa dans son fauteuil et dégusta le document suivant :

Vérification et remplacement du robinet d'eau de la cuisine pour insuffisance de débit.

| | |
|--|-----------|
| Avoir ouvert le robinet. | 0 fr. 20 |
| Constatacion de l'insuffisance du débit | 0 fr. 10 |
| Avoir refermé le robinet après constatation | 0 fr. 20 |
| Temps passé. | 0 fr. 30 |
| Fermeture du compteur à eau pour travaux. Déangement. | 0 fr. 80 |
| Enlèvement du vieux robinet | 1 fr. 50 |
| Fourniture d'un robinet neuf de calibre plus fort. | 8 fr. |
| Façon de soudure de jonction en plomb et cuivre | 2 fr. 20 |
| Pose et montage du robinet sur son raccord et façon de joint | 2 fr. |
| Cuir gras pour joint | 15 fr. 30 |
| Temps passé. | 0 fr. 75 |
| Etre allé ouvrir le compteur à eau. Déangement | 0 fr. 80 |
| Avoir ouvert le robinet neuf pour essayer le débit. | 0 fr. 20 |
| Avoir constaté que le débit était toujours le même. | 0 fr. 10 |
| Refermé après constatation. | 0 fr. 20 |
| Temps passé. | 0 fr. 15 |
| Avoir discuté avec le client sur l'inutilité évidente du travail et sur les causes probables de l'insuffisance du débit. Temps perdu | 2 fr. |
| Avoir conclu que l'insuffisance du débit d'eau venait du manque de pression de la ville et non du calibre du | |

robinet. 0 fr. 30
Ramassage des outils. Temps passé. . . 0 fr. 80

Total. 22 fr. 80

L'écrivain demeura rêveur devant ce singulier dosage au compte-goutte du temps et de l'effort (dosage traditionnel depuis qu'il y a des hommes — et qui plombent) ; mais l'exactitude de ce dosage échappant à sa compétence, il régla purement et simplement la facture, et n'y pensa plus.

Or, deux ans après, il ne fut pas peu étonné de lire un jour sur une carte de visite présentée par la femme de chambre :

— Introduisez ordonna-t-il.

M. Honoré Rivoche entra. C'était un gros homme qui portait sur une tête congestionnée une calotte de cheveux grisonnants, drus et courts comme les poils d'une lanière à frictions. Il était épanoui et verbeux :

— Mon cher maître, dit-il une fois assis, je viens vous demander quelque chose qui . . . enfin voilà : les uns, quand ils ont fait leurs affaires qu'ils ont le sac, se payent la folie d'une commandite de théâtre, ou bien une belle chasse, ou bien encore une écurie de course . . . ou bien autre chose . . . Moi, je me paye un journal . . . Oui, ça m'a toujours démangé, d'avoir un grand canard à moi . . . Bref, je me paye ce jou-jou-là ! J'ai enlevé Jean Fardou à *l'Eclaireur Parisien* et j'en fais le rédacteur en chef de mon journal *les Echos de Lutèce* . . . C'est lui qui a trouvé le titre . . . Il paraît que *Lutèce* ça veut dire *Paris* en vieux français . . . Mais je viens au fait : vous êtes, à ce qu'il paraît, le journaliste tout à fait à la mode, alors nous voulons absolument que la première chronique de tête du journal soit de vous !

— C'est que j'ai beaucoup à faire . . .

— Nous vous laissons le choix du sujet . . . Quant à vos conditions, elles seront les miennes . . . Je ne veux même pas les connaître aujourd'hui . . . Allons, je vous en prie ! . . . Est-ce entendu pour le 4 du mois prochain ? . . . Nous paraissons le 6.

* * *

A la date exacte, l'entrepreneur reçut l'article de Fangelin, charmant et spirituel comme à l'ordinaire, et le publia dans le premier numé-

ro des *Echos de Lutèce*, dont il constitua l'attraction sensationnelle.

A la fin du mois, M. Honoré Rivoche, dépouillant son courrier, sortit d'une enveloppe un papier sur lequel, non sans stupeur, il lut :

Chroniques, Fantaisies, Articles de fond — Raymond Fangelin, 75, rue Hozier

*Exécution d'une chronique pour le journal
"Les Echos de Lutèce"*

| | |
|--|--------------|
| Avoir ouvert le robinet de l'imagination | 50 fr. |
| Avoir fait couler une série de sujets variés, et choisi l'un d'eux. | 85 fr. 70 |
| Avoir fermé le robinet de l'imagination | 50 fr. |
| Fourniture d'un sujet neuf. | 500 fr. |
| Pose dudit sur le papier. | 500 fr. |
| Fourniture dudit papier. | 0 fr. 30 |
| Soudure du préalable au corps de la chronique | 30 fr. |
| Avoir fourni deux néologismes inédits à 75 francs l'un | 150 fr. |
| Avoir fourni six mots d'esprit à 50 francs l'un. | 300 fr. |
| Pour une comparaison originale. | 65 fr. |
| Soudure de la conclusion au corps de la chronique | 30 fr. |
| Fourniture d'une signature de première qualité. | 500 fr. |
| Avoir relu. | 100 fr. |
| Correction d'une faute d'orthographe . | 0 fr. 15 |
| Fourniture d'accents divers et signes de ponctuation | 10 fr. |
| Temps passé. | 200 fr. |
| Pose de la plume et fermeture de l'encrier. | 0 fr. 50 |
| Total. | 2,571 fr. 65 |

Miguel ZAMACOIS.

[*La Maison.*]

C'EST LA FAUTE A TOTO

LA MAMAN.—Pourquoi pleures-tu, mon chéri ?

L'ENFANT.—Toto m'a fait mal !

LA MAMAN.—Comment cela ?

L'ENFANT.—J'ai voulu lui donner un coup de poing ; il a baissé la tête ; alors... j'ai frappé le mur !..."

Le campement pour la nuit

16 janvier 1896.— Au commencement de cette année, j'entrepris un voyage d'exploration apostolique dans la région située au nord du Petit Lac des Esclaves, entre les grandes rivières Athabaska et la Paix. Elle était habitée en partie par des Métis, chez lesquels le sang blanc n'avait guère amélioré la nature sauvage, et en partie par des Cris des bois, conservateurs opiniâtre des superstitions de leurs ancêtres. Depuis plusieurs années, nos Pères de la Mission Saint-Bernard les visitaient chaque hiver. Les ministres protestants, voyant leurs efforts stériles dans les autres centres, avaient dirigé toute leur activité vers cette région éloignée, où nos Pères ne pouvaient faire que des visites passagères. Il importait de prendre des mesures pour enrayer cette propagande, c'est le motif qui me décidait à faire ce voyage.

Je pris pour compagnon le Père Dupé qui connaissait ces pays ; le Frère Jean-Marie Lécroft se chargeait de transporter sur sa traîne nos lits, nos vêtements, et nous prendra à tour de rôle quand la fatigue se fera trop sentir. Un Métis du Petit Lac des Esclaves, Félix Katik, mit sur sa traîne les provisions et les ustensiles de cuisine.

Cet hiver la neige est abondante, le froid intense. Hier, le thermomètre est descendu au-dessous de 40 degrés centigrades. Aujourd'hui, il est remonté à 40 degrés environ. Il fait beau, un ciel pur, un temps calme, tout ce qu'il y a de mieux pour faciliter la marche. Cet air si vif, un peu piquant même, réjouit les poumons, donne plus d'élasticité et de vigueur aux muscles, permet de prolonger les exercices corporels, sans crainte de se voir inondé de sueur.

Le Père Dupé et moi, nous partons en avant pendant que le Frère-Jean-Marie et Félix Katik attellent leurs chiens. Nous traversons d'abord une baie du lac ; au bout d'une heure, nous atteignons une côte basse, encombrée de saules, par où nous gagnons le chemin de terre. Les traîneaux nous ont rejoints, le Frère insiste pour m'embarquer "dans sa carriole", ce qui veut dire "me faire monter en voiture". Je consens à me glisser entre deux couvertures au fond de son traîneau et à me laisser emporter par les chiens.

Le Père Dupé continue de marcher, nous le suivons assez bien. Le sentier n'est pas large, il y a juste l'espace nécessaire pour passer entre les arbres ; trop fréquemment les branches nous caressent le visage. De temps à autre, la tête du traîneau va frapper quelque petit sapin aux branches couvertes de neige, toute une avalanche tombe en nous couvrant d'une

poudre fine et glacée. Cela n'arrête pas le véhicule.

Arrivés à un ravin profond, les chiens prennent le galop, la carriole verse et me dépose moitié enseveli dans un banc de neige. Je me relève, tandis que nos coursiers gravissent avec peine le versant opposé ; ils ont bien fait de se débarrasser de ma personne. Sur la hauteur, je reprends ma place dans la carriole.

Nous sommes en pays découvert. Des collines déboisées se succèdent, le sol est accidenté, il faut monter et descendre maintes fois : les chiens se fatiguent à ce manège ; je mets pieds à terre et chemine tranquillement derrière notre caravane.

Au bout de 5 ou 6 milles nous retrouvons la forêt, il est 5 heures du soir, on juge prudent d'y camper, les chiens secouent leurs grelots en signe d'approbation tant ils ont hâte de se coucher.

Le Frère et Félix sortent les haches : le premier, pour couper le bois de chauffage, le second pour abattre les sapins dont les branches vont nous fournir un lit moelleux et parfumé. Le Père Dupé et moi prenons chacun une raquette en guise de pelle, nous creusons dans la neige un trou assez large pour s'étendre à l'aise ; Félix y dépose, avec symétrie, ses branches de sapin. Le Frère a achevé d'entasser les troncs d'arbre qu'il a coupé, bientôt une flamme pétillante s'élève. Chacun s'empresse de sortir les mains de ses mitaines pour prendre de bonnes poignées de calorique, tout en présentant le visage au feu. Il est difficile de se débarrasser des glaçons qui font, avec la barbe, une masse compacte. Les laisser dégeler tranquillement, il y en aurait pour des heures. Les doigts se mettent de la partie, on tâche de casser cette glace morceau par morceau ; mais toujours quelques poils malencontreux s'y trouvent pris, il faut en faire un douloureux sacrifice.

On prépare le souper des chiens et des gens. Je nomme les chiens les premiers, parce que ces pauvres bêtes sont servies d'abord, autrement nous n'aurions ni paix ni trêve, surtout pendant notre repas. Deux poissons blancs sont leur ration ; comme ils sont gelés, on les fait amollir devant le feu. Il faut voir la gent canine entourer le campement, fixer des yeux ardents sur cette proie, bâiller ou grincer des dents, sans doute pour contenir leur impatience ; puis, trouvant le temps trop long, s'en prendre au voisin, grommeler sourdement, soudain commencer la bataille. La voix des maîtres, avec quelques bons coups de fouet, rétablissent l'ordre.

Enfin les poissons sont assez dégelés, chacun répond à son nom avec un empressement joyeux, reçoit sa part, et s'en va la déguster à l'écart. La distribution ne se fait pas toujours d'une manière aussi calme ; souvent l'envie, la

gourmandise ou quelque autre défaut capital, causent, là comme ailleurs, des querelles intestines ou d'injustes attaques.

Nos coursiers repus, nous nous préparons à prendre notre repas. Le menu est assez sommaire, néanmoins nous sommes en progrès. Ce n'est plus le fameux "pimikan", ou pâté de viande pilée et de suif, il a disparu avec les buffalos. On a dû importer de la farine dont l'usage va devenir bientôt commun, au moins au Petit Lac des Esclaves et à la Rivière la Paix. Cette farine est délayée avec de l'eau, pétrie et rôtie devant le feu (ce qu'on appelle gallette).

Le Frère avait apporté des gallettes toutes prêtes, il n'eût qu'à leur faire prendre un air de feu pour les dégelier et les rendre comestibles. De plus il nous donna une tranche de lard boucané.

Pour boisson, nous avons le thé, breuvage commode et fortifiant, surtout dans ces contrées du Nord. Mais il faut qu'il soit bien fait. Cela dépend beaucoup de la qualité de l'eau et de la quantité de thé. Pour l'eau comptez sur le Frère, voyez-le à l'œuvre : il prend sa chaudière, la remplit de neige, la pose sur le feu. Au moment de l'ébullition, il lève le couvercle, et... comment dire ce que je vois?... A la surface flottent quantité de boulettes... Vous devinez?... la neige ayant été puisée à pleine chaudière dans des régions où pullulent les lièvres, on récolte ce qu'ils ont semé. Tout le monde ne trouverait pas cette eau à son goût. La jeter pour en avoir d'autre amènerait le même résultat. Aussi le Frère, en homme expérimenté, casse une branche de sapin qu'il promène délicatement à la surface de l'eau en guise d'écumoire, enlève prestement les pilules malencontreuses, les remplace par une bonne dose de thé noir, qu'il laisse un peu bouillir. C'est ainsi que l'on tire de ces feuilles toute la saveur et l'énergie qu'elles contiennent. Je ne sais si ce procédé agréerait aux Chinois ou aux Japonais ; mais ici, on n'en connaît pas de meilleur.

Inutile de dire qu'un appétit de loup assaisonne notre modeste repas. En guise de dessert, les fumeurs allument leurs pipes ; les autres attisent le feu ; on se rappelle en riant les aventures de la journée ; le temps passe vite, c'est l'heure de la prière et du coucher.

Chacun arrange ses couvertures, s'en enveloppe du mieux qu'il peut, afin de ne laisser aucune entrée au froid, et nous voilà tous étendus sur les branches de sapin, comme des cadavres enveloppés de leurs linceuls. Les chiens, tenus jusque-là en dehors du camp, y entrent à pas silencieux, cherchant un pan de couverture pour y dormir à l'aise. Je vous assure que j'accueille avec plaisir celui qui vient se coucher près de moi.

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.

Quant au sommeil, je dois avouer que si autrefois j'ai été l'objet de ses faveurs, il me les mesure maintenant avec une fâcheuse parcimonie. Je deviens frileux avec l'âge ; toutes les couvertures qui m'enveloppent ne m'empêchent pas de sentir que je repose dans une atmosphère de 36 à 40 degrés au-dessous de zéro. J'essaye vainement de fermer l'œil, de demeurer immobile. Pour tuer le temps, je me découvre le visage et regarde le feu. Quelques tisons fument encore, je vais les attiser et, tout en me réchauffant, je contemple le ciel. — Qu'il est beau avec ces myriades d'étoiles, dont l'éclat redouble en raison de la pureté de l'air, de l'intensité du froid ! Mais voici que des faisceaux de lumière s'élancent d'un foyer mystérieux, s'agitent, se poursuivent, se joignent, se dispersent pour se réunir encore. "Nimiituwok" (c'est la danse des esprits), disent les Cris ; il serait difficile de donner une définition plus poétique de l'aurore boréale. J'ai décrit plus haut cette merveille, je n'y reviendrai pas.

Mes compagnons reposent, immobiles, sur leurs branches de sapin. Tout est calme alentour. Aucun souffle ne passe dans les arbres, aucun bruit ne trouble le silence de la nature, sauf les pétilllements de la flamme et, au loin, les glapissements des renards ou les hurlements des loups, qui rôdent dans la forêt. Suffisamment réchauffé, je retourne me glisser dans mes

couvertures et reussis à attraper quelques bribes de sommeil.

MGR GROUARD.

Extrait de *Souvenirs de mes soixante ans d'apostolat dans l'Athabaska-Mackenzie*, par Mgr Grouard, O.M.I., vicaire apostolique de l'Athabaska.

HUMOUR ANGLAIS

Désireux de jouer un rôle politique, M. Newlyrick s'est adressé à un professeur d'élocution, qui doit lui apprendre à parler en public.

Le professeur a tôt fait de constater que la vanité de son élève dépasse de loin son habileté. Aussi termine-t-il son cours par ce précieux conseil :

— Lorsque vous avez fini de parler, vous saluez gracieusement et vous vous retirez sur la pointe des pieds.

— Et pourquoi sur la pointe des pieds, demanda le futur homme d'État.

— Pour ne pas réveiller l'auditoire.

Rien ne court mieux qu'un faux bruit, il attrape tout le monde.



VUE DU MONUMENT CHAMPLAIN ÉRIGÉ A SAINT-JEAN, N.-B.

On sait que Samuel de Champlain séjourna à l'entrée de la rivière Saint-Jean, en 1604, lors de ses premières tentatives de colonisation en Acadie.

Histoire d'une petite bête

JOSE à peine l'appeler par son nom : il est moins reçu que l'objet dans la bonne compagnie. Boileau, malgré sa crudité de langage, a éprouvé pareil scrupule, et ne s'est tiré de cette critique situation que par un quatrain d'une honnêteté relative, où il proposait en énigme la bestiole dont il s'agit :

... Je me repais de sang et je trouve ma vie
Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

Pour moi, inhabile à versifier, je ne trouve aucun autre moyen de respecter les convenances que d'avoir recours au catalogue des désignations scientifiques qu'emploie le zoologiste : *Pulex irritans*, dit ce catalogue en son latin langage, et jamais être ne fut mieux nommé.

Au surplus, n'est-ce pas un préjugé de faire si mauvaise réputation à ce svelte insecte, mignon, gracieux, joli, alerte, petit point brun bondissant, qui pique discrètement, et qui, après tout, n'emprunte à son hôte qu'une infinitésimale gouttelette de sang ? Et si vous doutez de cette gentillesse, si ces éloges, vous paraissent exagérés, veuillez, je vous prie, l'examiner, la puce, sous la lentille d'un microscope.

Vous admirerez, j'en suis sûr, la carapace brillante, solide comme une armure, partagée en segments dont chacun est orné d'un peigne de soies raides, qui ne sont pas sans usages, vous pouvez en être convaincus ; — les pattes grêles mais robustes, dont la dernière paire, avec ses fémurs volumineux, constitue un merveilleux ressort ; la perfection des instruments que la Providence a remis à la bestiole pour chercher sous l'épiderme sa liquide nourriture, afin qu'elle ne fût point dépourvue dans la lutte pour la vie.

Les savants, gens qui aiment à aller au fond des choses, ont rangé la puce parmi les Diptères, et cela pourra vous étonner, car votre œil ne distinguera pas d'ailes sur la carapace. Cependant, une aussi grave décision n'a pas été prise à la légère, et l'absence d'appendices du vol ne suffit pas à masquer les affinités de la puce avec les mouches, affinités qui sont confirmées par les caractères de la larve.

Mais la puce ne mérite pas seulement notre indulgence pour sa grâce et la perfection de sa structure, elle a droit aussi à la reconnaissance

des humains, ainsi que va nous le prouver en vers Claude Binet, avocat en la Cour du Parlement :

Que dirai-je de la saignée
Qui par elle fut enseignée ?
N'en déplaise à l'antiquité,
La puce a l'honneur mérité,
Et non le cheval qui se trouve
Aux bras de l'égyptien fleuve.
Car la puce tant seulement
Avec un doux chatouillement
Tire sans aucune ouverture
Le sang ennemi de nature...

Les peuples heureux n'ont, dit-on, pas d'histoire. A ce compte, la nation des puces doit être terriblement affligée. On l'a chantée en vers ; elle a fourni matière à des tournois littéraires entre de beaux esprits, parmi lesquels figura, en 1579, Achille de Harlay, président du Parlement. Plus prosaïques, des amateurs et des professionnels ont privé nombre de ses citoyens de leur liberté pour les soumettre à des travaux pénibles, offerts à la curiosité en vue d'amusement ou de lucre.

Vers 1830, au dire de l'entomologiste baron Walckenaer, on montrait à Paris, sur la place de la Bourse, pour la modique somme de 0 fr. 60, des puces savantes. Trente de ces bestioles faisaient l'exercice, et se tenaient debout sur leurs pattes de derrière, armées d'une pique, qui était un petit éclat de bois très mince. D'autres étaient attelées à une petite voiture à quatre roues, sur le siège de laquelle se tenait assis un représentant de la même tribu, avec un fouet en miniature, collé à une patte. Deux autres puces traînaient un canon sur son affût. Ce petit bijou était admirable ; il n'y manquait pas une vis, pas un écrou. Toutes ces merveilles, et quelques autres encore, s'exécutaient sur une glace polie. Les puces-chevaux étaient attachées avec une chaîne d'or par leurs cuisses de derrière ; il paraît que jamais on ne leur ôtait cette chaîne, encombrant symbole de leur esclavage. Elles vivaient ainsi depuis deux ans et demi ; pas une n'était morte dans cet intervalle. On les nourrissait en les posant sur un bras d'homme qu'elles suçaient. Le 16 janvier 1846, Obicini, dompteur de puces, eut l'honneur de donner une représentation devant le roi Louis-Philippe.

Au cours de la séance, une des lilliputiennes artistes, forte puce napolitaine que son maître

avait nommée Lucia, poussa l'audace et l'indiscrétion jusqu'à s'égarer dans le dos du duc d'Aumale. Le prince, rentré chez lui, fit la chasse à la bête, et la renvoya vivante à son propriétaire, avec un billet contenant ces mots : " Elle a dîné."

En 1875, il signor Bertolotto, professeur italien, dirigeait à New-York, Union Square, 39, des représentations très courues, où les rôles étaient confiés à des puces. La troupe comptait cent sujets.

Au début du spectacle, le public était convié à admirer une passe d'armes fantaisiste entre don Quichotte et Sancho Pança, tous deux montés sur de petits chevaux en papier, et manœuvrant avec habileté, en entremêlant leurs six pattes, des lances de la même substance.

Ensuite, on voyait une puce attelée à un chariot d'or qui pesait douze fois son propre poids, et qu'elle n'en faisait pas moins rouler autour de la table. Une autre puce, condamnée à un travail de galérien, traînait un petit boulet en or, fixé par une chaîne longue d'un pouce et comptant quatre cents anneaux.

Mais le clou du spectacle était un bal, donné sur un morceau de carton figurant une salle : à un bout, un orchestre agitait des instruments divers auxquels un petit orgue prêtait sa voix. Les danseurs étaient répartis de-ci de-là, attendant dans la plus parfaite immobilité que la boîte à musique eût fait entendre ses premiers accords.

Dès que celle-ci commençait à moudre une contredanse, tout le monde se mettait en mouvement, les danseurs gigotant avec frénésie, les musiciens raclant désespérément leurs simulators de violons.

Plus près de nous, en 1876, une exhibition analogue fut offerte au public parisien, rue Vivienne. On y pouvait voir des puces traînant une voiture, d'autres se battant en duel comme les hannetons que les écoliers, cruels, posent dans la cire molle sur un morceau de papier ; une autre encore mettait en rotation un petit moulin à vent, dont elle faisait tourner les ailes par les mouvements de ses pattes.

Lorsque les puces savantes refusent de manifester leurs talents, leurs " dompteurs " n'hésitent pas à stimuler leur bonne volonté en promenant au-dessus d'elles un charbon allumé.

Hâtons-nous de le dire, ce charbon n'a pas précisément pour objet de ramener les bestioles

au sentiment du devoir et de l'obéissance en les effrayant, mais bien d'exciter leur activité par la chaleur qu'il dégage. Les puces, on peut l'affirmer sans les calomnier, sont insensibles aux arguments d'ordre moral ; et ce n'est pas par de beaux discours tenus à l'une d'elles, enfin capturée, qu'il faut espérer amener ses compagnes à ne plus exercer leur sanguinaire industrie.

Pas plus que les autres animaux dressés ou domptés, desquels on exige des travaux qui semblent dénoter un réel commerce intellectuel avec les hommes, une compréhension et une interprétation des faits qui s'accomplissent autour d'eux et des actes qu'ils exécutent, les puces savantes ne comprennent ce qu'elles font.

Alors qu'elles paraissent accomplir une action raisonnée, et obéir à un ordre donné par leur maître, elles ne font réellement que mettre en œuvre des efforts instinctifs dont le résultat a été précisément calculé pour donner l'illusion souhaitée.

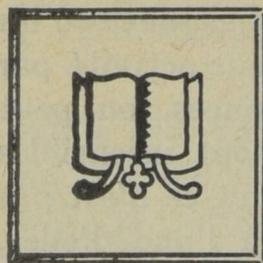
A l'état normal, la puce saute volontiers, et détend aisément le ressort de ses pattes en des bonds prodigieux, Mais si on l'enferme dans une boîte très peu haute, elle apprendra à ses dépens qu'il est peu agréable de se cogner la tête contre un couvercle rigide. De même la puce qui traîne un chariot ou fait tourner les ailes d'un moulin est simplement une puce captive, qui cherche à se délivrer de ses liens, désir légitime habilement exploité par l'homme, coutumier du fait.

Si, quand vous tiendrez une puce entre les doigts, il vous plaît de l'écraser, pour ce motif que ses piqûres sont désagréables et parfois dangereuses, puisque son stylet propage à l'occasion les microbes des maladies épidémiques, vous serez parfaitement excusables. Cependant, il faut parfois avoir un peu de pitié, et peut-être, connaissant son histoire, songeant qu'elle est comme vous une créature de Dieu, ferez-vous grâce à la bestiole, en lui disant comme l'oncle Toby disait à la mouche : " Va, pauvre insecte, le monde est assez grand pour nous deux."

A. ACLOQUE.

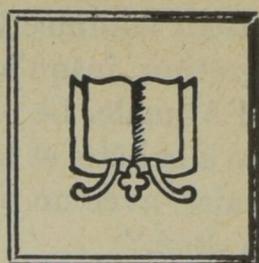
Le rossignol est un tenor léger qui fait une pose sur le sol quand il est fatigué des airs.

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins, J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

“*Les AVENTURES de PERRINE
et de CHARLOT*”



Si *Peau d'Ane* m'était conté, disait le bonhomme La Fontaine... Si les *Aventures de Perrine et de Charlot* m'étaient contées, diriez-vous à votre tour, le plaisir vous ayant été donné, une première fois déjà, de connaître cette belle histoire que Mlle Marie-Claire Daveluy a raconté, dans un beau volume de trois cents pages, édité à la Bibliothèque de l'Action française.

Je vous les dirai brièvement, mais il ne faudra pas m'en vouloir si je ne réussis guère à vous en faire goûter toute la saveur.

* * *

Au village d'Offranville, en Normandie, il y avait, une fois, deux pauvres orphelins, seuls en leur chaumière, et qui, par les soins de M. le Curé du lieu, devaient bientôt partir pour Dieppe, rejoindre une vieille tante riche mais avare et dure aux enfants. Perrine, l'aînée, une grande fille de huit ans, se désole sur le sort futur de son cadet Charlot, bambin de six ans que sa mère lui a recommandé sur son lit de mort. Que sera mauvaise leur vie à Dieppe, avec cette femme au cœur sec, à laquelle ils apporteront de nouvelles charges et sans aucune rémunération ! Mais Perrine voit sa mère en songe. Il lui semble que celle-ci conseille le départ pour un pays lointain, dont, hier même, un Père capucin parlait avec enthousiasme à M. le Curé et devant elle, Perrine. Elle partira. Le frerot vêtu de ses meilleurs habits, des provisions de voyage entassées soigneusement dans son panier, le petit pécule laissé par la mère mourante monté en boutons d'habits pour Charlot, les deux enfants prennent la route de Dieppe, d'où fera voile, vers la Nouvelle-France, ce navire dont parlait le Père capucin. En route, comme Perrine l'avait sagement prévu, le vieil Ephrem, conducteur de la diligence, se fait un plaisir de conduire les deux enfants à Dieppe ; chez leur tante, croit-il, car Perrine, discrète comme peu

de grandes personnes, ne dévoile pas le but de son voyage.

* * *

Et c'est l'embarquement à la dérobée, grâce au matelot infirme Julien et à l'accident qui oblige le vieil Ephrem à garder la chambre. Le navire laisse le port, amenant cachés dans sa calle, parmi les ballots de marchandise, notre Perrine et son Charlot. Quelques jours se passent en mer ; les deux enfants demeurent enfermés, vivant de leurs maigres provisions. Mais Charlot peu habitué à se voir rationné, accoutumé au grand air des champs, tombe malade. Désespoir de Perrine. Elle monte sur le pont, se glisse dans la grande salle où les passagers sont réunis. Le petit Jean-Baptiste de Repentigny, qui gambade près de sa mère, aperçoit soudain la fillette et attire sur elle par une exclamation le regard des personnes présentes et, particulièrement, celui du capitaine. Perrine raconte son odyssée. On descend à la cale ; c'est à qui s'occupera des deux orphelins. L'air rend la vigueur au bambin Charlot, que le Père Jogues a mis en confiance. A la fin, les enfants sont adoptés par Mme le Gardeur, pendant que les petits et petites de Repentigny, de La Poterie, du Hérisson leur font fête.

* * *

Le 11 juin 1736, le vaisseau du capitaine de Courpon jette l'ancre devant Québec. Nos petits amis descendent avec leur nouvelle famille et sont reçus par Jean Nicolet, Jean Bourdon et sa femme Jacqueline Potel. Mme Le Gardeur, Catherine Cordé, qui a fait de Perrine et de Charlot ses enfants, demeure provisoirement chez le jeune ingénieur de la colonie, Jean Bourdon. Le gouverneur reçoit les nouveaux arrivants au fort Saint-Louis. A Notre-Dame de la Recouvrance, l'abbé de Saint-Sauveur chante le *Te Deum* solennel. Les colons normands s'initient à leur nouvelle vie sous la direction

fraternelle des premiers habitants de la colonie. Les uns se sont fixés aux Trois-Rivières ; les autres aux environs même du fort Saint-Louis.

Charlot et Perrine deviennent les compagnons habituels des jeunes Couillard, d'Olivier Le Tardif. Mille spectacles nouveaux frappent chaque jour leurs jeunes imaginations. Visite aux sauvages, rassemblés à Québec pour rencontrer le gouverneur ; visite aux Trois-Rivières où un jeune Français, Thomas Godefroy, dans une course contre le meilleur concurrent indien dépasse l'enfant de la forêt en souplesse élégante et en rapidité ; visite chez Mme Hubou, Marie Rollet, au " pensionnat du côteau Sainte-Geneviève ". La veuve de Louis Hébert reçoit chez elle une douzaine de petits garçons et de petites filles sauvages, auxquels, assistée du Père Lejeune, elle enseigne le catéchisme et les premières notions de grammaire.

* * *

Or, un jour où il était monté au couvent des Jésuites, avec Olivier Le Terdif et Julien, notre Charlot fut enlevé par deux Iroquois farouches. Tout le monde s'intéresse au pauvre disparu ; on organise des battues dans la forêt ; on mobilise, à cet effet, les soldats du fort. Mais on ne retrouve pas Charlot. Les Iroquois l'ont amené avec eux dans les bois mystérieux. Et l'enfant demeure dans cette tribu presque toute une année. Puis enlevé par des Hurons, ceux-ci le conduisent en France où ils se rendent dans l'espérance d'en avoir une plus grande rançon. A Paris, Charlot s'échappe. C'est la fin de ses souffrances. Il arrive à Dieppe juste à temps pour voir mourir sa tante, qui convertie, laisse sa fortune aux deux orphelins. Et l'enfant rencontre, à la veille de son départ pour le Canada, le matelot Julien. Après la disparition de Charlot, ce dernier s'était rembarqué sur un navire ne voulant plus vivre aux lieux où il avait perdu, par son manque de surveillance, le petit qu'il aimait comme un chien fidèle. Charlot et Julien partent pour la Nouvelle-France, où ils arrivent pour redonner un peu de vigueur à la pauvre Perrine qui dépérit lentement depuis qu'elle croit son Charlot à jamais disparu.

* * *

Une *authoress* anglaise, Mrs Sara Bryant a consacré, il y a quelques années, un savoureux petit livre à l'art de conter des histoires aux

enfants. Cet art vieux comme le monde, j'en suis sûr, qu'Homère possédait, dont Aristote parle peut-être, et qui a fait la joie de notre enfance et de notre adolescence avec les contes de Perrault, de Mme D'Aulnoy, et les jolies historiettes de la comtesse de Ségur, Mlle Marie-Claire Daveluy y consacre son beau talent, pour le plus grand bénéfice des petits Canadiens français.

Les hommes primitifs aimaient qu'on leur fit de merveilleux récits et les bambins d'aujourd'hui sont des êtres primitifs à qui le conteur ou la conteuse apparaissent toujours comme une sorte de magicien ou d'enchanteur.

Mais cet art de conter, avec naïveté et grâce tout à la fois, n'est pas facile. Les enfants de ce temps-ci, comme les hommes d'autrefois, sont exigeants. Mrs Bryant le marque ; ils veulent que leur curiosité soit vivement piquée. On n'a qu'à ce prix leur attention.

* * *

Et il faut surtout sentir vivement ce que l'on conte, s'en pénétrer, en partager le sentiment.

Si vous vous intéressez ensuite à votre récit, vos jeunes lecteurs seront conquis. Leurs cœurs et leurs intelligences vous seront grand ouverts ; vous y ferez pénétrer, avec la plus belle aisance, les impressions, les sentiments, les vérités qu'il vous plaira.

Et vous imaginez alors l'importance du rôle rempli par les personnes qui vouent, comme Mlle Daveluy, leur talent à raconter pour l'enfance et l'adolescence.

En s'amusant, les lecteurs des *Aventures de Perrine et de Charlot* acquerront de belles connaissances. Ils connaîtront les premiers colons de leur pays, comment on y était vertueux, charitable, attaché les uns aux autres et préoccupé avant tout de sauver les âmes des pauvres sauvages. Ils sauront que la vertu est toujours récompensée, qu'un caractère aimable et bienveillant forme un beau capital, et que le bonheur terrestre est encore le lot le plus fréquemment dévolu par la Providence aux honnêtes gens.

Il convient de féliciter la magicienne qui s'est consacrée à une si belle tâche. Les papas et les mamans de ce pays lui doivent leur reconnaissance et leur encouragement, afin que longtemps encore, Mlle Marie-Claire Daveluy conti-

nue d'intéresser lecteurs, jeunes et vieux, avec de beaux récits tirés des plus belles pages de notre merveilleuse histoire du Canada.

Et que ceux qui croient ma chronique trop flatteuse, n'imaginent pas que l'auteur n'a aucun défaut, mais qu'ils songent que Mlle Daveluy se trouve être notre première conteuse à s'occuper particulièrement de l'enfance, qu'ils parcourent ensuite les *Aventures de Perrine et Charlot*, ici résumée, et ils m'en diront des nouvelles.

FERDINAND BÉLANGER.

— Vous me demandez, jeune homme, quel a été le premier fumeur ? N'en doutez pas... c'est le Vésuve... et la preuve que cela ne lui a pas fait de mal... il fume encore.

La Maison de France

La Maison de France, depuis la mort d'Henri V, comte de Chambord, est représentée par la famille d'Orléans, rameau issu, par Philippe, second fils de Louis XIII, de la branche de Bourbon, qui se rattache elle-même au tronc capétien par Henri IV et saint Louis.

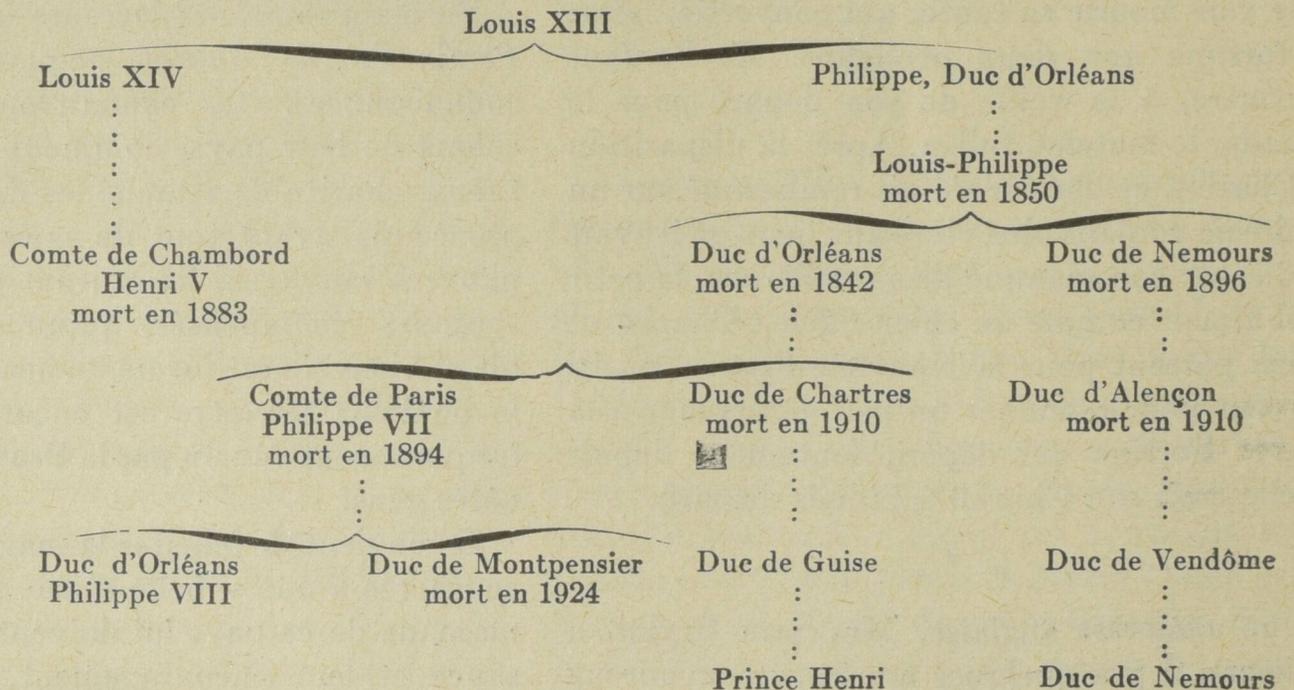
Le duc d'Orléans, fils aîné du roi Louis-Philippe, laissa deux fils : le comte de Paris et le duc de Chartres. Le comte de Paris — avec quatre filles qui sont : S. M. la reine Amélie de Portugal, LL. AA. RR. les princesses Hélène, duchesse d'Aoste ; Isabelle, duchesse de Guise, et l'infante Louise, princesse de Bourbon-Sici-

les — eut lui-même deux fils : Monseigneur le Duc d'Orléans, chef actuel de la Maison de France, et le Duc de Montpensier.

Par la mort du Duc de Montpensier, l'héritier présomptif de Monseigneur le duc d'Orléans est donc maintenant S. A. R. le duc de Guise, fils du défunt Duc de Chartres. JEAN-Pierre-Clément-Marie duc de Guise, né à Paris le 4 septembre 1874, a épousé en 1899 la princesse Isabelle, l'une des sœurs de Monseigneur le duc d'Orléans. Il a eu quatre enfants : les princesses Isabelle, Françoise et Anne, et le prince HENRI, né le 5 juillet 1908 au château de Nouvion-en-Thiérache. C'est donc ce jeune prince de 16 ans qui est, au second degré, l'héritier de la couronne de France.

Si, par malheur, la branche Chartres-Guise venait à s'éteindre, la couronne reviendrait aux descendants du duc de Nemours, second fils du roi Louis-Philippe. Mais, dans cette branche même, elle ne s'arrêterait pas aux descendants du fils aîné du duc de Nemours, comte d'Eu : ces princes, en effet, par le mariage du comte d'Eu et de la princesse Isabelle de Bragance, sont devenus princes impériaux du Brésil ; les seuls princes français de la branche sont les descendants du duc d'Alençon, second fils du duc de Nemours. En troisième lieu, à défaut des ducs de Guise, la couronne passerait au prince Philippe EMMANUEL-Maximilien, duc de Vendôme et d'Alençon, né en 1872. Par son mariage avec la princesse Henriette de Belgique, le duc de Vendôme est devenu, en 1896, le beau-frère du roi Albert 1er ; il a trois enfants : la princesse Marie-Louise, mariée au prince Philippe de Bourbon-Sicules ; la princesse Geneviève mariée l'an dernier au comte de Chaponay ; le prince Charles-Philippe, duc de Némours, né en 1905. C'est ce prince qui est aujourd'hui, le quatrième héritier du trône.

VOICI UN TABLEAU GÉNÉALOGIQUE QUI ÉCLAIRERA CES QUELQUES REMARQUES



EPHÉMÉRIDES CANADIENNES

MARS 1924

1.— M. Woodsworth, député fédéral de Winnipeg-centre, est désigné comme représentant du Parti travailliste indépendant, au Canada, section manitobaine, à la Conférence impériale du travail, qui doit siéger, à Londres, l'été prochain.

4.— M. Arthur-T. Leblanc, C.R., de Campbellton, est nommé juge de la Cour Supérieure du Nouveau-Brunswick, division du Banc du Roi, en remplacement de feu le juge Chandler.

— Dans la région de La Malbaie, rive nord du Saint-Laurent, un tremblement de terre se fait sentir, affectant une zone d'une cinquantaine de milles, entre la chaîne des Laurentides et le fleuve. Bien que la secousse ait duré une longue minute, elle ne paraît avoir produit aucun dommage notable.

5.— A l'Hospice Sainte-Anne de la Baie St-Paul, décède M. l'abbé L.-J.-Édouard Lauriot, ancien curé de Saint-Prime, à l'âge de 78 ans et sept mois.

— Le club de hockey québécois "Son of Ireland", dans lequel figurent plusieurs Canadiens français, remporte le championnat de la Ligue de l'Est en battant le "Victoria" de Montréal.

7.— L'Université Laval de Québec célèbre solennellement la sixième centenaire de la canonisation de saint Thomas d'Aquin.

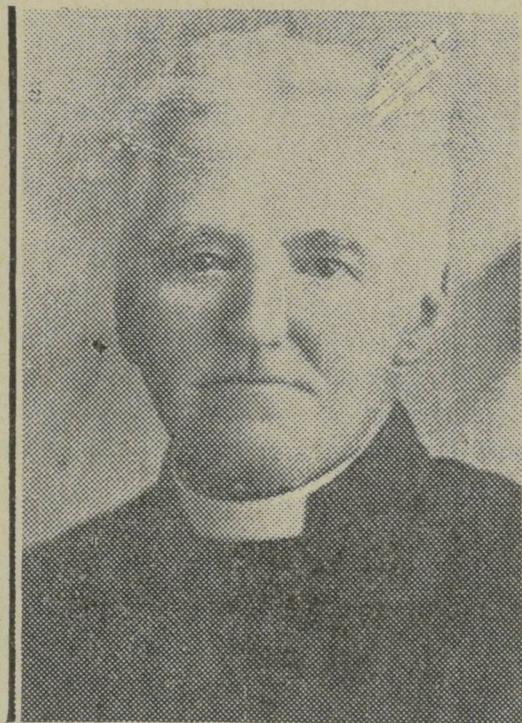
— On annonce, d'Ottawa, que la dette fédérale du Canada a été diminuée de plus d'un million, au cours de février, et que les revenus du pays continuent de s'améliorer sensiblement.

10.— Le Pacifique Canadien annonce qu'il inaugure, aujourd'hui même, le service régulier pour les voyageurs, trois fois la semaine, sur son nouveau tronçon de voie ferrée, au Témiscamingue, entre Kippewa (Témiscamingue) et Angliers, sur les bords du lac des Quinze.

— M. G.-J. Desbarats, qui agissait comme sous-ministre de la Défense Nationale pendant le congé de sir Eugène Fiset, est nommé officiellement à ce poste.

— L'hon. juge Adjudant Rivard, de la Cour d'Appel de Québec, est élu président de la section de Québec de la Société des Auteurs canadiens.

— On commence à entailler les érables dans la Beauce et dans la région de Portneuf. La saison sucrière s'ouvre de ce fait quinze jours plus tôt qu'à l'ordinaire.



FEU L'ABBÉ L.-J.-E. LAURIOT

— Sir Henry Thornton annonce à Montréal que le Réseau National Canadien va pouvoir, cette année, réduire de \$20,000,000. sa demande de secours annuelle au trésor canadien.

11.— Le premier ministre Ferguson annonce à la Législature de Toronto, que le chemin de fer de la Province, le "Témiscamingue et Ontario du Nord", va être prolongé d'une quarantaine de milles de plus, au nord de Cochrane, au cours de la saison qui commence. Cela va porter à une longueur totale d'environ 300 milles, ce tronçon de voie ferrée, depuis sa base, à Nord-Baie, sur le Pacifique Canadien.

— D'après le rapport que vient de déposer le bibliothécaire provincial, il y a actuellement 131,571 volumes à la bibliothèque du Parlement de Québec.

12.— La statistique établit qu'il est tombé, cette année, à Montréal, 104 pouces de neige.

— L'une des belles écoles de Montréal, l'Académie Meilleur, est totalement détruite par le feu. C'est une perte de \$300,000.

— On inaugure à Montréal le nouveau garde-meuble de la maison "J.-B. Baillargeon Express Limited".

13.— La Cie Interprovincial et James Bay, filiale du Pacifique Canadien, sollicite l'autorisation de prolonger son nouveau tronçon de voie ferrée, au Témiscamingue, depuis Angliers, le terminus actuel, jusque vers les sources de la rivière Bell ou Nottaway, dans la direction de la Baie James. Cela semble indiquer, de sa part, l'intention de ne point différer la construction de l'extension promise du moins jusqu'aux terrains miniers du Témiscamingue-Abitibi, une quarantaine de milles.

15.— La session du gouvernement de Québec se termine à trois heures de l'après-midi.

— Le club de hockey de Québec, " Sons of Ireland ", défait le " Montagnard " d'Ottawa, dans une série de deux joutes pour la coupe Allan.

17.— Le gouvernement fédéral nomme un comité canadien consultant qui doit coopérer avec celui de l'Oncle Sam pour étudier à fond la question de la canalisation maritime du haut Saint-Laurent. Ce comité canadien est composé de sept fonctionnaires fédéraux, tous de langue anglaise bien exclusivement.

18.— Au Parlement d'Ottawa on prend le premier vote de la session et le gouvernement King obtient une majorité de 121 voix, tous les progressistes votant avec le parti libéral.

19.— Le deuxième procès d'Adélarde Delorme, accusé du meurtre de son frère Raoul, se termine encore par un désaccord du jury. On croit que dix jurés sont pour l'acquiescement et deux contre.

— A la demande instante de S. G. Mgr Casey, archevêque de Vancouver, C.-A., les RR. PP. Jésuites de cette province consentent à prendre la direction d'une nouvelle paroisse, celle de l'Immaculée-Conception, qui vient d'être fondée à la Pointe-Grey, l'un des quartiers de la ville épiscopale.

— On fixe le site où s'élèvera la grande croix lumineuse que la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal fait ériger sur le Mont Royal, cette année, pour commémorer le 390^e anniversaire du débarquement de Jacques Cartier sur le sol canadien et de la prise de possession qu'il en fit, au nom du Roi du Ciel et du Roi de France. Ce Monument, qui sera visible à trente milles de distance, sera érigé au sud-est du mont, vers le point où aboutissait l'ancien funiculaire.

— Les " estimés " budgétaires déposés aux Communes d'Ottawa par le ministre intérimaire des Finances, l'hon. M. Robb, prévoient une économie de \$26,939,385.00 sur les dépenses de l'année dernière.

20.— La " Royal Mail Co ", une compagnie de navigation transatlantique de Londres, annonce que quatre de ses navires feront, dorénavant, escale au port de Québec.

— Le député socialiste-indépendant Woodsworth, de Winnipeg, aux Communes d'Ottawa,

présente une motion tendant nettement à la rupture du dernier lien colonial qui rattache le Canada à la Grande-Bretagne. Les leaders des trois groupes parlementaires, MM. Mackenzie King, Meighen et Forke combattent cette proposition.

21.— M. Fortunat Strowski, professeur de littérature française à l'Université de Paris et auteur d'ouvrages remarquables, donne une conférence à l'Institut Canadien de Québec.

— La Banque Canadienne Nationale, constituée civilement en corporation sous l'empire des lois françaises, au capital de 10,000,000 de francs, vient de naître, à Paris, pour y continuer les opérations de la succursale parisienne de la Banque Nationale de Québec. M. Robert, gérant de cette succursale, sera probablement le président de cette institution. La nouvelle banque aura, dans son bureau, des directeurs de la province de Québec.

— La Cie d'assurance de Winnipeg, Man., la " Northwestern Life ", qui comptait à son actif pour \$7,000,000 d'affaires, prend le parti de liquider.

22.— Près de six cents officiers de la Compagnie du Pacifique Canadien sont réunis à Québec pour assister à un congrès qui a lieu au Château Frontenac.

Ce congrès, qui est le cinquième du genre, se termine ce soir par un grand banquet.

24.— A Montréal décède à l'âge de 45 ans, M. Albert Lozeau, poète bien connu. M. Lozeau était paralysé depuis l'âge de 18 ans.

25.— Un message télégraphique confirmé par la Délégation apostolique d'Ottawa, nous apprend l'élévation de Mgr Fabien-Zoël Decelles, vicaire capitulaire du diocèse de Saint-Hyacinthe, à l'épiscopat comme successeur de feu Mgr Bernard. L'évêque-élu de Saint-Hyacinthe est né à Saint-Damase-sur-Yamaska, le 22 mai 1870, et il a été ordonné le 4 août 1895 dans sa paroisse natale.

— Le " Canadien ", club de hockey professionnel, de Montréal, défait le club de Calgary et, de ce fait, remporte le championnat du monde et la coupe Stanley.

26.— M. l'abbé Camille Roy, du Séminaire, publie un nouveau livre : *A l'ombre des érables*, qui sort aujourd'hui même des ateliers typographiques de l'Action Sociale limitée.

— D'Ottawa, on mande que le pays aura à dépenser environ \$20,500,000., rien que pour construire, à Port-Nelson, le terminus océanique du chemin de fer de la Baie d'Hudson, exigé par l'Ouest, et y créer un port capable d'accueillir à la fois une dizaine de navires de 7,000 tonnes.

27.— A Toronto décède sir Edmund Walker, président de la " Banque canadienne de Commerce ", à l'âge de 77 ans et 6 mois.

— Les employés des usines de chemin de fer au Canada, actuellement réunis en congrès à Montréal, décident que leurs délibérations auront lieu désormais dans les deux langues officielles de ce pays.

— Sous le nom de “*Nouvel-Ontario*”, une feuille hebdomadaire française paraît, depuis quinze jours, aux Châtes-à-l'Esturgeon (Sturgeon Falls), comté de Nipissing, Ontario. Elle s'annonce vigoureuse, et disposée à lutter vaillamment.

— A Québec, au “*Manège Militaire*”, a lieu l'ouverture de l'exposition du “*Chez-Nous*.”

29.— Les “*Greyhounds*”, club de hockey de Toronto, défont les “*Selkirk*”, et remportent le championnat du hockey amateur au Canada et la coupe Allen.

30.— La Société Saint-Jean-Baptiste de Québec tient plusieurs séances dans notre ville dans le but d'augmenter l'enrôlement de ses membres et de développer le sentiment patriotique chez les nôtres.

HÉROIQUE ENFANT, MÈRE PLUS HÉROIQUE ENCORE

Une mère, une paysanne, veille son fils mourant. Tout à coup les yeux du jeune homme s'entr'ouvrent. “*Maman, un peu d'eau, je meurs de soif !*” Trois heures venaient de sonner à la pendule de la chambre ; la mère prit un crucifix et, le mettant entre les mains décharnées du moribond : “*Mon cher enfant*”, lui dit elle, d'une voix entrecoupée de sanglots, “*c'est l'heure où Jésus est mort pour toi, dévoré lui aussi par la soif ; ne voudrais-tu pas, pour avoir un trait de ressemblance de plus avec lui, te priver quelques instants de boire ?*” — “*Oui, maman*”, répondit le jeune homme. Et il attire à ses lèvres l'image du divin crucifié, et y dépose un long baiser.

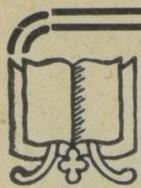
RAOUL PLUS, S.J.

[*L'Idée réparatrice.*]

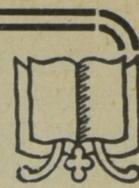


DEUX NOUVEAUX CARDINAUX

S. G. Mgr Patrick-Joseph Hayes, archevêque de New-York (à droite)
et S. G. Mgr George-William Mundelein, archevêque de Chicago (à gauche).



Gauserie scientifique

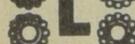


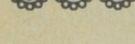
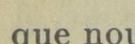
La machine humaine

SES DÉTRAQUEMENTS

L'ÉRYSIPÈLE







 L'ÉRYSIPÈLE n'est pas une maladie spéciale de la tête ; cependant comme, dans l'ordre ordinaire des choses, c'est là qu'il se développe, et principalement à la face, nous en parlerons pendant que nous sommes à la tête.

L'érysipèle est une maladie infectieuse, causée par un microbe découvert par Pasteur et Doleris, isolé et cultivé en 1882 par Fehleisen, qui lui donna son nom. Et donc, pas plus pour l'érysipèle que pour les autres maladies infectieuses, il n'y a de génération spontanée. Pour qu'il y ait érysipèle il faut qu'il existe deux conditions : D'abord éraillure ou blessure de la peau ou d'une muqueuse, et, en second lieu, un microbe de Fehleisen qui pénètre dans cette éraillure ou blessure et s'y développe.

Le fait de personnes chez qui l'érysipèle éclôt très souvent, et notamment de certaines femmes qui, tous les mois voient reparaître leur *résipaire*, comme dit le peuple, n'infirme en rien cette vérité. Ceux qui souffrent d'érysipèle à répétition sont tout simplement des personnes qui présentent une susceptibilité ou sensibilité plus grande au microbe de Fehleisen.

C'est aussi le cas pour beaucoup d'autres maladies, car il en est de la susceptibilité microbienne comme des caractères ; chacun à la sienne, et cela explique pourquoi les mêmes individus, — nous parlons de ceux dont la santé laisse à désirer, — font presque toujours des maladies du même genre.

* * *

Au reste, le microbe de l'érysipèle comme ceux de la tuberculose, de la diphthérie, de la pneu-

monie, de la grippe, séjourne à l'ordinaire chez beaucoup d'individus, où il attend son heure.

Cette heure, c'est l'éraillure de la peau ou de la muqueuse qui lui ouvre une porte d'entrée, et surtout le coup de froid ou la fatigue qui affaiblit la résistance de l'organisme et diminue la vigilance et l'activité de la défense.

Voilà donc le microbe de Fehleisen qui a pénétré dans le derme. Il ne perd pas son temps et se met à l'œuvre tout de suite. Il s'empresse de se multiplier, puis de lancer de tous côtés, dans la circulation surtout lymphatique, les poisons qui lui sont propres.

* * *

En général il ne met pas plus de vingt quatre heures à entrer en pleine campagne. La peau est encore à peine rouge au point d'infection, que le malade est pris d'un violent frisson. La sensation de froid glacial s'étend à tout le corps, les dents claquent, le corps grelotte ; suivant que l'infection est plus ou moins grave, la durée de ce frisson varie de un quart d'heure à deux heures et demie. Une sensation de chaleur, bientôt très cuisante et presque insupportable lui succède ; le thermomètre monte d'ordinaire à 104 F. ou plus, pour y rester durant toute la période d'état. Il y a fort mal de tête, agitation qui peut aller jusqu'au délire, surtout chez les alcooliques, malaise considérable, soif intense et courbature générale accentuée.

Pendant ce temps la plaque érysipélateuse, qui est apparue d'abord sous forme d'une tache rougeâtre, dure, un peu plus élevée, s'étend en cercle plutôt irrégulier ; elle offre les signes banales de l'inflammation : rougeur, tuméfaction, chaleur, douleur. Sa coloration varie du rose au rouge ; elle disparaît sous la pression du doigt, pour reparaître immédiatement après. Lorsqu'elle atteint des endroits où la peau est lâche, comme les paupières par exemple et une partie des joues, elle provoque une tuméfaction qui cause les difformités les

plus apparentes, et défigure littéralement les malades. Un érysipèle de la face, de moyenne violence, lui donne presque toujours l'apparence d'un horrible magot chinois dont les yeux, simple fente, ne s'ouvrent même pas, et dont le nez paraît enfoui entre deux monticules. Cette tuméfaction est beaucoup moins apparente au front et au cuir chevelu.

* * *

La plaque érysipélateuse a ceci de particulier que sa partie la plus virulente est toujours à la périphérie. Elle guérit au centre pendant qu'elle poursuit sa marche envahissante ailleurs. C'est donc au pourtour de la plaque, et même un peu en dehors de la partie apparemment enflammée qu'il faut établir la barrière antiseptique destinée à arrêter la marche du microbe envahisseur. La teinture d'iode est très employée à cette fin, et donne d'excellents résultats dans les cas ordinaires; on l'applique avec un pinceau, et généreusement, sur la largeur de deux ou trois doigts, en dehors, et tout autour de la partie malade.

Quant à l'emploi de poudres adoucissantes et de liquides émoullients, tel que notre *sirop blanc*, ils n'avancent guère la guérison, mais servent surtout à soulager, et parfois simplement à amuser le malade.

Si l'érysipèle est violent, la peau peut aller jusqu'à s'abcéder, et ces abcès donnent ensuite lieu à des cicatrices parfois déformantes. Le cas est heureusement rare.

Rare est aussi la chute des cheveux; mais enfin elle survient de temps à autre; il est bon que le malade en soit prévenu; comme il est bon aussi de lui apprendre que si cette chute est complète et transforme la tête en boule de billard, les cheveux repoussent, et abondants, dans la grande majorité des cas.

* * *

L'érysipèle n'est pas d'ordinaire une maladie longue. Une semaine, quinze jours au plus, lui suffisent à évoluer, à moins qu'il ne se mette à pérégriner par tout le corps; auquel cas sa durée s'éternise, au grand dam du malade, qui s'anémie rapidement, comme dans toutes les maladies infectieuses.

L'érysipèle est rarement fatal de nos jours; mais il peut l'être; c'est lorsque, au lieu de s'étendre à grand fracas à l'extérieur, il rentre, c'est-à-dire passe à l'intérieur: "Je crains l'érysipèle qui rentre" a dit avec raison un docteur des anciens jours. Et il avait raison; car même avec nos moyens actuels de lutte, beaucoup plus efficaces que les anciens, lorsque la plaque érysipélateuse extérieure guérit trop vite, la fièvre restant élevée, il faut se méfier, l'érysipèle est en voie de *rentrer*, et dans ce cas, il se rit de ses adversaires médicaux.

Enfin, comme je le disais au début, l'érysipèle, s'il est de beaucoup plus fréquent à la face, n'est pas une maladie spéciale à la tête; il peut siéger n'importe où sur le corps, pourvu qu'il rencontre les conditions requises.

C'est ainsi qu'avant l'époque de Pasteur il comptait parmi les maux les plus redoutés. Ainsi, au temps du fameux baron Larrey par exemple, qui comptait avec raison comme un des meilleurs chirurgiens de son époque (il vivait au temps de Napoléon I), lorsque l'érysipèle entraînait dans un hôpital de blessés de guerre tous les malades y passaient, et l'établissement était vidé du coup. Il en était de même pour les maternités.

La découverte de l'antisepsie a rendu la maladie beaucoup plus bénigne, et la contagion moins facile.

Cependant les érysipélateux doivent se tenir éloignés des jeunes mères. Quant aux porteurs de blessures, fussent-elles minimes, il faut mieux pour eux de ne pas visiter les malades atteints d'érysipèle, pour éviter la contagion toujours possible.

LE VIEUX DOCTEUR.

UN ONCLE GÉNÉREUX

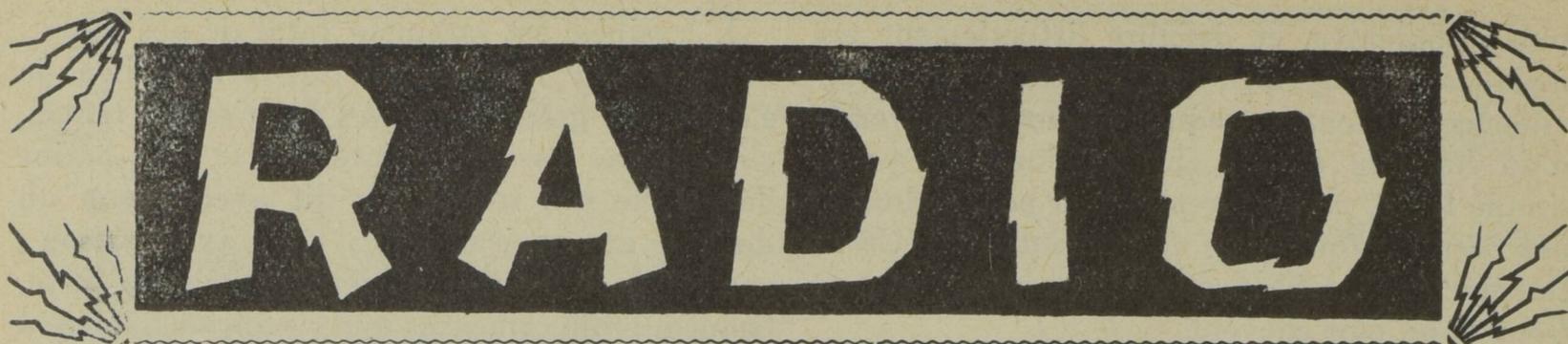
Le 1er janvier. Une fille lit à sa mère une lettre reçue de leur oncle, un nouveau riche.

"Mère, dit-elle, notre richard de cousin Alfred... il nous envoie un million..."

— Hein?!... dit la mère.

—...de bons souhaits", achève la jeune fille.

Descente de mine de la mère!...



RADIO

LE SUPER-HÉTÉRODYNE

LES radiophiles passent actuellement par ce qu'on pourrait appeler : la crise du super-hétérodyne. Il y a longtemps déjà que le super-hétérodyne a été inventé par Armstrong. De tout temps et par tout le monde il a été reconnu comme l'appareil récepteur par excellence, remarquable par sa sensibilité, sa netteté, et sa sélectivité. A tel point que lorsque l'on dit d'un appareil qu'il n'y a qu'un super-hétérodyne pour le surpasser, on parle d'un appareil déjà extraordinaire.

Mais d'un autre côté avant l'arrivée des lampes 201A, cette appareil avait l'inconvénient notable de dépenser 12 ampères à l'heure, d'autre part, les experts en radio étaient plutôt rares, il y a quelques années, et en conséquence le super-hétérodyne était coûteux au point d'avoir été surnommé : l'appareil des millionnaires. De plus l'appareil semblait compliqué tellement que seul un expert pouvait l'utiliser.

Depuis quelques mois, les ingénieurs de radio ont réussi à faire du super-hétérodyne un appareil aussi simple à manier que n'importe quel autre. Avec ses huit lampes 201A, il ne dépense plus que 2 ampères, et le coût du matériel et de la fabrication d'un super-hétérodyne n'est pas plus élevé que ceux d'un autre appareil, si toutefois on fait exception du nombre de lampes.

Les revues et les magazines sont remplis depuis quelques mois de littérature super-hétérodynienne. Les circuits y sont disséqués, expliqués, les pièces démontrées sous tous les angles, de sorte que, il est maintenant devenu possible au moindre d'entre nous d'avoir son super-hétérodyne.

Nous expérimentons depuis quelque temps sur les différents circuits et réellement nous devons admettre que l'on n'a pas dit trop de

bien du super-hétérodyne. Nous avons obtenu avec cet appareil, une clarté, une sélectivité que nous ne croyions pas possible auparavant.

Nous avons aussi fait de la distance qui dépasse celle obtenue avec n'importe quel autre appareil.

Nous nous sommes mis en mesure de procurer à ceux qui désirent s'initier, les informations, les circuits, les pièces nécessaires et même l'appareil tout fabriqué et prêt à fonctionner.

Toute communication sera privée et gratuite, quoi qu'un léger dédommagement soit toujours bien accueilli, surtout dans les cas où les informations demandées supposent un certain travail.

EN QUOI IL CONSISTE

L'amplification des ondes courtes à hautes fréquences est une opération difficile et souvent inefficace. Par contre cette amplification devient facile lorsqu'il s'agit des ondes plus longues comme celles de 3,000 mètres à 25,000 mètres.

Le super-hétérodyne est un appareil récepteur qui transforme d'abord les ondes courtes des broadcastings en ondes beaucoup plus longues. Ces ondes transformées sont ensuite transmises à un amplificateur. Puis enfin après avoir été amplifiées considérablement elles passent au détecteur.

Ceux qui ont des appareils à haute fréquence savent combien cette amplification est difficile et capricieuse parfois. Ces difficultés proviennent de ce que les ondes courtes que l'on veut amplifier trouvent un chemin plus court en passant de la grille à la plaque de la lampe, plutôt que d'aller circuler dans les bobines destinées à les amplifier. A ce moment les lampes se mettent à osciller et l'amplification devient impossible. Les ondes longues dont la fréquence est conséquemment beaucoup moindre sont

plus stables et ne sautent pas si facilement de la grille à la plaque. C'est pour cela que l'amplification de haute fréquence sur les ondes longues est si facile.

C'est à Armstrong que revient l'honneur d'avoir songé à transformer les ondes courtes en ondes longues pour les amplifier ensuite plus facilement dans un appareil qu'il a désigné sous un nom formidable mais bien juste de super-hétérodyne.

Le mot super-hétérodyne se compose de trois mots étrangers : *super* qui veut dire au-dessus ; *héteros* : qui veut dire autre, et *dynes* qui signifie : force, énergie. Le super-hétérodyne est donc un appareil qui est au-dessus de l'hétérodyne. Mais qu'est-ce que l'hétérodyne ?

L'hétérodyne est un mode de réception basé sur le battement produit entre les oscillations du courant qui arrivent par l'antenne et les oscillations locales produites dans l'appareil. Supposons que le courant de l'antenne oscille à 50,000 cycles et que, au moyen de la lampe, on produise un courant local oscillant de 49,000 cycles, la superposition de ces deux courants produira un battement qui sera égal à la différence entre les deux courants oscillants : soit 1,000 cycles. Or, comme 1,000 cycles est une fréquence audible, la réception s'effectuera.

Les phénomènes de battement ne se rencontrent pas uniquement en électricité, on les trouve aussi en optique et en acoustique. Au reste on peut affirmer que partout où il y a vibrations il peut y avoir battement.

Ainsi lorsque vous regardez à travers deux grillages superposés de structure légèrement différentes, vous apercevez un troisième grillage qui n'est autre que la résistante du battement des deux autres. Les photographeurs qui se servent d'écrans quadrillés pour faire leurs négatifs en demi-ton savent combien il est difficile de reproduire certains sujets contenant un grillage quelconque. La superposition des deux grillages produit un battement qu'ils appellent : le patron. Qu'est-ce aussi que la nuance, les demi-teintes en peinture si ce n'est le battement de deux couleurs fondamentales.

Les phénomènes de battement sont plus souvent observés en acoustique. Et le cas où il est plus facile de les constater est celui où deux instruments de même timbre jouent la même note mais légèrement en dissonance. Il en résulte un battement qui quoique extrêmement

désagréable au point de vue musical devient très intéressant au point de vue de l'étude de l'hétérodyne.

L'hétérodyne est donc un phénomène ordinaire que l'on rencontre souvent dans la nature. On l'utilise d'une façon courante en radio à cause du moyen très facile qu'il fournit de baisser les ondes de radio-fréquence en ondes d'audio-fréquence.

CE QU'ON DOIT EN ATTENDRE

Quoique le super-hétérodyne soit un récepteur extrêmement sensible, il ne faut pas cependant s'exagérer les résultats qu'on doit attendre d'un tel appareil. La plupart de ceux qui ne sont pas encore complètement familiarisés avec le Radio exigent généralement un peu trop de cette invention merveilleuse du reste.

Parce que tous les soirs ils ne peuvent pas entendre Cuba, Los Angeles ou la planète Mars; parce que à certains soirs il y a du bruit, de la statique, de l'interférence, ils s'imaginent volontiers que leurs troubles proviennent du récepteur, et que leurs voisins avec des appareils plus coûteux, des circuits plus compliqués entendent une musique délicieuse alors qu'eux n'ont que du bruit. La réclame qui se fait actuellement dans les journaux et les revues autour du super-hétérodyne, ne contribue pas peu à faire prévaloir cette opinion.

La vérité est qu'il n'y a pas une différence aussi grande qu'on se l'imagine entre un circuit et un autre à la condition que les deux soient également bien montés. Le grand facteur de la qualité de la réception, c'est l'état atmosphérique qu'aucun récepteur ne peut contrôler. Si les ondes n'arrivent pas, il est inutile de multiplier les amplifications, on n'obtiendra rien. De plus il y a toujours dans l'atmosphère une certaine proportion de statique, proportion extrêmement variable d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre. Si à un moment donné la statique devient plus forte que le signal aucune réception convenable ne peut s'effectuer. Voilà pourquoi il n'y a pas de récepteur absolument parfait, voilà pourquoi le super-hétérodyne lui-même, quelque bien monté qu'il soit, ne fera aucune merveille par certains soirs où les autres appareils n'obtiendront rien. Voilà pourquoi en réponse à ceux qui nous interrogent nous répondons ceci : Le super-hétéro-

dyne installé soit à la ville soit à la campagne ne peut assurer la réception quotidienne de Los-Angeles ou de Cuba, même en hiver.

Est-ce qu'il faut en tirer la conclusion : que le super-hétérodyne n'est pas meilleur que les autres appareils. Ce serait tomber dans une exagération contraire. Le super-hétérodyne l'emporte sur les autres récepteurs à plusieurs points de vue.

1.— *En clarté* : Ce qui attire d'abord l'attention de celui qui pour la première fois, écoute un super-hétérodyne, c'est la clarté et la richesse des notes musicales ou de la voix. La déformation que l'on observe si souvent dans certains appareils disparaît d'une façon complète dès que l'appareil est bien syntonisé. On perçoit parfaitement que l'appareil n'outrepasse pas ses forces en nous donnant cette musique.

2.— *En volume* : Si l'on place 2 étapes d'amplification de basse-fréquence sur le super-hétérodyne, le volume des sons qui sortent de l'appareil devient assourdissant. Dans la plupart des cas le haut-parleur fonctionne bien sur le détecteur seul. Une étape d'amplification suffit dans toutes les circonstances. Au reste on ne gagne pas grand'chose à placer deux étapes. La musique devient beaucoup moins bonne et il faut dans ce cas baisser l'amplification à haute fréquence pour arriver à un résultat convenable.

3.— *En sélectivité* : Théoriquement le super-hétérodyne est l'appareil le plus sélectif qui soit. En pratique c'est souvent tout le contraire qui arrive. Plusieurs se sont plaint de l'asélectivité des super-hétérodynes qu'ils s'étaient construits eux-mêmes. La faute n'est pas au super-hétérodyne lui-même, mais bien au constructeur ou à l'opérateur. Si le couplage de l'antenne à l'appareil est trop serré, si l'appareil est construit expérimentalement avec des résistances de toutes sortes dans les circuits, il ne faut pas s'étonner du manque de sélectivité. Il est facile de rendre le super-hétérodyne sélectif avec le cadre. Mais lorsqu'on veut se servir de l'antenne il faut des précautions spéciales.

4.— *En distance* : Nous avons déjà dit ce que l'on ne devait pas attendre du super-hétérodyne c'est-à-dire la réception quotidienne des postes extrêmement lointains. Il est certain cependant

que l'on peut avec ce poste faire plus de distance qu'avec un appareil ordinaire. Nous avons contrôlé cette vérité par l'expérience. Ainsi par exemple, un soir que nous ne pouvions pas prendre "La Presse" avec un régénératif ordinaire accouplé à l'antenne, nous avons pu prendre ce même poste clairement avec le super et un cadre. Nous avons pris de plus avec le super des postes qu'aucun autre appareil ne nous a donné jusqu'à présent.

Mais jusqu'où le super-hétérodyne peut-il aller régulièrement; jusqu'à quel point, il dépasse certains autres bons appareils à longue distance? Ce sont deux questions qu'il serait puéril d'essayer de préciser. Il y a trop de facteurs qui entrent en jeu. Et nous sommes d'avis que dans bien des cas le super-hétérodyne pourrait bien se faire serrer de très près par d'autres circuits bien plus simples et moins coûteux. En tout cas c'est un appareil intéressant.

L.-M. BOLDUC, *ptre.*

DIX PROVERBES POUR CEUX QUI VEULENT RÉFLÉCHIR

1. Petits enfants, mal d'oreilles; grands enfants, douleur sans pareille.

Proverbe hollandais.

2. Si vous ne voulez pas écouter la raison, elle ne manquera pas de vous le reprocher.

Proverbe américain.

3. Sans désirs, tu seras riche; sans crainte, tu seras fort.

Proverbe arabe.

4. L'oisiveté est l'oreiller du diable.

Proverbe allemand.

5. L'or a besoin d'être frappé pour avoir sa valeur, et l'enfant aussi.

Proverbe juif.

6. Vite et bien ne vont jamais ensemble.

Proverbe italien.

7. Plus on laisse de bien à ses héritiers, moins on laisse de regrets.

Proverbe persan.

8. C'est folie de vivre pauvre pour mourir riche.

Proverbe anglais.

9. Qui cherche un ami sans défaut reste sans ami.

Proverbe turc.

10. Âne de plusieurs maîtres est mangé par les loups.

Proverbe espagnol.

Charité et pauvreté

— La charité ! oh ! c'est bien beau la charité, mais pour les riches ! disait en gémissant une jeune fille pauvre et obligée de travailler pour vivre et faire vivre sa famille.

Un prêtre qui l'avait entendue, lui dit :

— Vous connaissez Madeleine, la femme du garde-champêtre ?

— Oui, monsieur le curé.

— Elle est bien pauvre avec ses nombreux enfants, plus pauvre que vous...

... Eh bien ! écoutez. Voici les actes de charité qu'elle a accompli dans la matinée.

En ouvrant sa porte, ce matin, elle aperçoit une femme de la montagne qui passait chargée de plusieurs miches de pain.

... Dites donc, Catherine, mes enfants dorment encore, je vais vous aider à monter votre pain...

Arrivée au sommet de la côte, elle dépose son fardeau, remercie sa voisine de lui avoir procuré une si bonne promenade, et revient chez elle.

En approchant de sa maison, elle rencontre une autre femme, à qui on avait offert une journée de travail moyennant un bon gain et la

nourriture. Mais elle a un petit enfant. Que faire?... Donnez-le moi, dit Madeleine, je le garderai avec les miens...

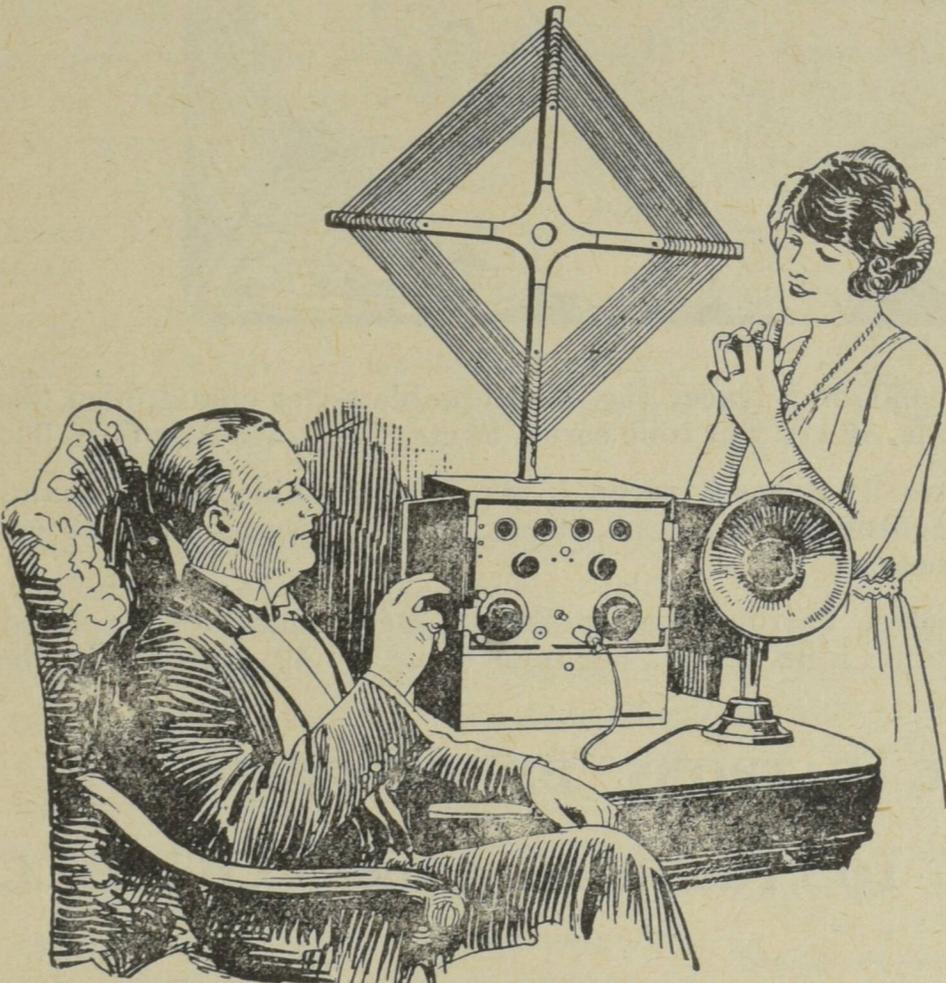
Après avoir fait son ménage, elle entend des voisins qui se querellent ; elle s'avance humblement vers eux, leur parle si doucement, si bonnement, que leur colère s'apaise, et ils finissent par se donner la main...

Le facteur passe, portant au père Christophe, vieillard aveugle, une lettre de son fils, soldat à Madagascar.— Attendez, facteur, je vais avec vous : je lirai à ce pauvre homme la lettre de son fils ; il sera bien content...

Son ménage est en ordre, ses enfants bien soignés. Quand son mari revient à l'heure des repas, il trouve tout prêt ; sa femme l'accueille en souriant, et ses enfants se jettent à son cou. Tout en tenant sa maison très propre, en se dévouant aux autres, Madeleine prie et fait prier tous ceux qui l'entourent ; mais sa piété est douce, facile, nullement encombrante ni gênante pour qui que ce soit. Aussi Madeleine est aimée de Dieu et bénie des hommes.

Vous voyez que la charité n'est pas le privilège des riches. Les plus pauvres peuvent la pratiquer.

— Merci, Monsieur le curé, vous m'avez appris à être bonne.



**RECEPTEUR
"RADIOPHONE"
DE FOREST**

Plus de fil aérien au dehors

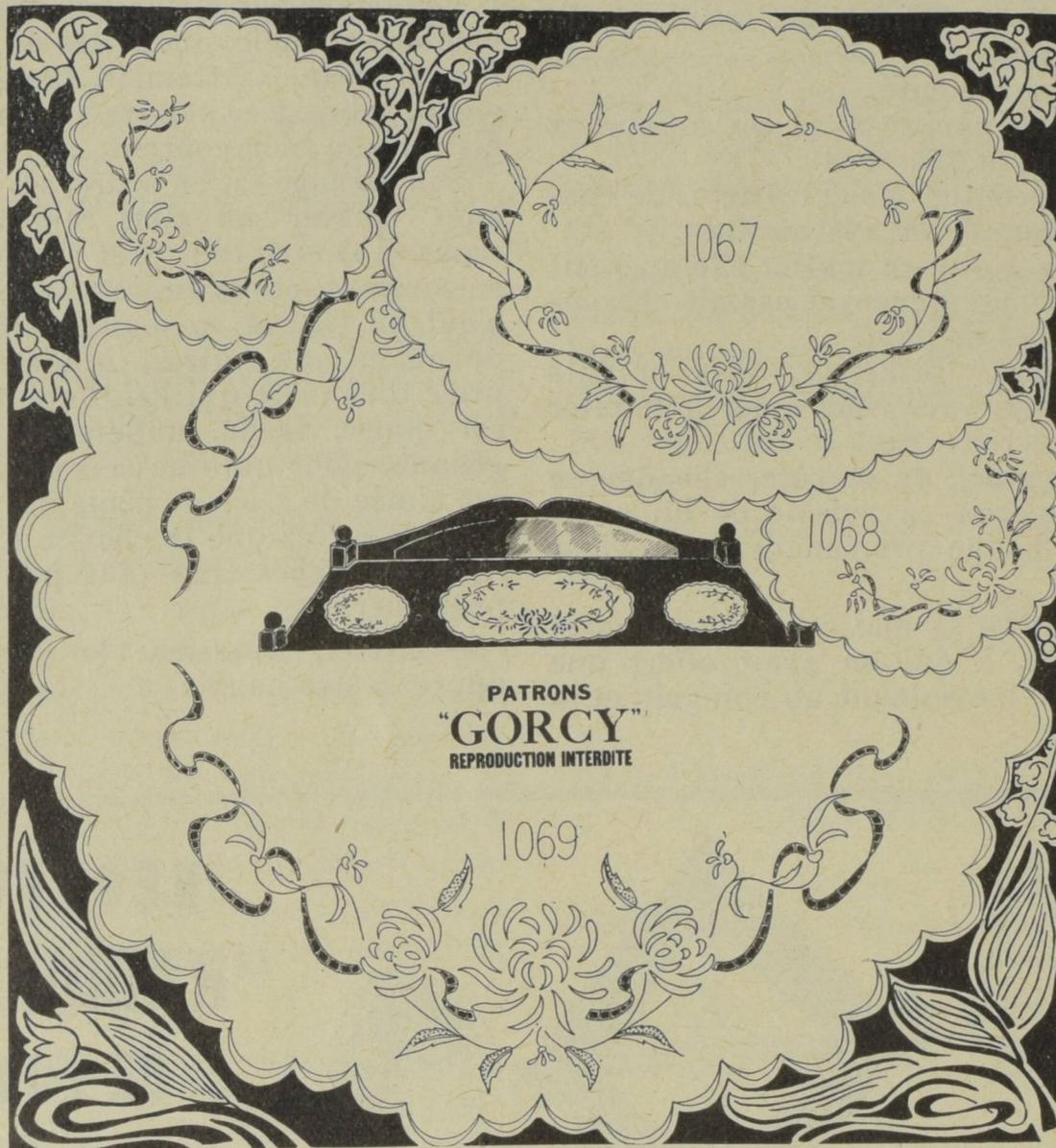
Fonctionne à l'aide de
Batteries Sèches

De qualité, de grande étendue,
Intensité de réception et son
opération facile contribuent
à le rendre le favori dans
toutes les familles

DISTRIBUTEURS

MECHANICS SUPPLY COMPANY LTD
QUEBEC, P. Q.

Patrons de broderie, marque "Gorcy"



- 1067—Centre ovale, 22 x 16½. Patron à tracer 15c. Décalquable au fer chaud, bleu, 20c. Étampé sur coton fini toile, 49 cts. Sur toile écrue, 59 cts. Coton à broder C. B. 30c.
- 1068—Centre, 11 pcs. de diamètre. 2 patrons à tracer, 15 cts. 2 décalquables au fer chaud, bleu, 20 cts. Étampé sur coton fini toile les 2, 49 cts. Sur toile écrue, les 2, 59 cts. Coton à broder C. B. 35 cts.
- 1069—Centre, 36 pcs. de diamètre. Patron à tracer, 20 cts. Décalquable au fer chaud, 35 cts. Étampé sur coton fini toile, \$1.09. Sur toile écrue, \$1.49. Coton à broder C. B. 60 cts.

SERVICE DE PATRONS DE BRODERIE

"L'APÔTRE", - 103, rue Sainte-Anne, - QUEBEC



FEMINA



CHEZ NOUS

ETROIT ou somptueux, il est toujours le même : cet ensemble de choses que nous avons aimées, parce que ce sont les premières que nous ayons vues et plus il est petit, plus grande souvent est la place qu'il occupe dans notre cœur et dans notre souvenir.

Chez nous, c'est la maman qui fut pour nous si bonne, s'éveillant vingt fois la nuit pour reborder le lit blanc où reposait Bébé ; c'est la maison pleine de babils et de chants joyeux, ce sont les vieux jouets à demi-brisés, oubliés tout au fond de quelque boîte ancienne, ce sont les jeux et les courses folles, ce sont les bonheurs et les joies des jours passés, des jours où nous étions enfants.

Chez nous, ce sont les petits qui grandissent, ce sont les heures d'étude laborieuses, ce sont les cœurs généreux et ardents qui se donnent sans mesure, c'est la course au devoir, à la tâche quotidienne, c'est le don de soi à l'Amour, à la Confiance.

Chez nous, c'est le retour espéré, la fauteuil accueillant, le feu clair qui pétille, le livre aimé qui s'ouvre, c'est la main qui se tend, le conseil qui relève, c'est l'aide qui soutient.

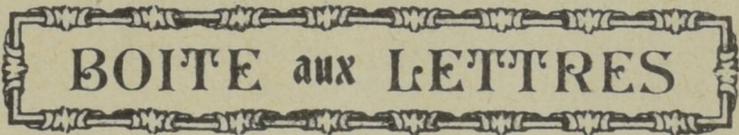
Chez nous, c'est la maison qui s'endeuille, c'est l'étreinte désespérée de la séparation prochaine, c'est la souffrance qui broie ; c'est le cercueil qui s'en va nous laissant l'espérance chrétienne, l'au-revoir glorieux, la communion du souvenir dans la prière quotidienne. Chez nous, c'est tout ce qui reste de ceux qui ne sont plus, reliques jalousement conservées, objets familiers qu'un long usage nous a rendus si chers.

Chez nous, c'est le hameau, l'humble village où nous avons grandi, ce sont les compagnons de nos jeux d'autrefois, c'est le clocher ancien aux joyeux carillons, c'est le grand cimetière où dorment ceux que nous avons aimés.

Chez nous, c'est la Patrie que nos cœurs rêvent grande, prospère et craignant Dieu.

Chez nous, on y revient sans cesse, on y reste longtemps, on s'en souvient toujours ; faites, ô mères chrétiennes, que vos fils, que vos filles aiment toujours ce chez nous où vous devez mettre pour l'embellir encore tout l'amour de votre âme et le charme de vos vertus, afin qu'aux heures mauvaises de la séduction, votre souvenir soit le rayon bienfaisant qui les remène grands et beaux, nobles et forts à ce chez nous où ils ont appris la pratique quotidienne du Devoir bien rempli.

JEANNE LE FRANC.



BOITE aux LETTRES

Tante Oui. — La plus cordiale bienvenue vous attend toujours à notre "Coin". Nous regrettons de ne pouvoir publier "Conte vrai", le sujet en est trop personnel.

Le sort de ces charmants neveux et nièces m'intéresse beaucoup ; reviendrez-vous un de ces jours m'en parler un peu ? Votre influence doit être grande dans ce milieu, comme vous pouvez aider ces jeunes âmes et les "monter" vers Dieu ! La tâche me paraît assez ardue, mais "à cœur vaillant, rien d'impossible, n'est-ce pas ?

Violette de l'Immaculée. — Vous avez trouvé, en cherchant bien, le moyen d'avoir toujours un billet à votre adresse, c'est cela... il faut écrire d'avance... tout un mois à attendre, c'est un peu long, mais la réponse vient toujours, amicale et sincère.

Vos jolies missives ne sont jamais trop longues, puisqu'en les relisant, je connais mieux ma gentille amie ; il sera plus facile ainsi de nous entendre et de nous comprendre... bien que ce soit déjà fait en partie du moins.

Votre petite sœur est-elle toujours souffrante ? Les jours pleins de soleil la ramèneront-ils à une santé meilleures ? Espérons-le.

Et le morose s'enfuit à tire-d'aile, c'est le froid de l'hiver qui l'avait amené chez vous

aidez-moi bien vite à le déloger par une vie active, des heures toutes remplies et très peu de lecture à sensation. Au prochain billet!..

Gabrielle.— Il importe surtout d'apprendre aux enfants à lutter contre leurs défauts et à savoir les utiliser au besoin, ne jamais se décourager de ses erreurs, recommencer avec patience le travail détruit dans un moment d'irréflexion ou d'oubli, s'habituer à souffrir en silence et à garder malgré la révolte intérieure, une ferme contenance, c'est le secret des victoires définitives. Il faut les initier de bonne heure au combat en leur montrant comme très profitable tout ce qui s'acquiert avec difficulté, voilà, petite amie, ce que nous devons tâcher de faire pratiquer à nos bambins et bambines. Les succès et les échecs s'entre-mêleront, il faudra revenir à la charge, mais la victoire est certaine si vous avez une volonté ferme et le désir d'arriver.

JEANNE LE FRANC.

LA CUISINE

PRÉPARATION-TYPE : RAGOÛT DE MOUTON

2½ à 3 livres de mouton 1 pinte d'eau bouillante.
4 c. à table de graisse 3 petits oignons
8 à 10 pommes de terre 2 carottes
(petites) ½ navet
bouquet garni, sel, poivre

I. Prendre une épaule ou une poitrine de mouton, éponger et couper par morceaux.

II. Faire chauffer la graisse dans un chaudron y faire revenir les petits oignons ciselés, y mettre la viande, la faire dorer sur toutes ses faces.

III. Ajouter le bouquet, les légumes, navets, carottes, coupés en rondelles ou en dés, à l'exception des pommes de terre qui ne requièrent qu'une ½ heure de cuisson.

IV. Mouiller avec de l'eau ou du bouillon, saler, poivrer, couvrir hermétiquement et laisser mijoter de 1 à 4 heures selon la nature des légumes et de la viande.

V. Le ragoût est cuit quand la viande se détache des os et quand les légumes s'écrasent sous la pression.

VI. Retirer le bouquet garni à la fin de la cuisson et servir le ragoût dans un plat chaud.

RAGOÛT DE LÉGUMES

Grâce à la caramélisation des légumes sucrés qui donnent de la saveur et de la couleur, on fait des ragoûts sans viande, très agréables.

4 c. à table de graisse 1 tasse de petits pois
8 à 10 pommes de terre 1 tasse de fèves en
2 à 3 tasses de carottes gousse

¼ navet 1 chop, d'eau bouill.
3 petits oignons 1 tasse bouillon
farine, bouquet garni. sel, poivre, etc. . .

I. Faire chauffer la graisse dans une casserole ou un chaudron en fer, émincer les oignons, les carottes, les navets et faire revenir avec les fèves.

II. Égoutter quand les légumes sont dorés, saupoudrer de farine et faire roussir en quelques tours.

III. Mouiller le ragoût avec l'eau chaude et le bouillon saler, poivrer, ajouter le bouquet garni et laisser mijoter 1½ à 2 heures.

IV. Sur la fin de la cuisson ajouter les pommes de terre et les petits pois verts et laisser cuire à feu doux.

On corse le ragoût sans viande, en y mettant quelques gousses d'ail, mais il ne faut pas les laisser roussir, cela donnerait de l'âcreté. Un abatis de poulet enrichirait ce ragoût en lui donnant une saveur très délicate.

LES BRAISÉES

Braiser une viande ou la faire cuire à l'étuvée c'est :

1° Lui faire donner une partie de son jus.

2° Faire réduire ce jus.

3° Le faire rentrer dans la viande pour l'en imprégner le plus possible.

Cuisson.— Les viandes braisées se cuisent en vase clos afin d'attendrir et de ramollir les fibres par la chaleur de leur propre jus ; la vapeur surchauffée et pressée pénètre assez la viande pour qu'on n'ait pas besoin de l'arroser. Les viandes braisées doivent cuire lentement, à feu doux, dans un corps gras additionné d'épices et de légumes, destiné à arroser la sauce. Si la cuisson se fait dans une casserole ordinaire, il est bon de placer un papier graissé en dessous du couvercle pour rendre la fermeture plus complète.

Morceaux employés.— Le bœuf à la mode est le type des viandes braisées. On utilise à cette fin les viandes à fibres dures, la poitrine, les côtes, les entre-côtelettes, etc., de bœuf, de mouton et de veau.

PRÉPARATION-TYPE : BŒUF A LA MODE

3 à 4 lbs de bœuf 2 c. à table de graisse
¼ lb de lard salé 2 à 4 carottes
2 à 3 oignons ½ navet
1 pied de veau eau bouillante, sel,
bouquet garni poivre, etc.

I. Parer la viande et l'éponger avec un linge humide.

II. Si la viande est maigre la larder ou la couvrir de graisse.

III. Foncer une casserole ou une braisière de lard coupé en carrés ou en tranches, ajouter des

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.

couennes de lard et un pied de veau qui rendront le jus épais et gélatineux ; saler et poivrer, ajouter le bouquet garni, les navets, carottes, oignons émincés.

IV. Placer sur ce fond le morceau de bœuf et mouiller l'eau ou le bouillon.

V. Faire cuire en mijotant de quatre à cinq heures.

VI. Lorsque la pièce est cuite, la mettre sur un plat et les légumes sur un autre.

VII. Dégraisser le jus et verser sur les légumes.

VIII. Déglacer le fond de la casserole avec un peu d'eau ou de bouillon, afin de détacher le jus caramélisé et l'ajouter à l'autre. On peut servir les légumes en garniture avec la viande.

LAITUE BRAISÉE AU JUS

4 laitues

2 à 3 petits oignons

¼ lb de lard de poitrine 1 bouquet garni
2 pommes de terre eau chaude ou bouillon
2 carottes lon

sel, poivre, etc.

I. Prendre des laitues bien pommées, les éplucher, les laver soigneusement, fendre le cœur en deux et les passer 5 minutes à l'eau bouillante.

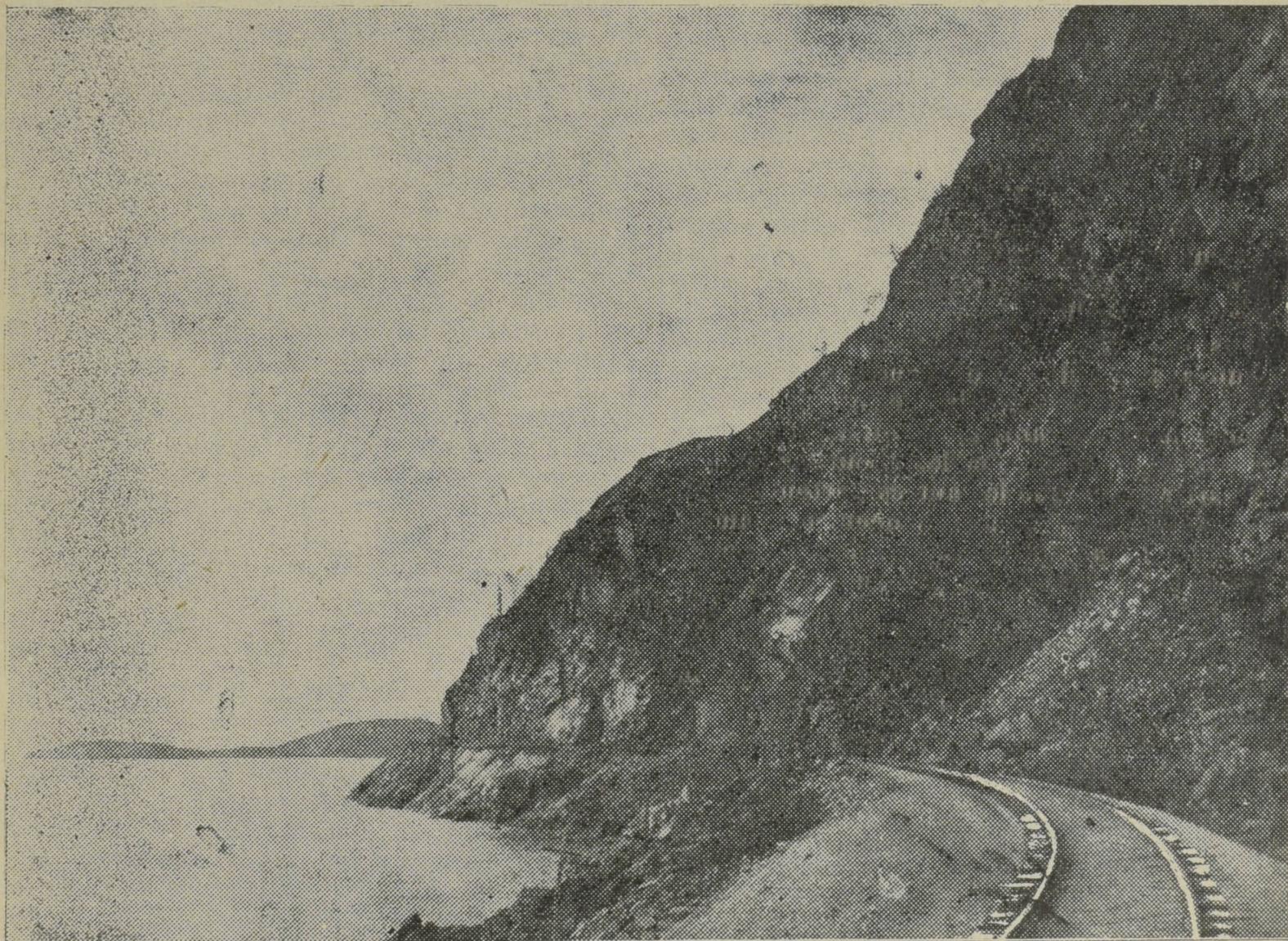
II. Retirer et passer à l'eau fraîche, les égoutter sur un linge.

III. Foncer une casserole avec le lard coupé en petits carrés, ranger dessus les laitues, ajouter les légumes, le bouquet garni, assaisonner et couvrir d'eau.

IV. Laisser cuire doucement de 2 à 3 heures.

V. Disposer ensuite les laitues en couronne sur un plat et verser dessus le jus après avoir retiré le bouquet garni. Tous les légumes frais peuvent s'accommoder de cette façon.

[*La cuisine à l'école primaire.*]



SUR LA ROUTE DE L'OUEST CANADIEN

La rive nord du Lac Supérieur offre des paysages d'une sauvage grandeur. On voit ici la voie du C. P. R. qui a dû se frayer un passage à travers un rocher.

Coin de l'Ouvrier

Désertion du sol natal

LES travailleurs agricoles qui abandonnent la campagne pour les villes des États-Unis ne le font pas sans un certain nombre de raisons bonnes ou mauvaises, sans être poussés par des préoccupations touchant leurs intérêts matériels ou moraux, sans être mus par des espérances qu'ils comptent réaliser plus facilement par leur changement. La question qui se pose est de savoir s'ils ont toujours, ou même dans le plus grand nombre de cas, évalué exactement la valeur des avantages escomptés.

Pour les uns, il s'agit de réaliser des gains supérieurs dans un temps plus limité. Pour d'autres, de peiner moins durement et pendant de moins longues journées. Certains désirent bénéficier d'un certain confort dont le monopole est assuré aux grandes agglomérations humaines. Puis, il y a les distractions, les amusements, le théâtre, le cinéma pour la grande masse. Disons toute la vérité : fort nombreux sont ceux et celles qui cherchent la liberté des grands centres ; à l'abri de cette contrainte mutuelle qui oblige à marcher droit.

Dans une lettre de S. E. le cardinal Bégin et ses suffragants, il est dit que beaucoup cèdent à ce mouvement irréfléchi des masses qui suivent un courant, parce qu'il existe, sans en chercher les sources et les aboutissants. On veut partir parce que les autres partent, et on croit, comme eux, qu'un changement vaudra mieux que l'état actuel, sans aucune donnée raisonnable qui justifie ces prévisions.

Un grand publiciste français, de Montréal, écrivait dernièrement que l'unique moyen d'enrayer cette désertion du sol natal est la conviction morale. C'est ce que notre clergé semble vouloir faire pour les habitants de nos campagnes. Nous allons établir le bilan de ce qu'on trouve à la ville et les dangers immoraux qu'elle offre à ceux qui viennent l'habiter.

Le travailleur salarié est attiré à la ville par la journée plus courte, les hauts salaires payés par l'industrie. Que va-t-il trouver ?

D'abord se pose la question du logement. Le nouveau venu n'a d'autre perspective que de loger dans des maisons de rapport, où les cloisons sont aussi minces que possible ; il n'est pas chez lui, car les voisins savent à peu près tout ce qui se passe dans son logis et pourraient

dire ses mouvements. Songez à ce qu'est la vie de famille dans de semblables conditions.

Ne soyez pas étonnés si vous apprenez que les gars et les jeunes filles que vous avez vus partir en pleine santé physique et morale, sombrent dans les vices des villes à moins que ce ne soit la tuberculose qui les tue.

Quant à la théorie des hauts salaires, elle est généralement, et à part certaines exceptions, radicalement fautive. Elle l'est pour une raison bien simple ; c'est que le travailleur agricole n'a point de profession bien déterminée. Il sera le plus souvent un manoeuvre quelconque et la plupart de ses enfants des employés de manufacture. L'ouvrier en bâtiment a à compter avec les journées perdues du fait des intempéries. Il y a encore les risques de chômage, d'autant plus élevés qu'il s'agit de gens sans profession définie. Il s'en trouve qui exécutent des travaux particulièrement répugnant. Dans ce cas, le travailleur sera usé avant l'âge et sa descendance, s'il a des enfants, risque fort d'être frappée de dégénérescence et de présenter toutes les caractéristiques d'un "fin de race". Tel est le bilan que les habitants de la campagne trouvent à la ville.

En France, par un décret du 17 octobre 1922, on a institué dans chaque département, sous la présidence du préfet et sous l'autorité du ministre de l'Agriculture, un comité de conviction morale pour enrayer la désertion du sol natal. On fait appel au concours des instituteurs pour guérir ce mal grave de la désertion de la campagne. Il est proposé aux instituteurs un programme de leçons où se révèle ce bon sens de qualité supérieure du peuple français. L'instituteur, en s'aidant de statistiques publiées et d'exemples connus, fait comprendre à ses élèves ce qu'il y a de difficultés, d'épreuves, d'incertitudes, de dangers dans ces villes qu'ils aperçoivent de loin sous formes d'images de luxe et de plaisir ; que la santé des corps et des âmes, celle des parents, du ménage, celle des enfants est mieux assurée par la campagne que par la ville. L'instituteur doit démontrer à ses élèves qu'aucun métier n'est aussi beau que celui d'agriculteur ; il nourrit les hommes et, par cela même, il est le premier sans lequel les autres seraient vains ; il met en action toutes les énergies et toutes les facultés des hommes et des femmes, les associe dans la conduite de la ferme. Ils travaillent dans le calme, ils sont maîtres de leur temps, et, s'ils doivent faire de rudes journées, du moins en ont-ils établi eux-

même le programme. Pour l'agriculteur, il n'y a point de morte-saison, point de chômage, et la grève ne l'atteint pas. Sa nourriture est saine et abondante.

C'est une façon élégante de résoudre le problème de la désertion de la campagne. Nous la proposons en exemple à tous ceux qui s'occupent de cette grave question. Les services patriotiques que vont rendre les instituteurs français, les nôtres et toutes nos institutrices de campagne peuvent nous les rendre. Il s'agit de répandre et de mettre l'idée en pratique.

Nous ne constituerons un peuple solide, comme le dit S. Em. le cardinal Bégin et ses suffragants, que dans la mesure de l'énergie avec laquelle nous adhérons au sol des ancêtres, résistant à tous les souffles violents, à toutes les bourrasques, économiques ou autres, qui menacent de nous déraciner.

La terre que nos cultivateurs désertent est celle que leurs pères ont arrachée à la barbarie au prix de leurs sueurs et de leur sang pour leur transmettre comme un héritage devenu sacré. Dans les circonstances, c'est une sorte de trahison dont un peuple ne peut se rendre coupable sans forfaire aux devoirs dont tout citoyen est lié envers sa patrie.

Cultivateurs, restez attachés à la terre qui a fait notre force et qui demeure notre grand espoir. Nous devons nous efforcer de rester un peuple essentiellement agricole.

P. BOUSQUET.

[*Le Messager de St-Michel.*]

Questions et réponses

L'Eglise reconnaît-elle des droits aux ouvriers dans l'exercice du travail?

L'Église a toujours, non seulement proclamé, mais défendu les droits des ouvriers. Léon XIII, Pie X, Benoît XV ont spécialement protesté contre leur violation et en ont pris ouvertement la défense.

Pourquoi l'Eglise reconnaît-elle des droits aux ouvriers?

Parce que le contrat de travail repose, comme nous l'avons dit sur la justice. Et c'est précisément la justice qui confère des droits aux ouvriers et qui défend qu'on les viole jamais.

Pourquoi donc tant d'ouvriers regardent-ils l'Eglise comme une ennemie?

Parce qu'ils se trompent sur les intentions de l'Église et le but qu'elle poursuit.

Les ouvriers auraient donc tout intérêt à se mettre du côté de l'Eglise?

Évidemment, car nulle part ailleurs ils ne trouveront une protection plus stable, plus désintéressée et plus puissante.

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.

L'Eglise reconnaît-elle également des droits aux patrons?

Oui, pour la même raison qu'elle en reconnaît aux ouvriers ; car la justice est pour ceux-ci comme pour ceux-là, et oblige également les uns et les autres.

N'y a-t-il pas contradiction entre les droits des patrons et les droits des ouvriers?

Non ; parce que ces droits sont réglés de part et d'autre par la justice qui ne peut se contredire elle-même. C'est, en effet, le propre de la justice de fixer à chacun sa part. Sans la justice il y aurait conflit entre les soi-disant droits des uns et des autres, parce que les droits respectifs ne seraient réglés que par des volontés humaines nécessairement divergentes et contraires. Avec la justice, il ne saurait y avoir de conflit, parce qu'il n'y a plus qu'une seule volonté, celle de Dieu, qui règle tout équitablement. Alors ce ne sont plus les hommes qui se disputent à qui aura davantage ; c'est Dieu qui attribue à chacun ce qui lui revient. De là l'ordre et la paix sociale.

Légende et réalité

Un petit diabolotin s'était mis en retard pour rentrer en enfer. Ça se comprend.

Satan le fait comparaître ; et d'un ton féroce :

— Qu'as-tu à dire pour te justifier ? Parle.

— Je travaillais, fait l'accusé d'un air tout penaud, à empêcher un voleur de rendre ce qu'il a pris injustement

— Innocent, rugit Lucifer, ne sais-tu pas que tu perdais ton temps ? Voit-on les voleurs restituer ? . . . les calomniateurs réparer ? . . . On te croirait créé d'hier, pauvre naïf ! . .

* * *

Un autre démon, coupable lui aussi d'avoir réintégré le logis en retard, comparaît à son tour.

A son allure piteuse en devine qu'il a conscience de la fredaine et que son cas n'est pas clair.

Pour excuse, il allègue qu'il a travaillé à fermer la bouche à un voleur, mais n'a pu empêcher de demander à ses héritiers de rendre le bien mal acquis.

— Sois tranquille, réplique Satan, au lieu d'un damné nous en aurons quatre !

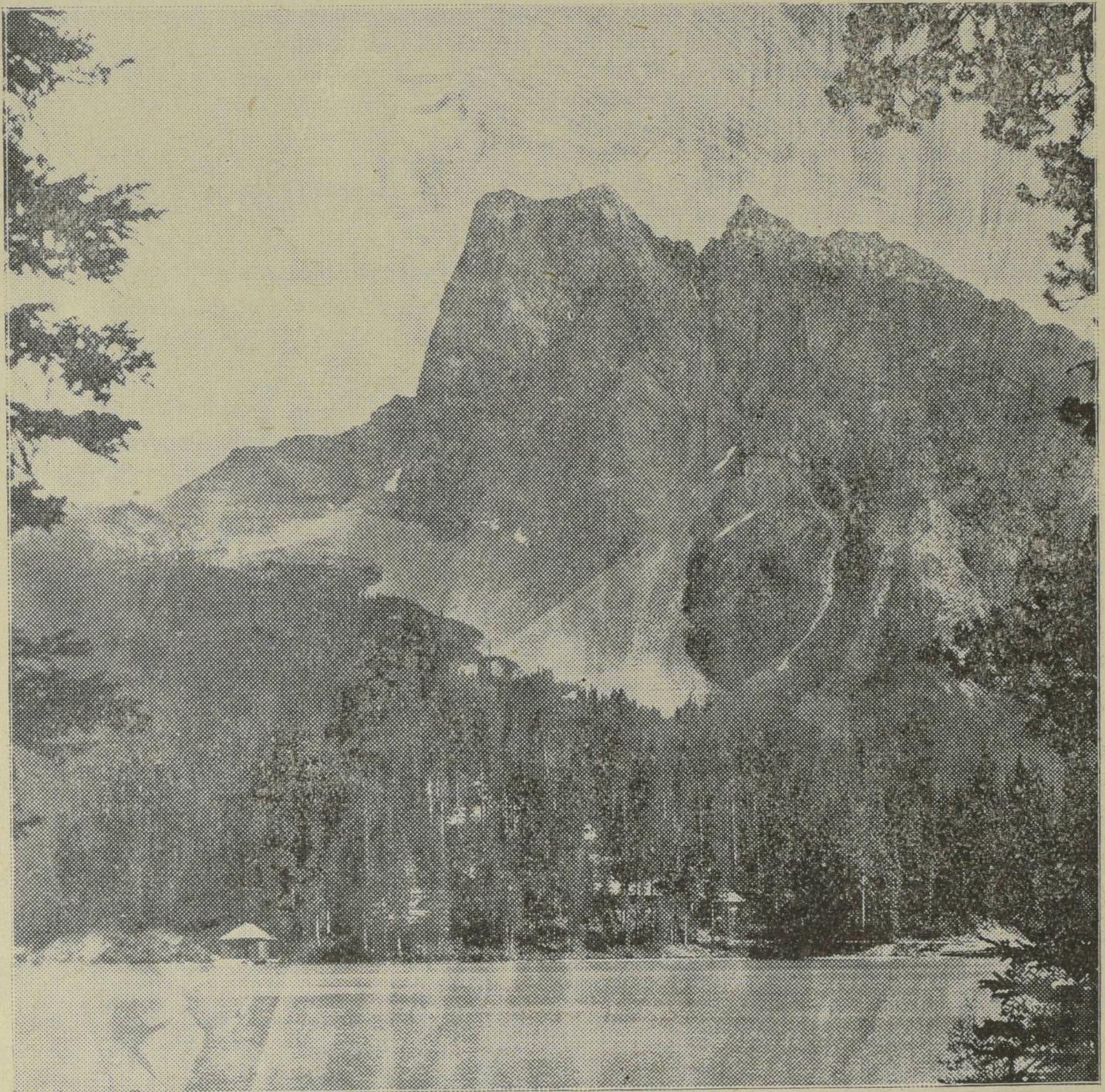
Ceci, c'est la légende. Diffère-t-elle de la réalité? Ceux qui ont plus d'expérience que le diabolin naïf, prétendent que non.

Ils voient de très nombreux accrocs à la justice mais de très rares réparations. On cause du tort au prochain dans ses biens, ses affaires, sa réputation, son honneur, mais quand entendez-vous rétracter une calomnie? Quand voyez-vous réparer une injustice? Ici, on vole par petites sommes; là, on prend à poignées. Qui restitue? Le bien mal acquis reste collé aux doigts du voleur; celui-ci avoue son injustice et, malgré ses promesses, ne la répare pas.

Ces vieux comptes qui traînent chez l'épicière ou le boucher; ces emprunts souvent réclamés, jamais rendus, ces indécidables dans

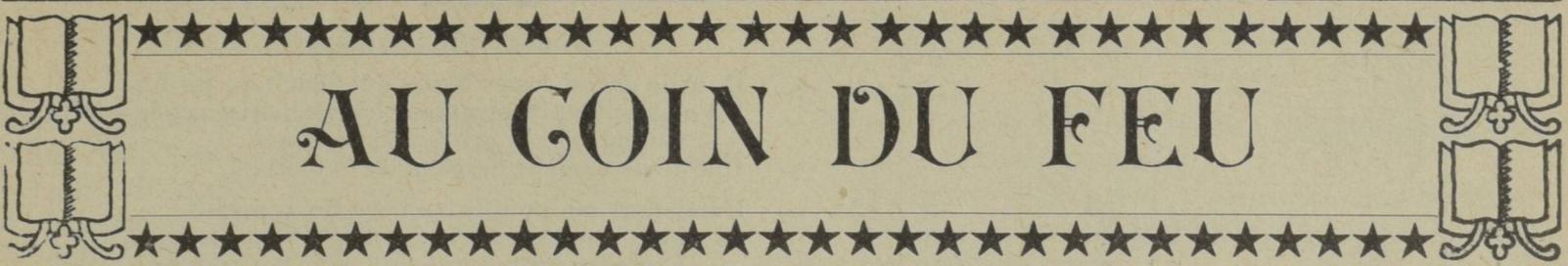
les transactions et le commerce qui ont longtemps pesé sur le cœur et qui, malgré tous les efforts, remontent à la surface et troublent la conscience, quand les règlera-t-on? Plus tard!...

Plus tard!... En attendant, on cherche à oublier; on se cramponne à mille prétextes pour ne pas délier la bourse, on met de l'avant la dureté des temps, le coût de la vie; on endort sa conscience, mais on n'endormira pas la justice de Dieu. Le démon roublard le sait: bien mal acquis est la corde la plus sûre pour tenir les âmes et elles sont rares celles qui parviennent à s'en dégager. Pour beaucoup, *plus tard* veut dire en pratique *jamais*.



LES BEAUTÉS DE NOTRE PAYS.

Le mont Burgess, l'un des plus élevés de la région de Field, en Colombie-Britannique, et au pied, le lac-Emeraude, où la Pacifique Canadien possède un camp pour les touristes.



AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les réponses justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE MARS

QUESTION LITTÉRAIRE

Fénélon, dans son *Traité de l'éducation des filles*.

CARRÉ SYLLABIQUE

La puce.

CARRÉ SYLLABIQUE

Cha — ra — de
Ra — tiè — re
Dé — ré — glé

CHARADE

Pin — son, pinson.

RÉBUS N° 48

L'instruction rehausse les qualités de l'esprit et du cœur.

Mot à mot : Lin — STRUC — Sion — RE — osselets — K lie — TÉ — 2 l'S prie — E duc heure.

Ont trouvé des solutions partielles : Mme J.-Wilfrid Labonne, Rivière Café, Abitibi ; M. Léon Naud, Bureau Paré, Portneuf ; Mlle Berthe Naud, Couvent des Sœurs de la Charité, Deschambault ; Mlle Cécile Vézina, Case Postale 323, Chicoutimi ; M. Léon Thibault, Montmagny ; Mme Phil. Bergeron, St-Raymond ; Mme Siméon Matte, St-Raymond.

Ont trouvé toutes les solutions justes : M. C.-Sylvio Lévesque, 46, rue Montmagny, Québec ; M. Charles-Eug. Desbiens, 264, Marie de l'Incarnation, Québec ; M. François Godbout, Académie Commerciale, Québec ; Mlle Eug.

Viel, 46, Montmagny, Québec ; M. Chs-E. Deschènes, 264, Marie de l'Incarnation, Québec ; Mme A.-L. Dumas, 409, rue Kelley, Manchester ; Mme V.-J. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N. H. ; M. Paul Ruel, Académie Commerciale, Québec ; M. Paul Lockwell, 14, avenue Salaberry, Québec.

Le sort a désigné : M. François Godbout et Mme V.-J. Rochefort.

JEUX D'ESPRIT N° 59

DERNIÈRES PAROLES

Quel est l'écrivain du XVIIIe siècle qui prononça ces paroles sur son lit de mort : "Ne quittez jamais, mon fils, le chemin de la vertu et de l'honneur ; c'est le seul moyen d'être vraiment heureux." ?

COQUILLES TYPOGRAPHIQUES

L'humidité est la pâture de l'âne.

LOGOGRIPE

Le gros animal que je suis,
Je veux offrir un doute à la raison humaine,
Et je dis bêtement qu'un de mes pieds démis
Chacun peut m'avaler sans peine.

LOSANGE

Consonne. Très dur. Pour filer, Gazette.
Le nom d'un mont. Amas. Consonne.

PRIS... LE GRAND-PAPA !...

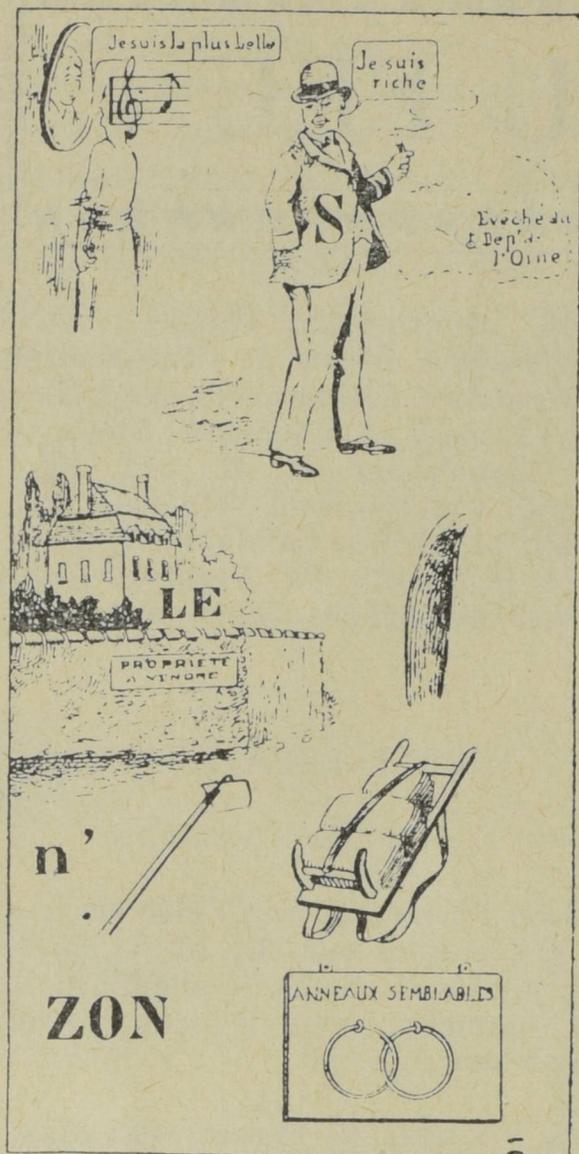
GRAND-PAPA.— Riri, chaque fois que tu me réciteras une fable, tu auras dix sous !

RIRI.— Bien, grand-père, alors je vais te réciter dix fois : *Le Corbeau et le Renard*... Ça me fera cent sous !...

— Avez-vous pensé, en prenant le chemin de fer, aux dangers que vous courez ? Avez-vous pensé que votre vie ne tenait qu'à un fil ?

— Dites plutôt à une aiguille.

RÉBUS N° 49



Les livres

Jésus vivant dans l'Hostie. (Méditations eucharistiques). Par l'abbé H. MORICE, Docteur ès-lettres, Lauréat de l'Académie française, avec une Lettre-Préface de S. E. le cardinal Charost, archevêque de Rennes.— Un volume in-18. Broché : 3 fr. 50 ; relié percaline souple, tranche rouge : 5 fr. 50.— Affranchissement 0 fr. 40. Avignon (Aubanel Frères).

On déclare couramment qu'il ne se dit et ne s'écrit rien qui n'ait été dit et écrit. L'auteur du présent ouvrage semble bien être la preuve du contraire. Non pas qu'il introduise dans son nouveau livre de ces théories modernes dont l'Église se méfie avec raison ; rien n'est plus conforme à son enseignement et à sa tradition que les pages édifiantes qu'il vient de publier. Ce qui est neuf ici, c'est le plan adopté et dont, croyons-nous, le modèle n'existe pas encore. L'auteur a eu l'heureuse idée de rapporter à l'Eucharistie les principales fêtes liturgiques de l'Église catholique, et ainsi la vie de Jésus dans l'Hostie se manifeste, non seulement au Jeudi-Saint et à la Fête-Dieu, mais nous voyons clairement s'y rapporter des solennités qu'on n'avait pas encore éclairées de ce jour spécial et cependant très réel : l'Épiphanie, l'Ascension, l'Assomption, la Toussaint, la Dédicace, Noël, etc. Rien ne frappe l'intelligence et ne nourrit la piété comme le spectacle de cette unité liturgique qui a comme unique point convergent, l'Hostie. S. E. le cardinal Charost a bien voulu écrire la préface de cet excellent ouvrage ; un tel patronage dit assez par lui-même la haute valeur du livre de M. l'abbé H. Morice.

LE NID

MONOLOGUE POUR PETITE FILLE(1)

Dans le grand rosier blanc qui fleurit au jardin,
Un couple de pinsons vient loger chaque année
Quand, par le printemps ramenée,
Une tiède chaleur descend du ciel divin.

Délaissant ma poupée au bord de la pelouse,
Je viens, bien doucement, sur la pointe du pied,
Compter les petits,— au moins... douze !...—
Que là-haut j'entends pépier...
C'est tous les ans le même nid qui les rassemble.
D'abord papa pinson, d'un air grave et discret,
S'assure que rien n'est défait, que rien ne tremble.
Que nulle main n'a profané le doux secret.

Il s'installe, il se gonfle, il gratte avec ses pattes,
Il tourne, il élargit ses ailes, et du bec
Fait bouffer la mousse trop plate
Avec un petit geste sec.
Un trou, par là ?... Vite, une paille...
Un creux, ici ? Vite, deux crins !...
C'est un peu froid ?... Vite, qu'on aille
Glaner aux poulaillers voisins.
Tout est bon, le duvet, les plumes et la mousse
Pour préparer le nid des oisillons futurs,
Pour que la chaleur soit plus douce
Et que le dodo soit moins dur.

* * *

C'est prêt. La maman couve, attentive et ravie,
Les petits œufs si délicats et si mignons
Où ses enfants chéris s'éveillent à la vie
Comme s'ouvrent au jour les roses en boutons.
Un soir : toc, toc, toc... on frappe à la coquille !...
Ému, papa pinson se perche au bord du nid.

Un minuscule oiseau frétille
Dans ce léger berceau que le bon Dieu bénit ;
Quand le matin paraît, la famille est complète,
Et le soleil, penchant son grand visage blond,
Voit toutes ces petites têtes
Ouvrir un large bec profond !...
C'est alors !... c'est alors qu'il faut voir père et mère !...
"Nourrir tout ce monde, Seigneur !...
Alors que la vie est si chère !..."

Quel immense souci pèse à leur pauvre cœur !...
Et cent fois, prenant leur volée,
Revenant, repartant, hardis et courageux,
Ils élèvent à tous les deux

La nombreuse famille... un moment consolée,
Mais qui, sitôt hélas ! qu'ils tournent les talons
Se remet à crier famine !...
La maman quelquefois leur dit : "Dormez, allons !
Cela repose, et qui dort dîne !..."
Bientôt les beaux petits grandissant chaque jour
Se couvrent de plume légère ;
Et, tendres, le père et la mère
Les enveloppent tous d'un regard plein d'amour.

* * *

Ainsi firent pour moi les bons parents que j'aime.
O mes chéris, papa, maman,
Quelle reconnaissance extrême
Remplit le cœur de votre enfant !...
J'eus par vous le berceau, nie tiède où l'on sommeille,
Sans nul souci de l'avenir,
Et le pain frais, et la tendresse qui me veille,
Lorsque je ne peux m'endormir.
Mon Dieu !... Garder-les moi !... Sans eux que
J'aurais si faim, si froid, si peur !... [deviendrai-je ?
Oh !... pour que leur amour bien longtemps me protège,
Bénissez mes parents, Seigneur !...

MARIE BARRÈRE-AFFRE.

(1) Ce monologue peut être dit, soit pour l'anniversaire de naissance de la fillette qui le récite, soit pour l'anniversaire de mariage des parents, ou en toute autre fête de famille.

Enfant terrible

Personnages

Mme VVE FLAVIE PIOTE, rentière, 75 ans.

Mme CÉLESTIN MIELLANT, nièce de Mme Piote, 30 ans.

M. CÉLESTIN MIELLANT, 38 ans.

LE PETIT MIELLANT, 6 ans.

(Célestin Miellant et sa femme empressés autour de Mme Piote, qui vient d'arriver)

Mme MIELLANT, à Mme Piote.— Quel affreux temps !... Et vous êtes venue à pied !... Mais vous devez être toute trempée... Il faut bien vite changer de chaussures. (A son mari.) Célestin, apporte à tante mes pantoufles fourrées.

Mme PIOTE.— Non, non, je vous prie, ne vous donnez donc pas tant de peine... Je vais me chauffer les pieds... ça suffira.

Mme MIELLANT.— Mais, tante, il n'y a rien de plus malsain... Cela donne des angelures... (Prenant les pantoufles que rapporte son mari.— A sa tante, avec un geste affectueux pour l'obliger à s'asseoir.—) Asseyez-vous, ma bonne tante, je vais vous chauffer moi-même.

Mme PIOTE.— Petite enjôleuse, va !... Ça ne m'étonne pas que tu étais la Benjamine de ta pauvre mère.

Mme MIELLANT, après avoir mis les pantoufles.— Na, n'êtes-vous pas plus à l'aise ? (A son mari.) Célestin, donne donc le petit banc et un coussin. (A Mme Piote.) Et vos douleurs de reins ont-elles un peu diminué ?

Mme PIOTE.— Oui, je vais beaucoup mieux.

Mme MIELLANT, plaçant le petit banc, puis le coussin.— Appuyez-vous, mettez-vous à votre aise.

Mme PIOTE.— Ma chère enfant, tu te donnes vraiment trop de mal.

Mme MIELLANT.— Comment, du mal !... Mais, c'est un plaisir de vous soigner un peu... Vous voudriez peut-être que nous vous laissions prendre froid ?...

Mme PIOTE.— Vous l'aimez donc un brin, votre vieille tante ?... Et elle ne vous ennue pas trop en venant tous les dimanches ?

Mme MIELLANT.— Nous ennuyer !... Oh !... vous savez bien que depuis la mort de maman nous n'avons plus que vous à aimer. (A Bébé, qui vient d'entrer et se tient immobile.) Eh bien ! Bébé, qu'est-ce qu'on dit à bonne marraine ?

BÉBÉ.— Bonjours, marraine. T'as apporté des bonbons aujourd'hui... dis ?

CÉLESTIN, vivement.— Tu sais bien que les bonbons font tomber les dents des petits enfants.

BÉBÉ.— Alors pourquoi que tu m'en achètes, toi ?... (A sa marraine.) Et des joujoux ?... Pourquoi que tu m'en apportes pas... dis ? Ça fait pas tomber les dents, les joujoux.

Mme MIELLANT, sévère.— Allons, voyons, bébé, laisse marraine tranquille... Va jouer avec ton polichinelle. (A Mme Piote.) Maintenant, tante, vous allez prendre quelque chose de chaud.

Mme PIOTE.— Non, merci, ma bonne Louise... Je n'ai besoin de rien.

CÉLESTIN.— Si... si... il faut vous réchauffer. Avec ce vilain temps humide, on doit prendre des précautions.

Mme MIELLANT.— Voulez-vous un bol de lait chaud ? Un grog ?... Un peu de vin sucré ?... Ou bien une tasse de thé avec un biscuit ?...

BÉBÉ.— Moi aussi, je veux un biscuit avec des confitures.

CÉLESTIN.— Bébé, laisse-nous tranquilles... Voyons, tante Flavie, pour nous faire plaisir.

Mme PIOTE.— Soit, je prendrai un peu de thé.

Mme MIELLANT.— Eh bien ! je vais aller le préparer bien vite. (En s'en allant, bas à son mari.) Il faut que tu ailles chercher du thé... Il n'y en a plus à la maison. (Elle sort.)

CÉLESTIN.— Excusez-moi une minute, tante Flavie. Je vais faire une petite course dans le quartier. Je reviens tout de suite.

Mme PIOTE.— Allez, allez, mon cher Célestin... ne vous gênez pas. Bébé me tiendra compagnie.

CÉLESTIN, à Bébé.— Sois bien sage... joue avec ton polichinelle et ne tourmente pas marraine. (Il sort.)

SCENE II

Mme PIOTE.— BÉBÉ

BÉBÉ, après avoir joué silencieusement quelques instants.— Dis donc, marraine, t'as donc des saucisses pour attacher tes chiens ?... Mais où qui sont, tes chiens ? Pourquoi que tu viens toujours avec Turco et pas avec les autres ?...

Mme PIOTE, dans une sourde irritation.— C'est ton papa qui a dit que je n'attachais pas mes chiens avec des saucisses ? (Bébé, très absorbé par l'arrangement des rubans de son polichinelle, ne répond pas.)

Mme PIOTE, calme en apparence et la voix câline pour amadouer l'enfant.— Écoute, Bébé... Voici un sou pour toi...

BÉBÉ, tendant la main.— ... Pour acheter un sucre d'orge ?

Mme PIOTE.— Oui, pour acheter un sucre d'orge... Mais avant de te le donner, il faut que tu me répondes... C'est ton papa, n'est-ce pas, qui a dit que je n'attachais pas mes chiens avec des saucisses ?

BÉBÉ.— Non, c'est pas papa qui l'a dit, c'est maman... (Tendant la main.) Donne-moi mon sou... dis ?

Mme PIOTE.— Je te le donnerai tout à l'heure, si tu me répètes ce que ton papa et ta maman ont encore dit... (Après un temps.) Ils ont dit que j'étais... que j'étais une... une vieille...

(Anonnant, incertaine de l'épithète qui lui a été appliquée, s'ingéniant à la faire trouver par l'enfant.) Une vieille... Tu ne te rappelles pas, Bébé?... Ils ont dit que j'étais une vieille...

BÉBÉ, *innocemment*.—... Une vieille chipie... Quoi que c'est, dis, une chipie?

MME PIOTE, *l'amour-propre à vif, mais se dominant, désarmée devant l'ingénuité de l'enfant*.— C'est... c'est... une... une marraine... qui... qui a des cheveux blancs.

BÉBÉ.— Mais tes cheveux, y sont pas à toi... Maman a dit qu'y faut pas que je tire dessus, parce qu'y sont comme ceux de mon Polichinelle... On peut les ôter de dessus ta tête... (Il enlève la perruque de son pantin, puis la tendant gentiment à sa marraine.) Veux-tu changer?... Donne-moi les tiens... dis?

MME PIOTE, *aigre-douce*.— Allons, Bébé, remets tout de suite ces cheveux sur la tête de ton polichinelle.

BÉBÉ.— Tu me donneras mon sou, dis?

MME PIOTE.— Tiens, le voilà, ton sou... (Bébé avance la main, Mme Piote retire la sienne.) Attends... Je te le donnerai quand tu m'auras encore répondu... Regarde-moi, Bébé... Est-ce que ton papa et ta maman n'ont rien dit sur mes dents? (Elle écarte les lèvres et découvre son râtelier.)

BÉBÉ.— Ils ont dit que tes dents sont en or et que t'en as dans ta bouche et dans tes tiroirs. (Se présentant ingénument en découvrant ses gencives, comme il vient de le voir faire par sa marraine.) Regarde... Est-ce que j'ai aussi des dents en or?

MME PIOTE.— Non, les petits enfants ont des dents blanches.

BÉBÉ.— Donne-moi mon sou... dis?

MME PIOTE.— Oui, tu vas l'avoir... Tu le vois, je le laisse dans ma main pour te le donner... Mais écoute, mon petit chou... Ton papa et ta maman disent, n'est-ce pas, que j'ai beaucoup d'argent?

BÉBÉ.— Oui... Y disent que t'en as beaucoup, beaucoup, mais qu'y sera tout pour nous quand tu seras morte... Donne-moi mon sou, dis?

MME PIOTE.— Je vais te le donner... Mais dis-moi encore, mon petit poulot... Ton papa et ta maman seraient bien contente si j'étais morte?

BÉBÉ.— Oh! oui!... Maman dit qu'elle fera rager tante Augustine, parce que, quand tu seras morte, elle aura tous tes bijoux... Tante Augustine, elle, aura rien... Maman dit que c'est bien fait, parce que tante Augustine, elle veut prendre les mouches avec du vinaigre... Maman dit que toi t'es comme les mouches... Dis, c'est vrai que t'es comme les mouches?... Alors, si t'es comme les mouches, t'aime le sucre... et pis les bonbons... Alors pourquoi

que tu m'apportes jamais des bonbons? Donne-moi mon sou pour en acheter... dis?

(A ce moment Mme Miellant entre, portant un service à thé.)

MME MIELLANT, *avec une onctueuse affabilité*— Tenez, ma chère tante, voici une bonne tasse de thé... Il faut la boire bien chaude pour qu'elle vous fasse du bien.

MME PIOTE, *aigrement*.— Merci!... Ça pourrait brûler mon râtelier.

MME MIELLANT, *interloquée*.— Votre... votre... râ... râtelier... Que voulez-vous dire?... (Pressant une partie de la vérité.) Cet enfant vous aurait-il dit une sottise?

BÉBÉ, *remarquant que sa marraine remet le sou dans son porte-monnaie*.— Mon sou!... Tu me donnes pas mon sou?... Hi!... Hi!... Hi!..

MME PIOTE.— Les rapiats ne donnent pas de sous... (Elle retire fébrilement les pantoufles et remet ses chaussures.)

CÉLESTIN, *qui vient d'entrer*.— Comment! vous partez?... Mais que se passe-t-il?... Qu'est-il arrivé?...

MME PIOTE, *tout en mettant son manteau*.— Il est arrivé qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre...

CÉLESTIN.— Mais... Mais... je ne comprend pas... Pourquoi êtes-vous fâchée?...

MME MIELLANT.— Comment, tante, vous seriez fâchée?...

MME PIOTE, *à sa nièce, affectant de ne plus la tutoyer*.— Donnez-moi mon chapeau pour mettre sur ma perruque de polichinelle.

(Mme Miellant, docile, tend la coiffure, et tandis que la vieille dame, debout devant la glace, se chapeaute, le mari et la femme se regardent attérés.)

MME PIOTE, *prête à partir*.— Pstt... Pstt!... Turco!... Pstt!... Pstt!... Allons! venez-vous?... Vous n'êtes pourtant pas attaché avec des saucisses!... (Raide, le teint blême, l'œil dur, elle traverse la chambre, ouvre la porte, puis, se retournant sur le seuil.) La vieille chipie vous dit adieu!... (Elle sort.)

CÉLESTIN, *s'avançant vers son fils, la main levée dans un grand geste qui terrifie l'enfant*.— Qu'est-ce que tu as dit à ta marraine?... Qu'est-ce que tu lui as dit?... (Laisant retomber son bras sans frapper l'enfant.— Avec désolation, à sa femme.) Elle sait tout!... Ce gamin lui a répété ce que nous disons... Quelle imprudence de l'avoir laissé seul avec elle!

MME MIELLANT.— Nous sommes perdus!

CÉLESTIN, *à l'enfant qui pleure à chaudes larmes, le visage dans les jupes de sa mère*.— Petit malheureux!... Petit malheureux!... Tu ne sais pas ce que tu viens de faire!... Tu viens de nous ruiner.

HENRI CONTI.

[L'Ami ses Enfants.]

FEUILLETON DE L'APÔTRE

Quand l'âme est droite ...

PAR MAURICE RIGAUX

No 8

CHAPITRE QUATRIÈME

“ET SI L'IMPOSSIBLE EXISTAIT ?”

Le délégué de l'empereur, Titus Suedius Clemens, était dans le jardin de la villa lorsque Mamia et Vera y pénétrèrent. Il se leva aussitôt et les salua galamment, tandis que Polybius faisait les présentations d'usage.

— C'est au chevalier votre père, dit-il à la jeune fille, que je dois cette charmante hospitalité : c'est lui qui a bien voulu me désigner la demeure de Julius Dipilus et je lui en suis reconnaissant. Je le vis hier au Forum : il m'a prié de vous annoncer son retour pour demain dans la soirée et compte vous retrouver dans sa villa d'Herculaneum.

Elle pâlit légèrement tout en répondant quelques mots de politesse, et donna la main à Dipilus et à son fils. Elle avait laissé dans l'*atrium*, à une de ses femmes, sa *palla* et son voile, et se présentait charmante dans sa robe légèrement décolletée, la taille serrée par un double ruban de soie, les bras découverts, le visage souriant avec ce je ne sais quoi de grave qui lui était personnel et que les événements récents avaient encore accentué. Sur ces hommes habitués aux coquetteries de l'époque et lassés de leur insignifiance elle exerçait, dès les premiers moments, un attrait particulier. Plus que sa beauté, sa candeur d'âme était en cause.

Cette journée des ides était si belle de soleil et de tièdes parfums, que le repas avait été préparé dans le xyste même, au *triclinium* d'été. Le *sigma*(1) s'élevait sur un tertre, à l'affleurement du mur, pour que les convives eussent la jouissance du golfe, protégés contre les regards indiscrets par une treille aux brèches savamment disposées. Le terre plein, pavé en mosaïque, était recouvert d'un *velum* blanc.

Désireux d'afficher aux yeux du tribun un luxe fascinateur et de se concilier sa bienveillance par un festin de premier ordre, Polybius, malgré les résistances paternelles, avait fait grandement les choses. Argentier repoussée aux emblèmes ciselés, cristaux de choix, services multiples, vins de prix, rien ne manquait de ce qui pouvait charmer et satisfaire les sens.

(1) Lit de table de forme semi-circulaire, introduit dans les usages au début de l'Empire.

Dès le début la conversation fut cordiale. Tandis que défilaient les huîtres du lac Lucrinus et les langoustes du détroit, Clemens racontait les nouveautés du jour, ces curiosités de Rome dont tous étaient avides en province. Le poète Martialis avait eu, aux dernières lectures, un vif succès dans ses épigrammes, et, du coup, Marcius Lepidus, qui avait besoin d'argent, s'était constitué son éditeur ; ses esclaves copiaient les poésies et ses courtiers les vendaient par milliers : c'était, dit-on, un gain de 80 à 90%. . . L'Empereur allait bien, toujours simple d'allures et strict en économies. La dernière anecdote qui courait les salons avait fait bien rire : un courtisan malin s'était entendu avec un chevalier qu'il prétendait être son frère et auquel, il avait promis, moyennant commission, un poste à la chancellerie. Il en parla au Maître. Ce dernier, flairant la ruse, fit venir secrètement le candidat, lui tira l'aveu des lèvres, l'obligea de remettre entre ses mains la commission convenue et lui donna la place. Le soir, comme le courtisan revenait à la charge : “ Cherche donc un autre frère, lui avait dit Caesar, celui dont tu me parles est devenu le mien ! ” . . . Chose plus grave : Titus, récemment nommé préfet du prétoire, venait d'être désigné censeur avec l'Empereur pour l'année suivante ; c'était l'acheminement rapide vers le pouvoir absolu dont il détenait déjà une grosse part. Il avait lu, il y a peu de temps, au Sénat, un discours de son père proposant des mesures contre l'abus du divorce. Selon l'usage, la priorité de l'ordre du jour avait été aussitôt réservée à ce projet dont la Haute Assemblée avait voté l'affichage immédiat. . .

Tandis qu'il parlait, non sans agrément, Vera observait curieusement ce soldat doublé d'un viveur, type plus rare à Rome depuis que l'élément militaire, expérience faite, y avait été soigneusement réduit au minimum.

Suedius Clemens avait conquis ses grades par sa valeur. Primipilaire, chargé par Otho d'envahir la Narbonnaise, il l'avait conquise et pillée du même coup, comblant à la fois les désirs de son chef et sa propre cupidité. Rallié à Vespasien, il s'était distingué au siège et au sac de Jérusalem, avait été promu au commandement en chef de l'armée d'Égypte, et depuis quelques mois, en raison de ses qualités militaires et plus encore de son attachement à la nouvelle dynastie, rappelé à Rome comme chef d'une cohorte urbaine. L'Empereur, en l'envoyant à Pom-

peia, lui avait témoigné tout ensemble et de son estime pour la petite ville et de sa confiance en l'habileté du tribun.

Il portait sur son visage ferme, dans le pli des lèvres et l'ambiguïté du sourire, la nuance diplomatique. Ses bras nerveux, épilés avec soin, s'allongeaient hors de la toge dans des gestes prompts et mesurés ; sous la verbosité de l'homme de cour se voilait, à dessein sans doute, la pensée du délégué. C'est ce qu'observait, sans en avoir l'air, Polybius, en quête du point faible à toucher.

On avait servi les viandes fines, et les vins des grands crus faisaient leur apparition : dans une urne portée avec solennité, les échansons couronnés de roses et précédés d'un joueur de flûte apportaient le Massique épaissi par l'âge. Dipilus se retourna pour y mêler l'eau chaude destinée à le diluer : l'esclave qui l'apportait, de quelques moments en retard, se hâtait. Polybius fronça les sourcils et, faisant signe à Eupor, lui dit à mi-voix :

— Que ce soit la première et dernière fois : tu lui feras donner les trois cents coups d'usage.

Vera tressaillit. Elle se tourna vers le jeune homme pour plaider la cause du coupable ; mais déjà Clemens parlait :

— A propos, cela me rappelle une grosse affaire : Julius Frugi, le père de Tittius, le légat de la quinzième légion que j'ai bien connu en Palestine, vient d'être assassiné par deux de ses serviteurs...

Un cri échappa à Dipilus et à Mamia.

— Ils se sont précipités sur lui alors qu'il était au bain et l'ont percé de coups de poignards. Puis ils se sont enfuis. Ce n'est qu'une heure plus tard que son secrétaire, ne le voyant pas, prit sur lui d'entrer au *balneum* et le trouva expiré. On n'a pas encore pu mettre la main sur les coupables. Mais hier, selon la coutume, tout le reste de ses esclaves, près de cent cinquante hommes et femmes, a été mis en croix.

Cette fois ce fut au tour de la jeune fille de pousser un cri d'horreur.

— Est-il possible, s'écria-t-elle, mais ces gens-là étaient innocents !

Le tribun la regarda en souriant.

— Cette remarque vous honore, noble Vera, et je me plais à y reconnaître le sentiment du Portique. Mais que voulez-vous, c'est une de nos lois : vous la trouverez sur une des tables d'airain du nouveau temple de Jupiter Capitolinus, à la date de l'an 763, sous le nom de Silianus. Je vous ferai d'ailleurs observer qu'il y a entre tous ces esclaves une étroite solidarité, connue d'eux, qui les rend responsables de leurs crimes respectifs ; et que, sans elle, les assassinats se multiplieraient à l'infini. C'est la loi de la guerre : il faut se défendre et les innocents paient pour les coupables.

Toujours cette loi de guerre, cette lutte de classes, ce fleuve de sang éclaboussant de ses flots élargis les rives parfumées de la vie !... Elle poussa un soupir et ne répondit pas.

Déjà plus gai, Dipilus avait entrepris le tribun sur ses anciennes campagnes. Comme tous les vieux soldats, Clemens les relatait volontiers : il savait

d'ailleurs les mettre en valeur par un double amour-propre de narrateur et d'auteur. La guerre de Judée surtout, par sa longueur et ses péripéties, était son thème préféré. Il en décrivit avec feu plusieurs épisodes, pleins de grandeur et d'horreur : la famine, l'assaut, l'incendie du Temple... les jeux de l'amphithéâtre de Caesarea où, sur l'ordre de Titus, plus de trois mille Juifs captifs durent combattre comme des gladiateurs, jusqu'à la mort...

Il s'interrompit soudain.

— Par le dieu Mars, j'allais oublier de vous annoncer une nouvelle qui vous intéresse ! Le treize des kalendes de Juin, l'Empereur accompagné de ses deux fils et de toute la cour doit passer quelques jours à Baïae, et il en profitera pour se rendre dans l'île de Capræ que Titus désire visiter. C'est un caprice de ce dernier : on dit tout bas qu'il lui a été suggéré par celle qu'il a prise en Égypte pour compagne et qui semble rester maîtresse de ses volontés. Le bruit court aussi que c'est là qu'il fera mettre à mort les derniers prisonniers juifs. Comment ? On ne le sait. Peut-être est-il jaloux de Tibère et veut-il à son tour faire précipiter les vaincus du haut des rocs... Quoi qu'il en soit, ce sera une fête splendide, si du moins le temps est propice.

— Comment, dit Vera, deux ans après la victoire, il faut encore des hécatombes ?

— Oh ! s'il n'y avait que l'Empereur, il est à croire qu'il ferait grâce. Mais son fils aîné entend ne rien sacrifier des usages, et plus encore se montrer égal ou supérieur aux Princes qui l'ont devancé. Il y a dans cette tête l'idée très arrêtée d'être craint d'abord, pour être respecté et pour assurer à sa race la perpétuité du trône. Par là tous ses actes s'expliquent. Des résistances il n'a cure. Vous pensez bien que les Juifs dispersés dans l'Empire ont plaidé la cause de leurs congénères. C'est en vain. Plus étroitement surveillés depuis la destruction de leur ville sainte, ils ont vu Vespasien affecter au trésor public les collectes qu'ils envoyaient chaque année au temple de Jérusalem. Savoir que leurs didrachmes alimentent la caisse impériale, il n'en fallait pas tant pour exciter dans toutes leurs communautés une sourde colère qui s'est fait jour dans plusieurs villes. Ceci n'est sans doute pas étranger à la résolution du César.

Les crèmes et les fruits avaient été déposés devant les convives. Polybius éleva la voix :

— Jadis, mon cher Clemens, nous vous aurions offert le vénérable Cæcuba, la merveille de notre Campanie. Mais le vignoble en a été dévasté, vous le savez, par les travaux qu'entreprit naguère l'empereur Néron. Souffrez que je le remplace par un Falerne de choix. Celui-ci a été gardé plusieurs années selon les règles dans les amphores exposées à l'action lente de la fumée, puis conservé au cellier. Je doute que dans tout Pompeia vous puissiez encore trouver le pareil. Nous vous l'offrons en gage de notre amitié, avec nos meilleurs vœux pour le succès de votre tâche parmi nous.

En quelques mots aimables Clemens remercia. C'était la fin du repas. Dans le calme du soir un moment

encore les convives s'entretinrent sur les coussins d'Orient aux couleurs assombries. Mais la fraîcheur montait du rivage, et Dipilus convia ses hôtes à terminer la réunion dans le *triclinium* de la villa, transformé en salon.

Comme il montait, le dernier, l'escalier, Polybius fut rejoint par Eupor qui lui tendit un plateau.

— Qu'est-ce donc ?

— Un papier remis par l'esclave de Mamia qui vous est dévoué. Il a pu pénétrer cet après-midi dans l'appartement de Vera Cecilia, où il a copié sur une table ce billet.

Le jeune homme lut attentivement, le front ridé ; puis il réfléchit et dit brusquement à l'affranchi :

— J'aurai à sortir ce soir et ne veux pas être reconnu. Prépare-moi un manteau sombre à capuchon. Tu laisseras ouverte la porte du *posticum*.

Puis d'un pas léger il rejoignit ses invités.

Le *triclinium* était superbement éclairé. Egale­ment enveloppées de lumières, les peintures murales se détachaient en teintes vives : scènes de chasses, taureaux poursuivis par un lion, léopard forçant un sanglier, et, dans les entre-baies, des paysages accidentés, semés d'étranges édifices, à la fantaisie de l'artiste. De chaque côte de la porte ouvrant sur la bibliothèque, des dressoirs d'érable envoyaient en tous sens le reflet des lampes dans l'orfèvrerie qui les chargeait : Calices ovoïdes, phiales élancées, *ciboria* pansus, aiguères aux formes bizarres parmi lesquelles, comme un César, au milieu de sa cour, trônait un magnifique vase murrhin, aux veines de pourpre et de neige, aux irisations multicolores, que Clemens était en train d'admirer.

— Il m'en a coûté cinq cents pièces d'or, déclarait Dipilus. Et je vous prie de croire que ce n'est pas de l'imitation d'obsidienne blanche. Je distingue à merveille les vases et les cristaux contrefaits ; c'est une de mes spécialités et les marchands le savent bien. Nul d'entre eux ne s'avisera de me passer une sardes pour une sardonix, un cristal verdi pour une émeraude, un succin pour une améthyste. Je connais trop bien leurs recettes et leurs fraudes.

Il était lancé par le vin, et, familièrement, prit le tribun par l'épaule.

— Ces candélabres sont de première qualité : la tige en a été fabriquée à Tarente, le plateau à Aegine. Coût : quatorze cents deniers. C'est quelque chose !

Quant à la statue que vous voyez entre les deux fresques, c'est une œuvre grecque, d'importation directe, une Artemis d'Ephèse. Le nom de l'artiste est au bas : Arcésilas.

Polybius, que ce bavardage énervait, l'interrompit.

Il serait plus intéressant pour nos hôtes de s'asseoir et de prolonger quelques instants la conversation.

Clemens prit place sur un *bisellium* de bronze nacré et regarda curieusement la statuette asiatique. Des pieds à la taille c'était une gaine cylindrique, une sorte d'hermès couvert d'animaux symboliques : lions et taureaux ailés, abeilles et griffons, qui enveloppaient le corps et montaient aussi le long des bras ; la tête était coiffée d'une couronne de tours —

comme il convenait à la déesse protectrice des villes — et auréolée d'un disque ; une égide, demi-torsade encadrant une scène de sacrifice, lui couvrait la gorge. Les mains s'ouvraient, accueillantes, et la bouche souriait.

— Le travail en est soigné. Serait-il indiscret de vous demander si c'est comme amateur ou comme sectateur de la déesse que vous en avez placé l'image chez vous ?

Dipilus se mit à rire d'un gros rire de buveur satisfait.

— Moi, dévot d'Artemis ? Non, mon cher ami, non vraiment ! Ah ! ah ! la drôle de question !... Moi, je ne révère que l'or, mais là, en convaincu !

Le tribun, homme du monde, ne releva pas le sans-gêne de cette réflexion. Polybius, toujours sur des charbons ardents quand son père avait la parole, se hâta de la lui retirer.

— Mais vous, mon cher Clemens, vous êtes-vous fait initier à quelques mystères, au cours de vos pérégrinations ?

— Au risque de vous étonner, je dois dire que non. Je me suis toujours méfié des cultes étrangers : chaque nouveau commerce amène le sien, meilleur que le précédent, et qui trouve évidemment des sots pour l'admettre. L'Égypte a donné Sérapis, Anubis, Isis ; Tyr, son Baal ; les Arabes, leur Dusarès... Vos négociants de Puteoli sont allés chercher jusque dans l'Iran ce Mithra qui commence à prendre la vogue ! Ce ne sont plus que mystères, égyptiques, initiations ! Je voyais dernièrement à Rome une certaine Paulina qui se vantait de connaître les rites de Cybèle, de Liber, d'Isis, et de l'Hécate d'Aegine. C'est vraiment abusif !

Mamia fit un geste de protestation.

— Est-ce que cette multiplicité de formes données au culte des dieux ne prouve pas en faveur du sentiment religieux ? Combien d'hommes sont ainsi mis en marche vers la divinité !

— Peut-être... Mais enfin tous ces rites, tous ces dieux compliquent singulièrement la question. Pour qui réfléchit, plus il y a de divinités, et moins il y en a : elles s'opposent et se détruisent l'une l'autre. D'ailleurs, à vous livrer toute ma pensée, je ne vois pas que ces croyances nouvelles rendent les hommes meilleurs ; et alors je me dis : à quoi bon ? Si notre liturgie traditionnelle n'y a pas suffi, si ceux qui honorent Jupiter ou Apollon n'ont pas peur de se parjurer au sortir des temples, si l'admirateur de Diane la chaste est précisément le plus libertin de ceux que je coudoie, je suis autorisé à déclarer que tout cela ne sert de rien. Libre à vous, noble Mamia, de penser autrement. Pour moi, ne croyant à rien, j'aborde tout autel avec une égale intrépidité, et ne m'en porte pas plus mal.

Il se retourna vers Polybius, absorbé dans ses pensées.

— Soyez certain, mon cher Polybius, que cela ne m'empêchera pas de juger équitablement les procès pompéiens. Mais j'échappe ainsi à toutes ces superstitions d'astrologues, aruspices, légistes méticuleux chers à la plèbe et se nourrissant d'elle. Franchement,

il m'est parfaitement égal de franchir du pied gauche le seuil d'une salle de festin, et je n'en mangerai pas de moins bon appétit.

Vera écoutait en silence. Peu à peu le crépuscule éteignait, au travers des fenêtres, les lointains violacés et le jeu d'écume des flots. La nuit venait, lente et saisissante, accaparant, sans hâte et sans pitié, les îles, les montagnes, les cités, la splendeur des perspectives et des lumières, et donnant en échange aux mortels violentés la pleine liberté de l'orgie.

Nuit fébrilement attendue, où devait retentir, elle l'espérait bien, aimante comme celle de Cæsius, plus indulgente peut-être, la voix qui fixerait sa vie.

A cette pensée l'allégresse soulevait son âme et souriait sur son visage. Il y avait en elle comme une poussée de vie, un souffle de bataille... Elle se jeta dans la conversation et ses premiers mots vibrèrent de telle sorte que tous la regardèrent surprise.

— Ne pensez-vous pas, Suedius Clemens, que tout autre doive être votre conclusion ? S'il y a tant de religions, un tel instinctif élan vers de nouvelles croyances et de nouveaux mystères, n'est-ce pas que les hommes, peu satisfaits des mythes anciens, sont toujours en quête de la Vérité ? N'est-ce pas une preuve que, faits pour la Divinité, ils n'ont pas encore trouvé Celle qui seule a droit de régner sur leurs cœurs.

A cette attaque inattendue, le vieux soldat fut un instant décontenancé. Mais il n'en laissa rien voir et reprit avec courtoisie :

— Le glaive du Gaulois, la lance du Germain ne m'ont jamais trouvé sans riposte ; mais devant une jolie femme, je suis toujours désarmé. Je ne contredis point à vos paroles.

La voix de Polybius s'éleva, ironique.

— Tout de même, peut-on vous demander, Vera, pourquoi les hommes sont si peu satisfaits du passé ?

Il la regardait en face. Elle était belle, trop belle, animée par son ardeur intime, redressant sa taille flexible, vivante et batailleuse comme jamais encore il ne l'avait vue. Sa passion s'en irritait davantage. Elle était son rêve, la première qu'il eût vraiment aimée. Quand pourrait-il la prendre dans ses bras, la serrer sur son cœur ? Bientôt, bientôt, il le fallait...

Et simultanément l'obstacle qu'il venait de connaître, ce rendez-vous nocturne avec les Galates qu'elle avait encore accepté et qui sans doute était pour beaucoup dans sa joie, l'exaspérait. Depuis le début de l'entretien, il avait formé son plan, résolu à tout risquer pour triompher.

Vera laissa le regard du jeune homme entrer dans le sien. Cette fois elle se sentait à l'aise, maîtresse de sa volonté, de sa pensée. Et il y avait en elle un désir intense, un secret espoir de le toucher, lui, de l'élever vers les régions supérieures, de le faire participer à sa faim de lumière et de bonté...

— Pourquoi, mon cher Polybius ? Eh bien, je ne me refuse pas à vous livrer le résultat de mes réflexions, si toutefois votre hôte illustre accepte, après dîner, d'aussi sérieuses conversations.

Clemens souriant s'inclina.

— Je vous en prie... Les chansons bachiques ne sont plus de notre âge ! Et c'est un rare plaisir de voir une jeune femme s'intéresser à d'aussi redoutables problèmes !

— Oh ! je n'ai pas la prétention de les résoudre tous. Mais il me paraît indubitable que notre siècle n'a pas trouvé le repos mystique de la Vérité.

L'esprit humain, même celui de la plèbe, celui-là surtout, n'est pas fait pour le vague ni pour le compliqué. Il tend naturellement au décisif, au simple ; il se perd dans les dédales de notre mythologie. Voyez par exemple le culte d'Artemis. Ses origines sont confuses, légendaires ; son évolution déconcertante : il est transmis par l'Orient à la Grèce, qu'il lui rend plus tard sous la forme que vous voyez ici. Il finit par absorber tous les mythes au gré des poètes ou des conteurs, avec des contradictions étranges, chaste dans Athènes, impur dans Ephèse, culte de la virginité en Attique, culte de la fécondité à Delos. Il en est de même des autres divinités : réseau complexe dans lequel on choisit au hasard, sans que ce choix assure la paix.

De plus, vous le savez mieux que moi, les hommes sont dévots à la Force. L'amphithéâtre les transporte d'aise, et souvent aussi la vigueur d'un noble esprit, d'un Burrhus, d'un Thræsea, plus souvent même qu'ils n'affectent de le laisser voir. Ils attendent, ils cherchent la religion de la Force, celle qui saura condamner toutes les autres, sans jamais transiger avec aucune. Ils vont de système en système : car tous les systèmes sont faibles et par suite accommodants, souples aux transactions, prompts aux concessions, peu jaloux les uns des autres pour ne pas se gêner l'un l'autre, dépendants du Pouvoir qui est leur force d'emprunt : les mystères de Cybèle ont eu besoin de la protection de Claude, ceux d'Isis n'ont vécu que par l'appui de Caligula et d'Otto, c'est grâce à Néron que Mithra fut autorisé chez nous. Que le Prince retire sa faveur et le culte neuf s'en va. On l'a bien vu pour Isis sous Tibère. Quelle foi voulez-vous que le peuple donne à ce qui se montre si mobile, si lâche, si peu capable de résistance ? La Vérité, doit être affirmée jusqu'à la mort inclusivement ! Plus j'y pense, plus cela me paraît pour elle la condition de la vie et la source du succès.

Ils l'écoutaient. Seul Dipilus sur son large fauteuil s'assoupissait.

— Oui, dit Clemens, je crois que vous dites vrai. Une fois j'eus cette impression, à Jérusalem, le jour de l'assaut, en voyant tous ces Juifs défendre au prix du sang leur Temple et leur Jéhovah. C'était convaincu, une belle défense, qui nous a rendu la tâche dure, mais que nous admirions !

— Une autre considération m'a frappée bien souvent : c'est qu'on ne s'impose aux hommes qu'en s'opposant à leurs habitudes.

Polybius se mit à rire.

— Par Jupiter, un vieux philosophe n'eût pas mieux dit.

— Ceci me flatte : je ne croyais énoncer qu'un principe d'expérience. Si je me trompe, vous me le

direz. Notre époque est corrompue : du trône le scandale est descendu dans la masse et jusque dans les cérémonies du culte. Bacchanales et Lupercales rivalisent de turpitude avec les théâtres et la Cour. Ce n'est pas ainsi qu'une religion doit se faire accepter. Au fond, même à Rome, on est attiré par la vertu, désireux souvent de la substituer aux inclinations dégradantes : Isis et Mithra n'ont-ils par leurs purifications symboliques, et dans les vieux récits traditionnels qu'est-ce donc que Diana la pure, avec son nimbe de fraîche jeunesse, avec son cortège de vierges volontaires, et ses rigueurs impitoyables contre les infidèles ; autour de nous que sont ces Vestales environnées de respects et de menaces, comblées de privilèges, sinon la preuve que nos contemporains ont en eux le mystique appétit de la chasteté ? Mais est-ce donc par le vice qu'on les rassasiera ?

Et puis, pour l'emporter, le culte définitif doit heurter de front l'injustice des hommes. En même temps qu'il donnera un sens au problème de la douleur, comme s'y essaie le culte mithriaque dans les épreuves, il faut qu'il tende à réduire la douleur par une large diffusion de justice. Là encore dans le monde contemporain passe un courant significatif. Relisez Tullius Cicero et les lettres d'Annæus Seneca : un esprit nouveau se dégage de leurs réflexions. Il faut observer la justice même à l'égard des tout petits, même à l'égard des esclaves : c'est en toutes lettres dans le livre des *Devoirs*. Et le précepteur de Néron, en de nombreuses pages de ses écrits, insiste sur ce fait que nous sommes tous nés pour la société, que la société postule l'affection et la protection mutuelle de ses membres, que nous devons traiter nos inférieurs comme nous voudrions que nous traite un supérieur.

— Bah ! s'écria Polybius, les belles phrases ne coûtent rien. Tout comme les autres, Tullius Cicero n'a pas hésité à exploiter les bourses de ses contemporains, et Annæus Seneca ne fut pas le dernier à vivre de la faveur des Empereurs, sous la protection de leurs femmes, avant de songer à la société !

— Précisément, Polybius, vous confirmez mon argumentation. Du moment que les plus beaux appels à l'idéal de justice restent lettre morte, c'est qu'il ne suffit pas d'entrevoir la vérité pour y adhérer dans la pratique de sa vie, c'est que les forces religieuses du jour, ou ne nous imposent là-dessus aucune obligation, ou ne nous inspirent pas le courage de nous y conformer. En attendant, l'esprit humain reste en suspens, cupide de justice, angoissé de ne pas la recevoir, incapable de la donner, prêt à se livrer, j'en suis sûre, au culte qui lui en assurera la jouissance et le rayonnement.

— Ma foi, nous pouvons attendre longtemps ! N'est-ce pas votre avis, mon cher tribun ?

— Certes ! J'admire la noblesse de vos conceptions, Vera Cecilia, mais je reste sceptique sur leur réalisation. Il ne s'agit de rien moins que de transformer le monde. Car je vous prie de croire que cette soif de l'or et du plaisir aux dépens du voisin, je l'ai rencontrée partout, aussi bien dans les forêts danubiennes qu'en Lusitanie ou en Égypte. Inventer une reli-

gion dont tout le monde puisse vérifier l'origine, comprendre la doctrine, admirer la force, pratiquer les exigences, — c'est bien là, n'est-ce pas, votre idée ? . . .

— Oui, c'est cela.

— Eh bien, j'estime que c'est chercher l'impossible !

— Et si l'impossible existait ?

La riposte sonna comme un choc de glaive sur une armure. Elle était si prompte, si nette, que Clemens tressaillit malgré lui. Il se fit un silence qui réveilla Dipilus.

— Vous plaisantez, Vera ?

— Non, Polybius, je ne plaisante pas. Je me demande très sérieusement si, près de nous, dans nos villes, en Italie et au delà, il n'existe pas des hommes connaissant et confessant cette religion idéale. Je me demande si dans une recherche loyale du vrai nous ne rencontrerions pas les témoins de la vie d'un dieu, les dépositaires d'une croyance donnant lumière à toute obscurité, les modèles des vertus que nous voulons, les défenseurs jusqu'à la mort de ces vertus et de cette croyance, cela surtout. Il me semble que, sans le savoir, nous les croisons sur les Forums et peut-être dans nos *areia*, que nous les saluons, ces sectateurs du dieu inconnu, parmi nos clients, que nous leur commandons parmi nos esclaves, que nous les voyons dans nos cirques . . .

Elle s'arrêta, secouée elle-même par l'émotion.

A ce moment la porte s'ouvrit. Le serviteur chargé d'annoncer l'heure parut sur le seuil et dit à haute voix :

— Voici que commence la première heure de la nuit.

Elle eut un soubresaut. Déjà ! Le temps de se retirer, de changer de costume, de se rendre chez Paula, et l'heure de la réunion serait presque venue. Il ne fallait plus s'attarder.

Elle se leva, souriante, et comme si l'on finissait la plus banale des conversations. Ils se levèrent avec elle.

— Pour qui allez-vous me prendre, Clemens ! Pour une révolutionnaire ?

Le tribun baisa la main qu'elle lui tendait.

— La plus aimable en tout cas et la plus persuasive des réformatrices. Si du moins il suffisait que le mieux fût désiré pour qu'il existât ! . . .

Elle se tourna vers Polybius.

— Adieu, lui dit-elle.

— Nous ne vous verrons plus demain ?

— Non. Je quitterai Pompeia dans la matinée pour que mon père trouve tout en ordre chez lui. Il y tient beaucoup

— Mais pourquoi partir maintenant ?

Il disait cela d'un ton très naturel. Elle ne vit dans sa question que le regret de la séparation et répondit d'un air enjoué :

— J'ai déjà trop abusé de votre patience. Mes rêveries de stoïcienne finiraient par vous lasser. Et puis il est bon que je vous laisse avec votre hôte. Vous avez beaucoup à lui apprendre sur la ville et ses habitants.

Ils s'étaient avancés vers l'*atrium* et se trouvaient seuls un instant. Il lui prit la main et d'un geste passionné la porta à ses lèvres.

— Restez encore une heure, pour moi, dites, voulez-vous ?

Les mots s'échappaient, ardents, de ses lèvres.

Il était tout près d'elle. Elle eut peur de céder. N'allait-elle pas, peut-être, renoncer définitivement à lui ? Son cœur se serra douloureusement et elle répondit en retirant sa main :

— Non vraiment, excusez-moi, ce soir je ne puis pas.

— Et pourquoi donc ?

Mamia pénétrait à son tour dans le vestibule.

— Je ne puis vous le dire maintenant.

La colère passa dans son regard.

— A votre aise, murmura-t-il.

Et la quittant brusquement, il rentra dans le *triclinium*.

(à suivre)

Placer son argent en capital aliéné, c'est s'exposer à perdre des sommes folles.

CHAGRIN OU MALICE

Bébé est vivement intéressé pendant le dessert, par une histoire que raconte un des invités. L'histoire finie, Bébé, tout à coup fond en larmes.

— Qu'as-tu ? mon enfant, s'écrie la maman, pleine d'inquiétude.

— J'ai... hi ! hi ! j'ai mangé ma tarte... hi ! hi ! sans m'en apercevoir !...

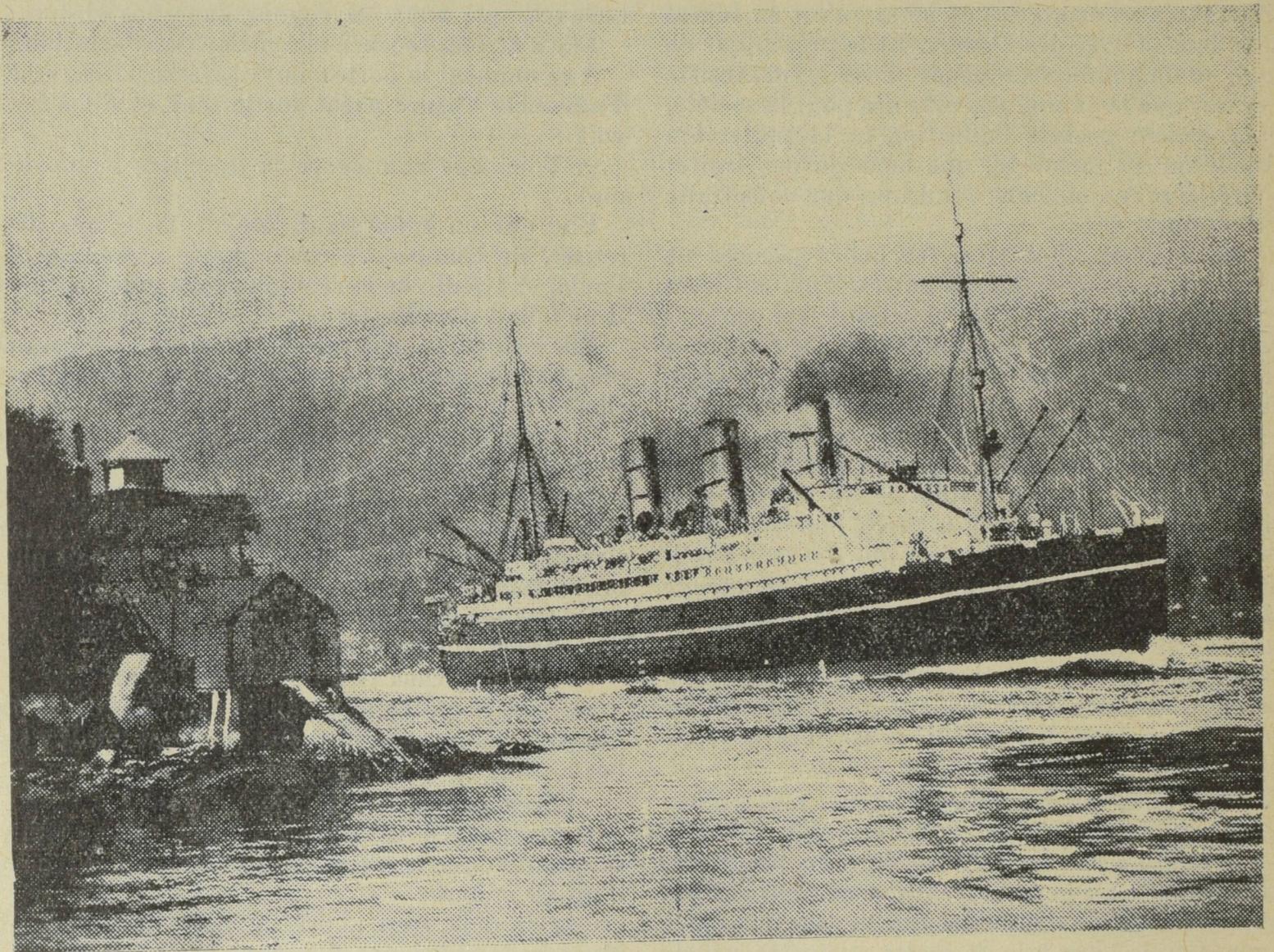
Fred est en train de sucer des bonbons, sa maman l'aperçoit :

— Avec quoi as-tu acheté ces bonbons, Fred ?

— Avec les deux sous que tu m'avais donnés pour que je boive ma potion, maman.

— Alors, tu l'as bue ?

— Non, petite mère, je l'ai donnée à Lily, qui l'a bue à ma place pour avoir la moitié des bonbons.



VUE DE L' "EMPRESS OF CANADA "

pénétrant dans le port de Vancouver par l'étroit goulet appelé les "Narrows".

CULTIVATEURS

Nous sommes acheteurs de crème à l'année. Nous payons les plus hauts prix du marché.

Plus de 800 cultivateurs expédient régulièrement leur crème à

LA

LAITERIE FRONTENAC Limitée

235-237, St-Olivier, Québec

Téls 937-938 25 ans d'expérience Rés. 3851

J.-P.-E. GAGNON

COMPTABLE ET LIQUIDATEUR

SYNDIC AUTORISÉ

SPÉCIALITÉ:— Règlement de faillites et compromis entre créanciers et débiteurs.

Bureau 44-46, rue Dalhousie

QUÉBEC

L'APÔTRE

est un magazine qui devrait se trouver dans toutes les familles

LECTURE POUR TOUS

(Jeunes et vieux)

--: PRIX EN ARGENT A GAGNER CHAQUE MOIS:--

Envoyez le prix de votre abonnement à :

103, Rue Ste-Anne : : : Québec.

Abonnez-vous à

L'ACTION CATHOLIQUE

Si vous ne l'êtes pas encore, abonnez-vous dès maintenant. Son Eminence le cardinal Bégin désire que L'ACTION CATHOLIQUE pénètre dans tous les foyers catholiques de son diocèse. Ce journal peut sans crainte être laissé entre les mains de votre femme et de vos enfants. C'est le journal des familles chrétiennes.

LISEZ NOS ANNONCES

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

(Découpez soigneusement et envoyez à « L'APÔTRE », 103, rue Sainte-Anne, Québec.

Monsieur le Gérant,
Vous trouverez ci-inclus la somme de..... pour..... an.....
d'abonnement à « L'Apôtre ».

Signé.....

Paroisse..... Comté.....

Vous voudrez bien m'expédier par la poste, le plus tôt possible, le nombre de billets auxquels j'ai droit pour la merveilleuse fournaise sans tuyau « Legaré » ou son équivalent en argent, soit \$150.00.

— Prix d'Abonnement —

Canada \$2.00 par année
Etats-Unis 3.00 par année

P. S.— N'envoyez pas d'argent dans une enveloppe. Servez-vous de bons de poste ou de chèques ACCEPTES, payables au pair à Québec.

OBLIGATIONS



Pour l'impression de vos

Certificats
Actions
Obligations
(Débentures)

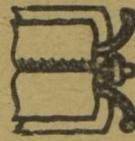


ADRESSEZ-VOUS A
L'ACTION SOCIALE, LIMITÉE,
QUÉBEC

LIVRES A FEUILLES MOBILES DE TOUTES SORTES



Donnez-nous une com-
mande d'essai et vous
serez plus à même de juger
de nos prix et de la qua-
lité de nos travaux d'IM-
PRESSION et de RELIURE.



L'ACTION SOCIALE, LIMITÉE,
QUÉBEC

Recevez-vous notre magazine "L'APOTRE" ? Articles instructifs, nouvelles intéressantes, jeux de mots, énigmes, etc.
\$2.00 par année seulement.—103, rue Ste-Anne, Québec.